

LÉANDRE LACHANCE
BONHEUR en Héritage



*La Fondation
des Choisis de Jésus*

Propos recueillis par
Daniel Rancourt

LÉANDRE LACHANCE
BONHEUR en Héritage

Propos recueillis par Daniel Rancourt

Imprimé au Canada
ISBN 978-2-9813115-4-2

Dépôt légal : 4e trimestre 2016
Librairie nationale du Canada (Ottawa)
Bibliothèque nationale du Québec (Montréal)

© Tous droits réservés en toute langue pour tout pays :
La Fondation des Choisis de Jésus
C.P. 22 019, Sherbrooke, QC, CANADA J1E 4B4
Téléphone : +1 819 565 9621 Télécopieur : +1 819 565 0608
Courriel : equipe@fcdj.org Site web : www.fcdj.org

Il est autorisé de faire des copies de cet ouvrage, en tout ou en partie, mais à la condition expresse que ce ne soit pas dans un but commercial. Cette autorisation vaut pour tout support médiatique.

La mission de la Fondation des Choisis de Jésus est de favoriser la diffusion, l'expérimentation et l'intégration des messages d'Amour du Seigneur confiés à Léandre Lachance.

Note de l'Éditeur :

Dans ce document, le genre masculin est utilisé comme générique, dans le seul but de ne pas alourdir le texte.

Table des matières

Dédicace _____	6
Préface _____	7

LÉANDRE LACHANCE, TRUCHEMENT

Introduction _____	9
--------------------	---

Chapitre 1

LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE »

1. LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE » _____	12
2. GRANDS-PARENTS PATERNELS : BENJAMIN LACHANCE ET ARTHÉMISE RODRIGUE _	12
3. GRANDS-PARENTS MATERNELS : XAVIER LACHANCE ET ANASTASIE DOYON _	14
4. MON PÈRE : ÉMILE LACHANCE _____	16
5. MA MÈRE : MARIE LACHANCE _____	19
6. MES PARENTS _____	21
7. LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40 _____	26

Chapitre 2

LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40

8. PRINTEMPS _____	33
9. ÉTÉ _____	34
10. AUTOMNE _____	35
11. HIVER _____	39
12. LES FÊTES : NOËL ET LE JOUR DE L'AN _____	43
13. LA FABRICATION DU PAIN _____	47
14. LA FABRICATION DU BEURRE _____	48
15. LESSIVE ET ENTRETIEN DE LA MAISON _____	48
16. FABRIQUER LE SAVON _____	50
17. LES VÊTEMENTS _____	50
18. LA SECONDE GUERRE MONDIALE _____	51

19. RADIO _____	52
20. L'ÉLECTRICITÉ _____	53
21. CAPOTAGE _____	54

Chapitre 3

MES PARENTS, MES FRÈRES ET SOEURS

22. MES PARENTS : CE QU'ILS NOUS ONT TRANSMIS _____	57
23. ÉDUCATION ET PRATIQUES RELIGIEUSES _____	58
24. FIN DE VIE DE MES PARENTS _____	59

MES FRÈRES ET SOEURS

25. CONRAD LACHANCE _____	62
26. LAURÉAT LACHANCE _____	62
27. MADELEINE LACHANCE _____	71
28. GISÈLE LACHANCE _____	73
29. BÉATRICE LACHANCE _____	75
30. GILBERTE LACHANCE _____	76
31. BERTHIER LACHANCE _____	80

Chapitre 4

L'ENVOL

32. LÉANDRE LACHANCE _____	83
33. ADOLESCENCE _____	87
34. UN VOYAGE À MONTRÉAL – 1950 _____	88
35. MA PREMIÈRE TRANSACTION – 1951 _____	90
36. DÉBUT DANS LES ASSURANCES – 1952 _____	93
37. ÉLISABETH CARRIER – 1953 _____	94

Chapitre 5

UN HOMME DE CARRIÈRE ET, ENGAGÉ

38. ARRIVÉE À SHERBROOKE – 1958 _____	107
39. L. LACHANCE ET ASSOCIÉS : PRÉCURSEUR ET AVANT-GARDISTE – 1964 - 1982 ____	112
40. UN HOMME ENGAGÉ – 1951 - 1979 _____	115

41. « LA PATENTE » – 1952 - 1964 _____	116
42. MOUVEMENT LAÏC DE LANGUE FRANÇAISE – 1961 _____	118
43. COLLÈGE SACRÉ-CŒUR – 1971 - 1972 _____	119
44. IMPLICATION PROFESSIONNELLE – 1964 - 1979 _____	124
45. ENFANTS ET ASSOCIÉS – 1982 - 1997 _____	129
46. RENOUEAU CHARISMATIQUE – 1973 - 1999 _____	134
47. LA PRIÈRE ET L'ADORATION, C'EST LA BASE! _____	141
48. AOÛT 1988 _____	143
49. LES ENTREPRISES LACHANCE ou BÂTIR UN MONDE MEILLEUR – 1993 - 2016 _	150
50. NOUS SOMMES À L'AUREORE DE LA PLUS BELLE DES HISTOIRES DU MONDE – 1999_	155
51. LES COMMENTAIRES NE T'APPARTIENNENT PAS _____	158
52. POUR GRANDIR DANS LA FOI _____	162
53. PREMIER VOYAGE – 2001 _____	163
54. UNE RENCONTRE MARQUANTE _____	177

Chapitre 6

NOUVEAU PRINTEMPS

55. LA CABANE À LÉANDRE _____	181
Conclusion _____	185
Appendice - <i>Mes Grandes Découvertes</i> _____	187
Annexe 1 - <i>Moulin à lainage</i> _____	190
Annexe 2 - <i>Curriculum vitae</i> _____	191
Annexe 3 - <i>Plan de laïsisation</i> _____	196
Annexe 4 - <i>Les promesses de Jésus</i> _____	199
Extras _____	203

Dédicace

Mon père et ma mère, Émile et Marie Lachance, formaient un couple que l'on pourrait dire sans histoire. Ils sont, comme le dit la chanson, « les bienheureux qui n'ont jamais fait parler d'eux. » Avec cette biographie, je veux rendre hommage à mes parents pour ce qu'ils étaient et pour les belles valeurs qu'ils m'ont inculquées dès mon plus jeune âge. Du haut du ciel, ils sont sans doute témoins des fruits, du **Bonheur** qu'ils m'ont transmis en **Héritage**.

Préface

LÉANDRE LACHANCE, TRUCHEMENT

Comme journaliste, scénariste et auteur, j'ai eu l'occasion et le privilège de rencontrer nombre de personnes : artistes, gens d'affaires, politiciens, militaires, sportifs, personnes ordinaires qui font des choses extraordinaires. Dans le lot de ces événements et de ces rencontres, il arrive de savoir qu'on croise quelqu'un d'exceptionnel.

Un homme au pas alerte et énergique, à la poignée de main franche, cheveux blancs, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, simple et chaleureux. « Tiens, je t'ai apporté ça pour commencer », m'a-t-il dit en souriant, me remettant une pile de huit livres qu'il a écrits ! C'est ainsi que j'ai rencontré Léandre Lachance la première fois. Nous nous sommes assis et avons commencé à jaser. Moi posant des questions et lui me racontant son parcours. Un parcours assez extraordinaire.

J'ai lu son premier livre, puis le second, le troisième, etc. Et comme plusieurs, j'ai eu le sentiment pour ne pas dire la certitude et la conviction, que ce n'était pas Léandre Lachance qui avait écrit ces livres, mais qu'il n'avait été que le porte-plume, la main et le bras qui ont écrit ces livres sous la dictée directe de l'inspiration divine. Comme le confirme le Cardinal Janis Pujats de Lettonie : « Ce n'est pas possible que ce soit un humain qui ait écrit ces livres. »

Un truchement est un interprète, un intermédiaire, une personne qui explique à d'autres qui parlent des langues différentes, ce

qu'elles se disent l'une à l'autre, qui fait comprendre les pensées et les sentiments de l'autre. Léandre Lachance est ce truchement de la Parole de Dieu, nous apportant juste un langage nouveau adapté aux besoins et à la réalité des gens d'aujourd'hui. Témoin vivant de l'agir de Dieu, apôtre nouveau à l'aube d'une nouvelle Église, la vie de Léandre Lachance est un message en lui-même.

Aujourd'hui, il nous livre son autobiographie « pour rendre hommage à mes parents et grands-parents pour ce qu'ils m'ont légué, » et transmettre à ses enfants et petits-enfants le témoignage d'un parcours unique. Témoignage d'un passé pas si lointain où, dans la campagne québécoise, on n'avait ni électricité ni eau courante, encore moins le téléphone. Où on labourait et récoltait « à bras » sans les machines, tracteurs et moissonneuses-batteuses munis de l'air conditionné et guidés par GPS. Où on coupait le bois au godendard et à la sciotte. Mais où rendre service était un mot d'ordre sacré. Où rendre grâce et prier était de tous les jours. Comme respirer, manger et boire.

Comme le semeur ancré sur la terre nourricière avec son soc, comme le cultivateur labourant le sol pour semer son cœur et sa sueur, Léandre Lachance est un homme de la Terre, tourné vers le Ciel.

Daniel Rancourt

Introduction

À travers ce récit, les objectifs que je poursuis sont :

- Permettre aux descendants de mes parents de savoir qui ils étaient et quelles valeurs les animaient ;
- connaître la réalité de la vie à leur époque, pas si lointaine de la nôtre ;
- offrir aux nombreux lecteurs et lectrices des huit volumes publiés par la Fondation des choisis de Jésus et qui sont en circulation à travers le monde, de mieux connaître ma petite histoire ;
- aider les personnes à découvrir la beauté et la richesse des valeurs qui ont été à la base de notre histoire comme peuple québécois.

Ce que je décris n'est qu'une bien petite partie de ce que j'ai retenu du vécu de mes parents. C'est ce qui est encore présent dans ma mémoire.

Léandre Lachance

Chapitre 1

LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE »



TABLEAU GÉNÉALOGIQUE



de LEANDRE LACHANCE, fils d'Emile Lachance et de Marie Lachance, fille de François-Xavier et d'Anastasia Doyon, de St.Honoré de Beauce, P.Q.

EN FRANCE

André Pépin, marchand au Havre en Normandie,
épouse vers 1634, Jeanne de Bourville.

LEURS ENFANTS

Antoine 1636, François 1638, Marie 1640, Louis 1643, Bonaventure 1645.

Première Génération

Antoine Pépin dit Lachance, né le 10 avril 1636 à N.D. du Havre,
et Marie Teste, âgée de 21 ans, fille de Jean et Louise Talonneau
se marient à N.D. de Québec, le 24 novembre 1659.

Deuxième Génération

Jean Pépin dit Lachance marié en premières noces à Renée Guyon le 25-10-1688 à Ste.Famille, Ile d'Orléans.	Jean Pépin dit Lachance marié en deuxième noces à Madeleine Fontaine le 30-10-1703 à St.Jean, Ile d'Orléans.
---	---

Troisième Génération

Antoine Pépin dit Lachance et Madeleine Blouin le 22-06-1722 à St.Jean I.O.	Gervais Pépin dit Lachance et Angélique Blouin le 21-10-1743 à St.Jean I.O.
---	---

Quatrième Génération

Jn-Frs Pépin dit Lachance et Madeleine Blanchard le 13-10-1750 à St.Pierre du Sud	Gervais Pépin dit Lachance et Anne Hébert-Lecomte le 13-07-1774 à St.Jean I.O.
---	--

Cinquième Génération

Joachim Pépin dit Lachance et Judith Cloutier le 15-07-1794 à St.Joseph de Bce	Gervais Pépin dit Lachance et Angèle Thivierge le 23-04-1804 à St.Jean I.O.
--	---

Sixième Génération

Jean-Frs Pépin dit Lachance et Euphrosine Veilleux le 13-02-1821 à St.François, Bce	Alexis Pépin dit Lachance et Marguerite Talbot le 07-08-1832 à St.Gervais, Bell.
---	--

Septième Génération

Godefroy Pépin dit Lachance et Emilie Lambert dit Champagne le 07-09-1847 à St.François, Bce	Frs-Xavier Pépin dit Lachance et Anastasia Doyon le 17-10-1871 à St.François, Bce.
--	--

Huitième Génération

Benjamin Lachance et Arthémise Rodrigue le 24-07-1882 à St.François, Bce	Marie Lachance et Emile Lachance le 07-05-1924 à St.Honoré, Bce.
--	--

Nuvième Génération

Emile Lachance et Marie Lachance
le 07-05-1924 à St.Honoré de Bce.

Dixième Génération

Léandre Lachance et Elisabeth Carrier
le 16-06-1956 à St.Ludger, Co.Frontenac

Onzième Génération

1. LES « PÉPIN-DIT-LACHANCE »

Je suis de la dixième génération des Lachance du côté de mon père et de la neuvième génération des Lachance du côté de ma mère, les « Pépin-dit-Lachance ». On raconte que cet ajout de « Lachance » provient de la chance d'avoir réussi et survécu à la difficile traversée de l'Europe vers l'Amérique. Les premiers « Pépin-dit-Lachance » se sont alors établis à l'Île d'Orléans.

Je n'ai pas connu mes grands-parents, sauf ma grand-mère maternelle qui est décédée quand j'avais cinq ans. Je les connais par ce qu'on m'a raconté.

2. GRANDS-PARENTS PATERNELS : BENJAMIN LACHANCE ET ARTHÉMISE RODRIGUE

(Benjamin : 1857-1936 & Arthémise : 1866-1935)



Benjamin et Arthémise

Mon grand-père paternel se nommait Benjamin Lachance et il est né à Beauceville. Il est arrivé à Saint-Benoît-Labre en Beauce par un petit chemin juste assez large pour une charrette tirée par des chevaux. Un terrain complètement boisé est devenu le sien. Il a retroussé ses manches : tout était en « bois debout » : il fallait abattre les arbres, déboiser, défricher pour commencer à cultiver, se construire un camp en bois rond et un abri pour les animaux, le temps de se construire



une « vraie » maison. Le travail était très lourd, exigeant. Il fallait être courageux et le courage, Benjamin en avait.

Un ruisseau passait sur cette terre. Mon grand-père y a construit un barrage, puis un moulin à scie actionné par le courant du ruisseau. C'est ainsi qu'il a scié tout le bois nécessaire à la maison qu'il a construite par la suite, maison qui existe toujours à Saint-Benoît-Labre. Il a tout fait avec le bois de son boisé: les solives, les murs, les portes, les planchers, les plafonds, les moulures, les armoires, etc. Il a creusé à la main les fondations et fait un solage avec des pierres empilées les unes sur les autres, dites de « moellons », créant ainsi une cave de service de quatre à cinq pieds¹ de haut.

Benjamin Lachance a épousé Arthémise Rodrigue le 24 juillet 1882. Ma grand-mère était réputée pour être très accueillante. Elle était aussi très particulière. Par exemple, on m'a rapporté que lorsqu'elle recevait de l'aide pour le grand ménage de la maison, elle demandait qu'on nettoie toutes les fentes entre les planches de bois des murs ou du plafond avec un couteau et un linge! Sa maison était propre et bien tenue.

C'était le début de la paroisse de Saint-Benoît-Labre. Le curé avait remarqué que Benjamin avait une belle voix. Il a entrepris de lui enseigner la musique et le solfège. Il est devenu le maître-chanteur de la paroisse. On raconte que tous les jours, il parcourait la distance d'un mille (un kilomètre et demi) pour se rendre à l'église et chanter la messe avant de commencer son travail.

On raconte aussi qu'il lui arrivait de perdre connaissance parfois sans qu'on sache pourquoi ou de quoi il souffrait. Le soir, éclairé par un fanal, il allait scier des billots pour faire des poutres et des

1 Selon le système métrique, un mètre représente 3,28 pieds.

planches pour construire sa maison. Un soir, vers minuit, ma grand-mère s'est éveillée pour constater qu'il n'était pas revenu du moulin. Inquiète, elle a pris un fanal à son tour pour aller dans la forêt, voir s'il ne s'était pas évanoui ou s'il n'avait pas été victime d'un accident à son moulin à scie. Arrivée près du moulin, elle a découvert son mari assis au pied d'un arbre avec son chapelet entre les mains. Il s'était endormi en priant...

On me dit que j'ai un physique semblable au sien : mon grand-père Benjamin n'était pas tellement grand, mais costaud, fort et robuste.

3. GRANDS-PARENTS MATERNELS : XAVIER LACHANCE ET ANASTASIE DOYON

(Xavier : 1849-1932 & Anastasie : 1855-1939)

Coincidence, mon grand-père maternel était aussi un Lachance, prénommé Xavier. Le 7 octobre 1871, à l'âge de 20-21 ans, Xavier Lachance a épousé Anastasie Doyon qui n'avait alors que 16 ans. Plus tard, ma grand-mère a raconté à ma mère que lors de la nuit de noces, Xavier avait voulu « lui faire des choses ». Elle, ne connaissant rien à la sexualité, pensait avoir épousé un « mauvais garçon ».

Anastasie a vouvoyé son mari toute sa vie. C'était une petite femme très dynamique, très rapide. Elle était soumise, complètement au service de son mari : elle le lavait, lui mettait sa cravate,



Xavier et Anastasie



bourrait sa pipe, etc. Aussi, quand il sortait, elle attelait même son cheval. Lui, il l'appelait « Nesta », un raccourci pour Anastasie. Il aimait se faire servir, il était très bon et habile en affaires. Il était connu à la fin de sa vie comme « le vieux riche du village » de Saint-Honoré-de-Shenley.

Ma grand-mère n'avait pas peur du travail. En plus de tenir la maison, elle fabriquait des « souliers de bœuf », un genre mocassins. À la boutique de forge du village qui était le lieu de rencontre pour parler et faire des transactions, un homme offrait un terrain à la Guadeloupe² en échange d'une paire de souliers de bœuf, parce qu'il n'avait pas d'argent pour payer. Mon grand-père est ainsi devenu propriétaire d'un terrain où, quelque temps plus tard, a été construit une partie du chemin de fer. C'était le début de Saint-Évariste Station, devenue aujourd'hui La Guadeloupe. C'est ainsi que mon grand-père a commencé à vendre des terrains. Il disait à l'acheteur : « Paie-moi seulement les intérêts, 5-6 % et tu me paieras le capital plus tard quand tu voudras. » C'était un homme d'affaires. À la fin de sa vie, on disait de lui qu'il était assez riche pour ne pas dépenser les intérêts qu'il recevait pour vivre. Sur 10 000 \$ prêtés, les intérêts lui rapportaient 500 \$ et il avait besoin de 400 \$ pour vivre.

À cette époque, plusieurs Beaucerons ont quitté le Québec pour aller vivre aux États-Unis. Mon grand-père a profité de ces départs pour acheter des terres. Il était aussi astucieux. On raconte qu'un jour, il convoitait le terrain d'un Beauceron établi aux États-Unis. Apprenant qu'un compétiteur avait pris le train pour aller acheter la terre auprès de son propriétaire, il s'est dépêché, pour sa part, d'aller à la gare du chemin de fer pour conclure la transaction par télégraphe. Lorsque son compétiteur est arrivé aux États-Unis, le vendeur lui a annoncé qu'il venait de procéder à la vente par télégramme!

2 Petit village en Beauce, au Québec (Canada).

C'était un homme qui prenait de la place. Mais quand il s'est associé avec d'autres gens d'affaires dans une aventure qui a mal tourné, il a eu peur de tout perdre et il a fait la prière de Job : « Seigneur, tu m'as tout donné, tu peux tout m'enlever... » (cf. Job 1, 21). Tout s'est conclu pour le mieux.

Pour célébrer leur cinquantième anniversaire de mariage, les noces d'or, ils ont fêté ça en grand. Ils ont organisé une cérémonie somptueuse avec plein d'invités, engagé une fanfare de la région et fait venir des fruits exotiques du Sud... Ils y ont mis le paquet !

Je me souviens avoir vu deux fois ma grand-mère maternelle. Une fois chez elle : elle avait une belle maison et elle paraissait vieille, mais dynamique. Et une fois chez nous, à la maison de mes parents : elle avait couru avec nous sur une courte distance et nous avait dit ensuite : « Vous pourrez dire que vous avez vu votre grand-mère courir à 82 ans. »

4. MON PÈRE : ÉMILE LACHANCE

(1^{er} juin 1892 – 21 janvier 1956)



Papa Émile

Arthémise et Benjamin ont eu un premier fils, Omer, puis trois filles. Mon père, Émile, est né en 1892. Il était suivi de quelques autres enfants. Omer était fort et bon travaillant.

Vers l'âge de 18-19 ans, après des travaux par un temps de grande chaleur, il a bu beaucoup d'eau froide pour se rafraîchir et il en est mort.



Mon père Émile avait alors 12 ans. Il a dû prendre la relève d'Omer pour aider son père. Mais celui-ci, habitué à travailler avec Omer, en demandait beaucoup à Émile. Cela a entraîné des problèmes de santé pour lesquels Émile blâmait son père de l'avoir tant poussé dans sa jeunesse. Malgré sa santé délicate, il allait travailler sur les chantiers de bûcherons l'hiver, il marchait des journées entières pour s'y rendre, mais il avait toujours de la **difficulté à suivre les autres.**

En 1917, à l'âge de 25 ans, Émile Lachance a épousé Alice Poulin, 20 ans, avec qui il a eu deux enfants, Conrad et Gérard. Ce dernier est mort très tôt, suivi de sa mère Alice. Elle n'avait que 23 ans. Tous les deux sont décédés de la tuberculose.

La qualité principale de mon père était sa bonté. Ma mère disait que la première chose qui l'avait impressionnée chez mon père était sa grande foi. Elle pensait : « C'est le genre de père que j'aimerais avoir pour mes enfants. »

Autour de la table, nous aimions beaucoup rire, mais notre père demeurait sérieux. Lorsque nous le voyions sourire, nous savions que notre farce était réellement drôle. Ma mère disait : « J'ai été heureuse de marier Émile parce qu'il était bon et pieux. » C'était **un homme foncièrement honnête. Je n'ai pas souvenir de conflits** ni avec des voisins ni avec des membres de la famille. S'il y en a eu, je n'en ai pas eu connaissance. C'était un homme généreux qui aimait servir. Il aimait la musique, il aimait chanter. Il avait une excellente oreille musicale, contrairement à moi. Il n'était pas tellement loquace, mais il aimait taquiner et rire.

Un jour, alors que mon oncle Georges et ma tante Octavie – sœur cadette de maman – nous rendaient visite, Octavie racontait pour se mettre en valeur que Georges lui avait dit : « Tu es bonne à

marier!» Et mon père de répliquer : « Pauvre Georges ! Qu'il a dû souffrir : ce n'est que 25 ans plus tard qu'elle est devenue bonne à marier ! » C'était le genre de taquinerie qu'il aimait faire.

Mon père était très habile de ses mains : il travaillait le bois lentement et minutieusement. Il a refait toute la maison de Spring Hill (Nantes), refait tout l'intérieur, changé les divisions de place, etc. Il fabriquait lui-même ses manches de hache, une chose pas évidente à faire. Une fois, nos troisièmes voisins ont perdu un enfant. Ils ont demandé à mon père de leur fabriquer un cercueil pour enterrer le bébé. Mon père a fait un petit cercueil tout à la main et ma mère en a complété la finition intérieure en satin blanc.

Il ne fabriquait pas de jouets, sinon des toupies. Il les faisait avec des fuseaux de fil sciés en deux à l'intérieur desquels il ajoutait une petite cheville pour faire une belle petite toupie.

Je ne l'ai jamais entendu dire « maudit » et encore moins « sacrer » (dire des jurons). Ses plus gros mots étaient « Banal ! » et « Mautadit ! »

Mon père était aussi barbier : il nous coupait les cheveux à la maison et des voisins venaient se les faire couper chez nous.

C'était un homme patient : il n'était pas rapide, mais il voulait que les choses soient bien faites et il prenait le temps de bien les faire les choses. Socialement, il n'était pas très impliqué sinon comme marguillier à la paroisse, mais il était toujours présent pour aider.

Mon père pouvait être assez autoritaire. Je me souviens d'une fois où il m'avait donné un petit coup de bâton sur les fesses. Cela m'avait un peu révolté, car je m'en allais justement faire ce qu'il



m'avait demandé, malheureusement à quelques reprises. Sans doute voulait-il me faire comprendre qu'il était irrité de me le répéter.

Il ne tolérait pas les dettes. Une dette, cela le fatiguait « *ben gros* » et passait avant tout autre chose. Il disait : « Quand on doit, on paie. »

5. MA MÈRE : MARIE LACHANCE

(29 novembre 1891 — 26 juillet 1958)

Xavier Lachance et Anastasie Doyon ont eu 12 enfants, dont ma mère, Marie, qui est l'avant-dernière. Celle-ci a été célibataire jusqu'à l'âge de 32 ans, âge fort avancé pour l'époque. Elle avait un magasin de chapeaux dans son village et elle menait une vie aisée avec ses parents.



Maman Marie

Ma mère avait une amie, Mélina Champagne ; toutes les deux avaient un train de vie confortable. À l'époque existait la notion de « gagner son ciel ». Selon elles, elles ne pouvaient gagner leur ciel, à cause de leur vie trop aisée. Ainsi, ma mère a demandé la pauvreté pour gagner son ciel et son amie a demandé la maladie. Et moi, je les ai toujours connues, ma mère pauvre et son amie malade ! Il faut bien réfléchir à ce que nous demandons dans nos prières ! Toutefois, je ne doute aucunement qu'elles sont toutes les deux au ciel.

Marie Lachance a rencontré mon père, Émile Lachance, lors de funérailles. Elle nous racontait avoir entendu dans son cœur à ce moment-là : « Tu ne le sais pas, mais c'est ton mari que tu viens de rencontrer. »



Émile et Marie Lachance

Ils se sont fréquentés, se sont laissés, puis ont repris. Émile Lachance, veuf depuis trois ans et père d'un fils de six ans, s'est remarié avec Marie Lachance le 7 mai 1924.

Ma mère était une femme joyeuse et jeune de caractère. Elle aimait jouer. Malgré tout le travail et toutes les tâches qu'elle avait à accomplir, ma mère trouvait le temps de s'amuser avec nous et de jouer des tours. Si on disait à ma mère qu'il fallait se lever à trois heures du matin pour jouer un tour drôle et sans méchanceté à quelqu'un, elle était d'accord.

Elle avait souvent connaissance des tours qu'on lui jouait, mais elle faisait comme si elle ne savait rien pour nous faire plaisir, comme lorsque nous l'attachions au dossier de sa chaise avec les cordons de son tablier.

Ma mère était très bonne cuisinière, elle aimait faire à manger. Elle avait son grand jardin et il y avait toujours de la place autour de la table à manger. Mes parents aimaient accueillir les gens. Et beaucoup aimaient venir chez nous.

À différentes époques, il est arrivé qu'elle prenne des pensionnaires, des gens qui venaient travailler à proximité. C'était une autre source de revenus. J'avais aussi un cousin qui s'était établi seul près de chez nous et venait souvent manger à la maison. Nous étions comme sa deuxième famille.

Ma mère avait fortement désiré avoir une famille et des enfants. Elle avait été très blessée quand, plus jeune, un de ses beaux-frères



lui avait dit : « Toi, Marie, tu mènes une vie inutile puisque tu n'as pas d'enfants. » Ma mère était une femme toute dévouée pour ses enfants, elle a vécu pour eux. Elle disait : « Il n'y a pas de moment plus heureux que de voir tous mes enfants réunis. »

Elle avait du caractère, mais sans rivalité ni conflit. Ma mère avait toujours plein de projets, c'était une fonceuse. Elle avait tout d'une psychologue, même si elle ne connaissait sans doute pas ce mot. Elle savait nous orienter. Si nous caressions un projet, maman embarquait. Elle nous faisait cheminer dans notre projet et si cela n'aboutissait pas, ce n'était pas grave, car nous avions eu du plaisir à le rêver ensemble. Mon père avait une tout autre attitude : « Ça n'a pas de bon sens, ou ça n'a pas d'allure... »

J'ai un souvenir extraordinaire. Quand ma mère trouvait ça trop difficile, quand elle avait un moment de découragement, elle avait un petit chant :

*« Mon doux Jésus,
donnez-moi du courage pour supporter
toute sorte de petits naufrages. »*

Elle disait à chaque fois : « Ça me reconforte de chanter ça. »

6. MES PARENTS

Quand je suis né, ma mère avait 42 ans et mon père était six mois plus jeune. Dans leur contrat de mariage, il est établi qu'Émile « avantagera son épouse de 1 000 \$, en lui donnant une garantie sur sa terre ; s'il la vend, il doit lui procurer une autre garantie selon son consentement ; de plus, il s'engage à la faire vivre toute sa vie. »



Famille d'Émile et de Marie

Ils avaient une éducation de base pour l'époque : tous les deux savaient lire et écrire. Dans les deux familles, il y avait des institutrices. Même s'il y avait beaucoup de pauvreté, grâce à la générosité des congrégations, des religieux, des religieuses et des prêtres qui travaillaient souvent sans salaire, notre peuple a bénéficié d'un certain niveau d'éducation.

Les premières années de leur mariage, mes parents ont habité avec mes grands-parents maternels à Saint-Honoré-de-Shenley. Toutefois, avec les naissances de Lauréat et de Madeleine, en plus de Conrad, issu du premier mariage de mon père, cela devenait lourd pour les grands-parents. À l'époque, Lac-Mégantic se développait. Plusieurs de leurs connaissances étaient déjà établies dans cette ville. Mon père a vendu la terre qu'il avait à



Saint-Benoît-Labre et la petite famille a déménagé à Lac-Mégantic. Au début, mes parents louaient un logement, puis ils ont acheté une petite maison sur la rue Papineau.

En parallèle, comme il lui restait de l'argent, mon père a pris une hypothèque sur une terre dans un rang à Spring Hill, une paroisse développée par des Écossais qui est devenue plus tard le village de Nantes.

[Aparté : toutes ces terres ont été reprises par des Canadiens français et j'ai connu le dernier Écossais de Spring Hill-Nantes qui était le maître de poste du village.]

La famille a continué de grandir : après Madeleine sont nées Gisèle, Béatrice et Gilberte ; puis moi, Léandre, suis né le 17 janvier 1934. Cette même année, Conrad, le premier fils de mon père, est décédé de la tuberculose à l'âge de 16 ans au Collège d'Arthabaska près de Victoriaville où il était entré chez les frères du Sacré-Cœur deux ans plus tôt.

À cette époque, mon père était journalier : il travaillait au chemin de fer, au cimetière, etc. C'était l'époque de la crise qui a suivi le crash économique de 1929 : les temps étaient durs, l'argent et le travail se faisaient rares. On dit que l'hiver, on faisait prier les enfants pour qu'il neige, afin que les travailleurs du chemin de fer aient du travail à pelleter et déblayer les voies ferrées !

Mon père avait toujours des problèmes de santé : il avait été très malade, avec une bronchite aiguë en plus de l'asthme chronique. Il avait de la difficulté à obtenir du travail. Comme il avait une maison payée et de l'argent prêté, on faisait souvent passer devant lui des hommes qui avaient plus besoin de gagner de l'argent que lui.

Vint un moment où mes parents ont dû s'endetter pour vivre. Il existait bien le Secours direct (une forme primitive de l'aide sociale d'aujourd'hui), mais ma mère s'y opposait : elle avait sa fierté, son orgueil... cela aurait été un déshonneur.

Comme la personne qui avait la ferme de Spring Hill était incapable de payer même les intérêts, elle a offert de remettre la terre à mon père. Préoccupés par le sort de leurs six enfants, mes parents ont décidé de vendre la maison de la rue Papineau pour aller s'établir sur la ferme. Ils se disaient : « Au moins, sur une ferme, sur une terre, on pourra nourrir les enfants. »

Personne ne voulait acheter la maison de Lac-Mégantic. Finalement, c'est un médecin qui a offert 600 \$ pour acheter la maison alors que mon père l'avait payée 3 500 \$. Mes parents ont déménagé à Spring Hill, dans le cinquième rang, sur le chemin qui conduisait à Sainte-Cécile, à trois milles et demi (cinq kilomètres) du village. Sur la route qui nous menait à la ferme pour la première fois, dans la charrette tirée par un cheval et transportant une partie de son ménage, ma mère a demandé à mon père : « Où c'est que tu m'emmènes ? Est-ce que c'est le chemin qui mène au ciel ? » Elle racontait que le chemin était très étroit et qu'on lui avait toujours enseigné que le chemin du ciel l'était tout autant.

Elle nous disait : « Ce qui m'a fait le plus de peine a été d'abandonner la laveuse à vêtements électrique à Lac-Mégantic. » Là où nous allions, il n'y avait ni électricité ni eau courante. Le puits où on allait chercher l'eau était situé à une centaine de pieds (trentaine de mètres) de la maison. Il y avait le poêle à bois qu'il fallait chauffer pour faire à manger, pour faire le pain, pour chauffer l'eau pour se laver, pour faire la lessive, beau temps mauvais temps, été comme hiver.



J'ai beaucoup d'admiration pour ma mère. C'était une femme dynamique. Elle avait connu l'aisance et là, elle arrivait dans une maison où tout était à l'envers, sale et désordonné. Mon père nous a laissés là et il est reparti avec la charrette et le cheval à Lac-Mégantic, pour récupérer le restant du ménage, nos meubles et nos affaires.

J'ai souvent entendu l'histoire de cette charrette et de ce cheval que mon père avait achetés. En repartant de chez le vendeur, quand mon père a voulu faire trotter le cheval en faisant claquer son fouet, celui-ci a rué! Mon père est retourné chez le vendeur pour lui dire qu'il n'était pas satisfait de son achat. Le marchand a répliqué: « Tu l'as payé, maintenant c'est à toi! Ce n'est plus de mes affaires! » Plus tard, mon père a découvert que pour faire avancer le cheval, il fallait lui lancer une petite pierre derrière la tête, entre les deux oreilles. Il fallait donc s'arrêter et ramasser un lot de petites pierres pour arriver à faire trotter le cheval.

Mon père reparti pour Lac-Mégantic, ma mère était seule avec ses six enfants et une de ses nièces venue l'aider pour le déménagement. Il n'y avait pas encore de rideaux aux fenêtres, quand un gros orage a éclaté. Ma mère a toujours eu peur des orages et, sans rideaux ni stores, elle avait l'impression que les éclairs traversaient la maison. De plus, la maison était construite sur du roc, ce qui faisait résonner encore plus fort le tonnerre qui frappait!

Nous sommes arrivés à Spring Hill-Nantes en juin 1935. Ma mère était alors enceinte d'un septième enfant, Berthier, né le 5 novembre suivant.

7. LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40

Une fois installés à Spring Hill-Nantes, mes parents ont dû demander l'aide du Crédit agricole pour acquérir des animaux : quatre vaches et un cheval. Avec le temps, nous avons eu six vaches, un taureau, des génisses et deux chevaux.

Pour vivre à la ferme, nous avons quatre petites sources de revenus. La première nous était fournie par les vaches. À cette époque, le lait ne se vendait pas ; on ne vendait que la crème. Les vaches vèlaient au début du printemps, en mars ou avril et on arrêtaient de les traire à l'automne. Pour nous assurer d'avoir du lait pour les besoins de la maison, nous continuions à en traire une durant l'hiver, concédant que cette vache n'ait pas de veau au printemps.

De l'âge de 10 ou 11 ans jusqu'à 18 ans, j'ai exécuté différents travaux sur la ferme : deux fois par jour, nous devions traire les vaches à la main dans l'étable, recueillir le lait dans une *chaudière* (un seau) que nous apportions dans un hangar adjacent à la maison où il y avait un séparateur. On coulait le lait pour le filtrer et on tournait le séparateur à la main pour séparer la crème du petit lait. Le lait écrémé était destiné à nourrir les veaux et les cochons, alors que la crème mise en bidons était ramassée deux fois par semaine par un camion qui la transportait à la coopérative agricole de Lac-Mégantic afin d'en faire du beurre. Comme nous n'avions pas de réfrigérateur ou de glacière, pour empêcher la crème de surir et la conserver, nous la mettions dans un seau bien scellé que nous descendions dans l'eau fraîche au fond du puits. La vente de la crème à la beurrerie était donc notre premier revenu.

Mon père avait construit un poulailler avec un petit couvoir et au printemps, il achetait une centaine de poussins jaunes. Un jour, avec mes sœurs, j'ai fait une expérience : quand de petits poussins



avaient de la difficulté à survivre, je les prenais et leur mettais le bec dans l'eau et dans la moulée en leur disant : « Si tu veux mourir, moi, je veux que tu meures le ventre plein. » Nous nous sommes alors aperçus qu'ils prenaient du mieux, qu'ils devenaient plus vigoureux. C'est ainsi que j'ai découvert que les poussins n'avaient pas tous l'initiative de se nourrir seuls.

Nous avons des poules et des coqs. Les poules étaient gardées pour les œufs et les coqs vendus ou réservés pour la nourriture. Les poules pondeuses et leurs œufs sont devenus notre seconde source de revenus. Nous vendions les œufs au village, 38-40 cennes (0,38-0,40 \$) la douzaine. À l'âge de 10 ans, je partais avec le cheval et la voiture pour vendre et livrer nos œufs à quatre ou cinq maisons privées. Le surplus que je n'arrivais pas à distribuer, je les vendais au magasin du village. J'en profitais pour acheter le nécessaire écrit sur la liste d'épicerie que mes parents m'avaient confiée.

Une heure pour aller au village, une heure pour en revenir, été comme hiver. Mes parents me faisaient confiance et cela m'a été très bénéfique pour développer ma confiance en moi et en mes moyens.

Ainsi, en 1945 – j'avais 11 ans –, une dame à qui je vendais mes œufs et qui critiquait beaucoup, trouvait que c'était toujours trop cher... Un jour, j'en ai eu assez et je me suis surpris à lui répliquer : « Les voulez-vous ou vous ne les voulez pas mes œufs ? » Comme elle critiquait encore, j'ai repris mes œufs et je suis parti ! Je n'y suis plus jamais retourné.

Notre troisième source de revenus était le sucre d'érable. À cette époque-là, on ne vendait pas encore le sirop d'érable en grande quantité, il fallait le transformer en sucre. La première année sur la

ferme, alors que mes parents se fiaient sur le sucre d'érable pour ramasser de l'argent, ils ont raté toute leur production parce que les équipements n'avaient pas été lavés et entretenus.

Il n'y avait rien que j'aimais mieux que d'aller à la cabane à sucre. J'ai toujours aimé aller à la cabane à sucre ! C'est peut-être pour cela que j'ai encore une petite érablière aujourd'hui. Je me rappelle avoir entendu mon père dire : « Ce *petit bonjour-là*, il a mangé du sirop et de la tire toute la journée ! » Il y en avait toujours sur le poêle, en transformation pour devenir du sucre.

Une autre source de revenus a été la vente de bois, en *pitoune* (petites billes de bois de quatre pieds) pour les moulins à papier de la région. Nous avons une première terre d'une centaine d'acres et un autre lot plus loin de 50 acres. Ces terres étaient très difficiles à cultiver, car il y avait beaucoup de roches, mais elles donnaient du bois.

C'est ainsi que j'ai appris à travailler. À 12 ans, je faisais tout le travail, toutes les tâches qu'un homme pouvait faire sur une ferme, y compris vèler une vache !

Ma mère avait un très grand jardin potager et nous n'avons jamais manqué de nourriture. Sans électricité, sans réfrigérateur ou glacière, nous n'avons jamais rien perdu non plus. Les légumes étaient entreposés à la cave, ainsi que la viande, mise dans des cruchons scellés. En hiver, elle était gelée et conservée dans la neige. Ma mère était en mesure d'accueillir, de recevoir et de nourrir 75 personnes en tout temps ! J'ai beaucoup d'admiration pour elle. Il y avait tellement de travail à accomplir ! Malgré des conditions difficiles, la pauvreté, la misère, elle a toujours gardé une bonne attitude. Ce devait être très difficile pour elle qui avait connu l'aisance dans la première partie de sa vie.



J'ai d'excellents souvenirs de mon enfance. Il y avait beaucoup d'amour dans la maison. La seule chose qui me fatiguait, c'était lorsqu'on parlait d'argent. Il n'y avait jamais assez d'argent pour réaliser les projets que nous avions. Et moi, dans ma petite tête d'enfant, je rêvais d'une maison où on ne parlerait pas d'argent. Quand j'ai commencé à travailler, je me suis dit que j'allais essayer d'en gagner suffisamment pour ne pas être obligé d'en parler. C'est ce qui est arrivé.

[Aparté : Plus tard, quand je me suis marié, mon épouse Élisabeth qui était institutrice a cessé d'enseigner. À l'époque, une femme qui travaillait, cela signifiait que l'homme n'était pas capable de la faire vivre.

En travaillant dans la vente d'assurances, j'avais l'occasion de visiter et de pénétrer dans bien des maisons où je constatais que les femmes étaient toujours obligées de demander de l'argent à leur mari et cela me heurtait ! Élisabeth avait été indépendante financièrement et je ne voulais pas qu'elle soit obligée de me demander de l'argent. « Dis-moi ce dont tu as besoin et je te verserai un montant chaque semaine. Par la suite, je lui remettais un chèque par mois pour tous ses besoins et ceux de la famille. Nous en réévaluions le montant chaque année.

Plus tard, lorsque les plus vieux de nos enfants sont devenus adolescents, Élisabeth ne trouvait pas facile d'être équitable envers chacun d'eux, alors que l'un demandait plus que l'autre. Nous avons donc décidé d'allouer un budget mensuel à chacun et nous leur avons recommandé de tenir une comptabilité pour savoir où allait leur argent. La formule a si bien fonctionné que nos enfants ont repris le même système avec leurs propres enfants. C'est une façon d'apprendre à être responsable. Alors, oui, il est vrai que j'ai vécu dans une maison où on ne parlait pas d'argent.]

Nous avons des rêves. À l'âge de 5, 6 et 7 ans, alors que Lauréat, le plus vieux, aidait papa, Madeleine, l'aînée des filles, aidait maman. Gisèle, Béatrice, Gilberte, moi et plus tard Berthier, nous devons aller à la cueillette de petits fruits : fraises, framboises, bleuets... C'était un travail ardu, il faisait chaud. Je me souviens que parfois nous partions en pleurant, mais nous revenions en chantant. Nous vendions une chaudière de cinq livres de petites fraises des champs équeutées pour 25 cennes (0,25 \$) !

C'était un travail ennuyeux et pour nous distraire en travaillant, nous rêvions à voix haute. Nous nous imaginions en vacances chez nos grands-parents, enfants d'un médecin ou d'un marchand, peu importe. Nous rêvions d'une vie en ville, où nous étions riches et nous nous décrivions les uns aux autres comment étaient nos maisons, avec tout le confort, l'aisance, les jouets, etc. Nous passions des heures à rêver ainsi notre « chez nous » en cueillant de petits fruits.

Nous avons un chien qui s'appelait Prince. C'était un compagnon fidèle, qui représentait notre sécurité quand nous devons nous éloigner de la maison pour aller chercher les vaches au champ ou quand nous devons aller seuls en forêt. Nous avons un attelage et l'hiver, il nous tirait en traîneau dans la neige. J'ai beaucoup joué avec Prince. Nous avons aussi deux chattes, qui nous donnaient une portée de chatons chaque année.

Je n'ai pas de mauvais souvenirs de la vie familiale. On ne pouvait pas faire n'importe quoi, il y avait de la discipline et de l'ordre. Aussi, la prière a toujours été présente à la maison. On disait le chapelet et d'autres prières tous les soirs, à genoux, avant d'aller au lit et chaque dimanche, nous allions à la messe au village.



Je me souviens que puisque nous n'avions pas l'eau courante à la maison, nous entendions souvent notre mère dire: « Ah, si on avait une *champlure* (un robinet) dans la maison! » Une fois, alors que nous disions le chapelet au Sacré-Cœur de Jésus, nous répondions: « Faites qu'on vous aime de plus en plus », jusqu'à ce que ma sœur réalise que mon petit frère Berthier, qui répétait ce qu'il comprenait, répondait: « Faites qu'on ait une *champlure*! »

Vers l'âge de 13-14 ans, je me souviens avoir travaillé avec mon père pour brancher un tuyau sur une source d'eau. Nous avons réussi à apporter l'eau par gravité jusqu'à la maison et à installer, enfin, un robinet d'eau dans la maison ! Nous avons notre fameuse *champlure*!



Chapitre 2

LA VIE À LA FERME DANS LES ANNÉES 30 ET 40

8. PRINTEMPS

Quand on travaille dans un bureau d'assurances pendant 45 ans, on ne s'aperçoit pas tellement de la température. Mais à cette époque-là, sur la ferme, toute notre vie était conditionnée par les saisons.

Quand venait le printemps, la priorité était d'aller entailler les érables pour faire du sucre et du sirop d'érable. Chez nous, nous avions 1 800 érables à entailler à la main avec un vilebrequin et on recueillait l'eau d'érable dans des seaux. Le plus difficile était d'ouvrir les chemins pour les chevaux. Quand il y avait deux mètres de neige, ceux-ci ne pouvaient pas avancer. Il fallait alors trouver un moyen d'ouvrir les sentiers.

À l'étable, c'était le temps des vêlages pour les vaches³. Généralement, nous avions aussi une truie qui donnait une portée de plusieurs porcelets. Les poussins venaient plus tard, vers la fin du printemps.

C'était une période de grande activité où on se préparait pour l'été. Il fallait réparer les clôtures abîmées ou brisées pendant l'hiver, commencer à sortir les animaux dehors et se préparer pour les semences. Nous labourions les champs si cela n'avait pas été fait à l'automne et nous ramassions les roches qui surgissaient avec le dégel. C'était ce que j'aimais le moins, ce que je trouvais le plus difficile : ramasser des roches à la main, passer de grandes journées au soleil, dans la chaleur, en plein champ, du matin au soir...

3 Le vêlage est la mise à bas chez les bovins. C'est une étape critique en élevage.

Par la suite, nous passions la herse et semions les graines – généralement de l’avoine – à la main, à la volée comme on dit. Puis nous repassions la *herse à finir* pour enterrer le grain. Il y avait aussi le champ de patates à semer à la main : nous déposions un morceau de patate germée à tous les 12 pouces (un pied, 30 cm) et entre chaque, nous mettions de l’engrais chimique. Enfin, évidemment, il restait le jardin potager à semer.

9. ÉTÉ

L’été venu, il fallait entretenir tout cela, enlever les mauvaises herbes, *renchausser* les patates et désherber autour des légumes. Chez nous, je n’ai pas connu le tracteur. Cela me rappelle une discussion que j’avais entendue un dimanche au magasin général où les gens se réunissaient après la messe. Un homme disait à un autre : « Quand on s’achète un tracteur, on travaille beaucoup moins fort, c’est beaucoup mieux, ça va beaucoup plus vite... » Ce à quoi l’autre a répondu : « Je ne suis pas sûr de ça... Moi, avec mes chevaux, je n’ai jamais travaillé plus d’une clarté à l’autre, je travaille du matin jusqu’au soir. Mais quand je vois mon voisin avec son tracteur, qui travaille même quand il fait noir, je ne suis pas sûr qu’on travaille moins avec un tracteur. »

Une autre tâche accomplie à la main était d’éliminer les « *bibittes* à patates⁴ ». Il y avait deux façons de les détruire : soit passer entre les rangs et secouer les plants de patates pour faire tomber les bibittes dans un seau qu’on jetait ensuite au feu ; soit mettre une poudre, insecticide ou pesticide, pour les éliminer.

L’été, les animaux étaient dehors. Deux fois par jour, nous devions aller chercher les vaches dans le pâturage et les ramener

4 Le doryphore, ou doryphore de la pomme de terre.



à l'étable pour les traire. Puis, nous faisons les foins. Dans ce temps-là, à Nantes, on ne faisait qu'une coupe par été.

Au départ, nous fauchions le foin avec un cheval et une faux de trois pieds et demi de long. Plus tard, nous avions deux chevaux et une faux de cinq pieds. J'ai souvent fauché à *bras* (manuellement) à la petite faux dans les endroits où l'on ne pouvait passer avec les chevaux. On *fanait* (tournait) le foin avec une fourche pour qu'il sèche uniformément et quand il était sec, on passait avec le cheval qui tirait un râteau à l'arrière pour faire des *andains* (rangs). Enfin, on faisait des *vailloches*, des tas de foin qu'on chargeait à la fourche dans des charrettes. Il y avait quelqu'un dans la voiture pour fouler, tasser le foin, qu'on transportait ensuite à la grange où on faisait l'opération inverse : décharger le voyage de foin à la fourche, le transporter jusque dans la *tasserie* où là encore, quelqu'un foulait et tassait le foin.

10. AUTOMNE

C'était le temps des récoltes. Il nous fallait trois ou quatre jours pour récolter les patates et les mettre dans des poches de jute que nous entreposions ensuite dans la cave de la maison. Pendant l'hiver, nous descendions dans la cave pour nettoyer les patates : enlever celles qui étaient pourries pour ne pas qu'elles gâtent et fassent pourrir les autres.

On faisait la récolte de l'avoine et du blé pour les animaux. On attendait que les grains soient bien mûrs et dorés pour les faucher et les entreposer par-dessus le foin dans la grange. Ensuite, on travaillait en collaboration avec les voisins pour « battre au *bat-teux* » le grain. Une équipe était nécessaire pour opérer la batteuse qui était actionnée mécaniquement avec un moteur à gazoline et

une grande courroie. Cela menait grand vacarme et c'était une opération dangereuse que de « donner à manger » au *batteux*: ça pouvait nous arracher une main ou un bras !

Au bout de la machine, il sortait d'un côté la paille qu'on mettait sous les animaux l'hiver comme paillis ou comme litière. De l'autre côté, il y avait ce qu'on appelait la *balle*, c'est-à-dire l'enveloppe du grain qu'on donnait à manger aux animaux, ainsi que le bon grain, qu'on mettait dans des sacs de jute, réservé à nourrir les chevaux. On faisait cela quelques de jours chez nous, puis on allait chez les voisins pour les aider à refaire la même l'opération.



Labours

Après les récoltes, c'était le temps des labours. Nous devions préparer la terre pour l'année suivante. C'était un travail très dur.

La charrue était assez pesante. Il fallait commencer par tenir les manchons très haut dans les airs, au bout des bras, pour bien planter le soc de la charrue dans la terre. Puis, il fallait faire avancer et guider les deux chevaux grâce aux rênes attachées à notre dos, autour des hanches. Cela pouvait se faire à deux, l'un conduisant les chevaux et l'autre tenant la charrue, mais la plupart du temps on le faisait seul.

Quand le soc frappait une roche dans la terre, cela donnait un bon coup et pouvait nous casser des côtes si nous ne tenions pas nos manchons bien fermement. La plupart du temps, cela faisait sortir la charrue de terre. Il fallait alors arrêter les chevaux, reculer



la charrue à la main en la tirant avec les *back-hue* (le palonnier faisant partie de l'attelage à l'arrière des chevaux) qui étaient assez lourds, pour ensuite revenir en arrière, replanter le soc dans la terre et reprendre le sillon.

J'ai commencé à labourer avec les chevaux à l'âge de 12 ans. Je faisais cela du matin au soir, pendant plusieurs jours, avant que le sol ne gèle.

Au jardin, il fallait tout ramasser et mettre en conserve. Cueillir les pommes, préparer les confitures, etc. Nous devons aussi faire entrer les animaux dans l'étable. Les jeunes animaux, les génisses avaient été libres dans les champs pendant tout l'été et c'était du sport de les faire rentrer !

Puis, il fallait vider le tas de fumier à la main avec une fourche et le répandre dans les champs à l'aide d'un épandeur.

L'automne était aussi le temps de faire boucherie. Ça, c'était quelque chose ! Nous attendions les premiers gels pour pouvoir conserver la viande. Il y avait trois façons de la conserver. Saler la viande en était une, mais avec le bœuf, ce n'était pas recommandé. C'était bon pour conserver le lard, le porc. Autrement, on mettait la viande dans des cruchons qui étaient par la suite bien scellés et entreposés à la cave. Enfin, il y avait la congélation dans la neige, à l'abri de la pluie. À l'époque, il y avait beaucoup moins de *redoux* qu'aujourd'hui.

Faire boucherie, c'était très impressionnant, surtout pour un enfant. Nous ne faisons pas appel à des spécialistes ou à des bouchers. Mon père tuait les animaux, puis nous l'aidions à débiter et tailler les carcasses.

On assommait le bœuf ou le veau avec un coup de masse dans le front avant de le saigner et de le débiter. C'était beaucoup moins cruel que pour le cochon. La boucherie d'un porc était très impressionnante et demandait la participation de trois hommes et une femme.

On commençait par chauffer de l'eau dans un grand chaudron de fonte. On attrapait le cochon pour lui mettre un câble à la patte arrière avant de le sortir de l'étable. Puis on lui passait un autre câble à la patte avant. Les deux câbles passaient sous le porc et on s'en servait pour le faire tomber sur le côté opposé. Une fois couché sur le flanc, on lui attachait les pattes pour l'empêcher de se débattre et de s'enfuir. Le porc n'était pas assommé et il criait, il criait... Puis, un homme lui passait la lame d'un grand couteau dans le cou pour aller rejoindre le cœur. Le sang giclait et c'était à la femme de recueillir le sang dans un poêlon pour faire du bon boudin.

Une fois le cochon bien mort, on prenait l'eau chaude pour ébouillanter la peau du cochon et gratter le poil avec des couteaux. L'animal ayant été épilé, on attachait les pattes arrière de la bête sur une échelle pour le suspendre, l'éventrer, retirer les entrailles et entamer le débitage de la carcasse. Quand nous avions trop de viande, nous vendions les surplus. Je me souviens avoir contribué à ce travail.



11. HIVER

Quand j'étais jeune, les hivers étaient beaucoup plus durs, plus froids, avec beaucoup plus de neige qu'aujourd'hui. Il n'était pas rare qu'une tempête de neige dure deux ou trois jours, forçant les gens à s'enfermer à l'abri dans leur maison le temps que ça dure. On devait quand même aller à l'étable pour s'occuper des animaux. Parfois, un voisin bien emmitoufflé arrivait à pied pour nous rendre visite et jouer aux cartes parce qu'il s'ennuyait chez lui.

Dès que l'hiver commençait, on ne voyait plus de voitures ou de véhicules à roues dans les chemins : les traîneaux et les différentes voitures « à lisses », avec des patins, les remplaçaient. Dans ce temps-là, pour entretenir le passage sur les chemins, on roulait la neige : on utilisait de grands rouleaux de bois un peu plus larges que le chemin et qui pouvaient facilement atteindre quatre pieds de haut. Ils étaient tirés par des chevaux, afin de taper la neige sur la route.

Dans chaque rang, une personne était responsable de passer le rouleau sur la route. Je l'ai fait à quelques reprises. Il fallait s'habiller chaudement !

Vers la fin de l'hiver, quand les chemins étaient hauts, c'était particulièrement problématique de rencontrer un autre véhicule venant en sens inverse. Ce n'était pas évident !

Nos maisons n'avaient pas le confort de celles d'aujourd'hui. Je n'ai pas connu la laine minérale isolante dans ma jeunesse. Je ne sais pas si cela existait à l'époque, mais je n'en avais jamais vu. Mon père isolait les murs avec du brin de scie qu'il fallait *fouler*, compacter le plus possible. Le problème, c'est qu'avec le temps, le brin de scie séchait et se condensait, si bien que les hauts des

murs n'étaient plus isolés. Nous n'avions pas non plus la qualité d'isolation des portes et des fenêtres que nous avons aujourd'hui, même si nous avons des fenêtres doubles. Les maisons étaient donc beaucoup plus froides. Chez nous, il y avait le poêle de la cuisine qui était la source principale de chaleur et un autre petit poêle d'appoint à l'autre extrémité de la maison. Il n'y avait pas de fournaise ou de chauffage central au sous-sol.



Vieux poêle

Mes parents avaient leur chambre au rez-de-chaussée et il y avait quatre chambres à l'étage pour les enfants. À différentes occasions, lorsqu'il faisait trop froid, ma mère disait « qu'on allait fermer le haut », ce qui voulait dire ne plus utiliser les pièces à l'étage pour garder la chaleur en bas. On transportait notre literie au rez-de-chaussée et on dormait à même le plancher. C'était comme un gros pique-nique ou du camping !

Mon père était toujours le premier à se lever et sa première tâche était de rallumer le poêle. Maman nous faisait remarquer que lorsqu'on voyait notre haleine dans la maison, c'est qu'il ne faisait pas chaud !

Une chose déplorable est arrivée à quelques reprises : manquer de bois de chauffage en plein hiver. Je me souviens d'être allé avec mon père pour chercher des arbres qui avaient commencé à sécher debout afin d'en faire du bois de chauffage. On travaillait, sciait et fendait le bois dehors et de temps en temps, il me conseillait de me frotter les joues quand il apercevait des taches blanches sur mon visage, signe que ma peau gelait.



En revenant de l'école, on rentrait du bois de chauffage dans la maison. Il était situé dans la remise adjacente à la maison. Nous en prenions une brassée et la transportions jusque dans la boîte à bois à côté du poêle.

L'école de rang était située au coin de notre terre, à cinq minutes à pied de la maison, mais dans les très grands froids, il n'y avait pas d'école. Un gros poêle à bois, un poêle « à deux-ponts » disait-on, chauffait toute l'école et comme nous habitions à proximité, j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises d'aller allumer le poêle le lundi matin pour réchauffer l'école avant que l'enseignante et les élèves arrivent. L'école consistait en une seule classe avec, à l'arrière, la chambre de l'institutrice comprenant une petite cuisine. Tout au bout du hangar adjacent où on entreposait le bois de chauffage, il y avait des toilettes extérieures : une pour les filles, une pour les garçons.

L'hiver, nous devions continuer à nous occuper des animaux, matin et soir. Ça, c'était à longueur d'année ! C'était aussi le temps où nous allions travailler au bois : couper le bois pour chauffer la maison, couper le bois pour faire bouillir l'eau d'érable à la cabane à sucre au printemps et couper le bois pour le vendre.

Un seul homme suffisait pour couper le bois mou comme le sapin ou l'épinette. Mais pour abattre les bois durs comme l'érable, le hêtre ou le merisier, on se mettait à deux avec un *godendard* : une grosse scie munie d'un manche court et vertical à chacune de ses extrémités et qui se manie à deux hommes, chacun tirant et poussant à tour de rôle. On ébranchait les arbres à la hache. On coupait le bois selon l'usage qu'on en faisait : en longueur de 16 pouces pour le chauffage ou en longueur de 4, 8 ou 12 pieds pour le bois destiné à la vente. On sortait le bois de la forêt avec les chevaux. Le bois de chauffage devait être fendu et comme

nous n'avions pas de fendeuse, tout se faisait à la main. Si c'était impossible de le fendre à la hache, nous devions utiliser un coin de métal à enfoncer avec une masse. À force de frapper, nous arrivions toujours à le fendre.



Scie mécanique

Quand j'ai eu 14 ans, j'ai été un des premiers dans ma paroisse à avoir une scie mécanique: elle pesait 55 livres (25 kg)! Ça allait drôlement plus vite! On peut avoir un aperçu, ici, de la ferme de mon enfance.

Nous avons aussi, à environ 300 mètres de la maison, une très bonne source d'eau qui ne gelait pas pendant l'hiver, contrairement à notre puits. Considérant la distance, pour aller chercher de l'eau, il fallait utiliser le cheval avec un traîneau sur lequel nous placions un réservoir en bois qui avait servi à la vente de la mélasse et que nous appelions une tonne. Il devait contenir environ 400 litres. Nous utilisions aussi deux récipients, des bidons, qui servaient l'été pour la vente de la crème et qui contenaient environ 50 litres chacun.



Tonne et bidons

Une fois arrivés à la source, nous remplissions ces contenants avec un seau d'environ 20 litres, en nous penchant chaque fois pour le remplir, pour ensuite l'élever et le transvider soit dans la tonne, soit dans les bidons. Plus l'hiver avançait, plus l'opération devenait difficile à cause de la hauteur de la neige.

Nous laissons les deux bidons à la maison et nous approchions la grosse tonne de la porte de l'étable. Comme il nous était



impossible de la rentrer dans l'étable, pour empêcher l'eau de geler, nous devions la vider, encore avec un seau, dans une autre tonne qui était à l'intérieur. Par la suite, deux fois par jour, nous reprenions cette eau pour la transvider, toujours avec un seau, dans les auges des animaux qui étaient faites d'un tronc d'arbre creusé à la hache.

Ce travail, nous le recommencions tous les deux jours !



Auge

12. LES FÊTES : NOËL ET LE JOUR DE L'AN

Chez nous, le temps des Fêtes débutait le 24 décembre pour se terminer aux Rois, à l'Épiphanie, le 6 janvier.

Le 24 décembre, on allait en forêt trouver un beau sapin, le couper et l'emporter à la maison. On le fixait sur un trépied, on le décorait et on le conservait jusqu'aux Rois.

Nous étions habitués à nous coucher tôt, mais le 24 décembre, on nous réveillait presque aussitôt endormis pour nous préparer. Il fallait s'habiller chaudement, car nous avons une heure de route à faire en carriole pour nous rendre au village et assister à la messe de minuit. Nous mettions une peau de mouton dans le fond de la carriole, puis une « robe de carriole », cette couverture très chaude faite d'une peau de vache et avec laquelle nous pouvions nous recouvrir pour nous garder au chaud.

Nous chauffions des briques sur le poêle pour les mettre ensuite dans le fond de la voiture. Mais au retour, les briques avaient refroidi...

Quand on arrivait au village, c'était très impressionnant. Voir le village tout éclairé, illuminé, voir la fumée qui se dégageait des maisons, de la vapeur des chevaux et des voitures, entendre les grelots des carrioles et le bruit des lisses des traîneaux sur la neige, c'était tout un événement!

Au village, on payait un port à cheval, c'est-à-dire un endroit, une grange où on louait le droit de stationner notre cheval et lui mettre une couverture pour le garder au chaud. Puis on allait à la messe.

C'était long! Ça devait durer plus de 90 minutes. Trois messes se succédaient, mais l'église était pleine jusqu'au jubé. À minuit tapant, il y en avait un qui entonnait « Minuit, chrétiens ». C'était très beau et très impressionnant pour des enfants comme nous qui sortions très peu. Nous revenions à la maison pour un tout petit réveillon, puis nous nous mettions au lit.

La vraie fête chez nous, c'était le jour de l'An. On nous réveillait très tôt le matin, vers quatre, cinq heures. On nous disait : « Levez-vous! C'est le jour de l'An à matin! » Nous nous habillions comme pour le dimanche, puis nous formions une ligne du plus vieux au plus jeune avec ma mère devant la porte de chambre de mes parents où mon père était allé se changer après avoir fait son *train*. Quand il en sortait, l'aîné, Lauréat, lui demandait la bénédiction. Nous avions tous les larmes aux yeux, nous étions très émus, mon père était touché dans son cœur. Nous nous mettions tous à genoux devant lui et il nous bénissait. Puis, nous nous souhaitions la bonne et heureuse année et c'était l'occasion pour les enfants de remettre une lettre à nos parents leur faisant part de



nos résolutions pour la nouvelle année et pour les remercier ou leur dire un compliment. Par exemple, alors que j'avais 8 ans :

M. Mme Emile Lachance
Springhill
(Frontenac)

Chers parents
Comme je suis heureux à l'occasion de Jour de l'An, de venir vous offrir mes vœux de bonne Année, Joie, Santé Bonheur. Je regrette beaucoup de ne pas avoir l'instruction pour vous exprimer tout l'affection que j'ai dans mon cœur.

Je ne sais trop comment vous remercier, de ce que vous avez fait pour moi. Combien de nuits avez-vous passer debout pour me donner toutes les soins. Combien de jours avez-vous travaillé pour me donner la nourriture cher pap... J'ai demandé au petit sœurs de la crèche si qu'il vous garde longtemps à notre affection afin de pouvoir vous souhaiter encore plusieurs fois bonne et heureuse année.

De votre fils aimant
Léandre

Notre mère nous faisait demander au Bon Dieu de bénir l'année qui commençait, nous nous mettions à genoux pour réciter un chapelet au complet tous ensemble. Déjà, dans la grande cuisine, la table était mise, mais recouverte d'une nappe. Il était défendu d'aller voir. Après le chapelet, nous allions à la table et c'est à ce moment qu'on soulevait la nappe pour découvrir nos cadeaux de Noël. Généralement, cela consistait en une belle pomme ou une orange – fruit rare à l'époque – et un plat de bonbons, avec des noix et des cacahuètes... C'étaient nos étrennes de Noël.

Maman avait préparé un grand repas comme celui du soir, nous mangions puis allions à la messe de 10 h.

Une année, cela a été différent. Le jour de l'An, vers minuit et demi, nous nous sommes fait réveiller par de la musique. Des familles d'un rang voisin venaient à bord d'une grande voiture tirée par deux chevaux pour fêter : « Réveillez-vous... C'est le jour de l'An! » La fête avait duré une bonne partie de la nuit !

Dans notre famille, les oncles et les tantes étaient soit en Beauce, soit aux États-Unis. Dans les deux cas, ils étaient trop loin pour célébrer les fêtes ensemble. À l'époque, il y avait aussi les soirées de rang : on fêtait à tour de rôle dans les maisons privées. Les gens aimaient venir chez nous où il y avait toujours beaucoup de musique : de l'accordéon, du violon, de la guitare, de l'harmonium, de l'harmonica, de la bombarde... Nous avions un harmonium à la maison, cadeau que notre grand-père maternel avait fait à toutes ses filles. Ma sœur Madeleine avait appris la musique et mon père avait une oreille exceptionnelle. Mes parents aimaient beaucoup le chant et la musique et ma mère jouait de l'accordéon. Chaque fois que nous avions de la visite, il fallait jouer de la musique et chanter. Que l'on chante bien ou mal, une chanson simple ou une « chanson à répondre », il fallait chanter... c'était la règle ! Il y avait des danses aussi : des gigue simples, dansées toutes seules, ou des danses carrées avec un *calleur*⁵. Je me souviens que j'avais appris à *caller* des danses.

Une autre particularité de l'époque, c'est que les gens fabriquaient leur propre boisson. Certains s'en rendaient malades... Quand j'étais jeune, je n'ai jamais vu de boissons alcoolisées servies dans les maisons. De temps en temps, l'homme de la maison en invitait un ou deux autres à sortir : ils allaient dans la dépendance à côté pour prendre une petite *shotte*⁶ de boisson.

5 Le *calleur* (ou *calleur*) de veillées de danse traditionnelle est celui qui anime une soirée de danse. Il est en quelque sorte l'équivalent du DJ d'aujourd'hui.

6 Prendre un petit verre de boisson alcoolisée.



Plus la soirée avançait, moins il y avait d'hommes dans la maison ! On n'avait pas vu de boisson de la soirée, mais plusieurs étaient ivres ! Les gens buvaient très mal.

À l'époque, il y avait les mouvements Lacordaire pour les hommes et Jeanne d'Arc pour les femmes, qui prônaient la tempérance face à l'alcool. C'est mon frère Lauréat qui, encore là, m'avait initié : dès l'âge de 12 ans, j'ai signé ma carte des Lacordaire et me suis engagé à ne pas consommer d'alcool, ne pas en avoir et ne pas en offrir. J'ai même été président du Cercle Lacordaire. De l'âge de 17 à 25 ans, je me suis impliqué dans ce mouvement jusque dans l'organisation régionale. Nous organisions des activités, des soirées avec des pièces de théâtre ou des films, des bingos, etc. Nous nous amusions ! Notre objectif était de montrer que l'on pouvait s'amuser sans prendre de boisson. C'est ainsi que j'ai pu apprendre comment animer une soirée et des événements. En hiver, les soirées étaient longues et on allait les uns chez les autres pour faire de la musique, chanter et jouer aux cartes.

La première fois où j'ai goûté à l'alcool, j'avais 37 ans ! Je ne sais pas ce que c'est d'être ivre. Dès que je commence à ressentir l'effet de l'alcool, c'est terminé... je n'en prends plus !

13. LA FABRICATION DU PAIN

À la maison, on n'achetait pas de pain. On mangeait du pain de ménage que ma mère cuisinait. On achetait la farine en poche de 100 livres (45 kilos) et ma mère avait un grand réservoir de métal pour l'entreposer. Elle préparait la levure, puis elle la mélangeait avec de l'eau et du sel. Elle ajoutait ensuite le liquide à la farine pour faire une pâte qu'elle laissait gonfler. Elle la pétrissait plusieurs fois pendant la journée pour en extraire l'air. Le soir venu,

elle mettait la pâte obtenue dans différentes tôles à pain pour la nuit. Au matin, la pâte était bien gonflée. Maman allumait le poêle à bois, été comme hiver, pour cuire le pain au fourneau.

Ma mère était une très bonne cuisinière et elle aimait beaucoup cuisiner. Elle disait : « Vous avez bien mangé et à part la viande, tout provient de mon jardin. » Mon plat préféré était son bouilli aux légumes avec du bœuf et du lard ; mon dessert favori était son pouding aux fraises, aux framboises et à la rhubarbe. C'était délicieux !

14. LA FABRICATION DU BEURRE

À l'automne, comme le camion de la coopérative agricole ne venait plus à la ferme et que nous produisions encore de la crème, nous fabriquions notre propre beurre. Nous mettions la crème dans une *baratte à beurre* pour la tourner à la main pendant environ une demi-heure, jusqu'à ce qu'elle devienne du beurre. Ensuite, il fallait extraire le beurre de la *baratte* pour le *battre* : il s'agissait de le mettre sur une grande planche propre recouverte d'un tissu et de le battre avec une palette pour en extraire toute l'eau et le petit lait. Puis on le mettait dans un moule en bois de la forme d'une livre de beurre et on l'enveloppait dans du papier ciré. L'excédent de beurre, ce qu'on avait en trop, était vendu au village.

15. LESSIVE ET ENTRETIEN DE LA MAISON

À l'époque, le lavage des vêtements ne consistait pas à mettre le linge sale dans une machine et à appuyer sur un bouton comme c'est le cas aujourd'hui. Le lavage des vêtements représentait une bonne journée de travail pour ma mère et nos grands-mères. Une grande partie de la journée du lundi y était réservée.



On commençait par aller chercher de l'eau au puits, plusieurs seaux, qu'on apportait à la maison. Puis on chauffait l'eau dans un *boiler* en cuivre sur le poêle à bois de la cuisine, été comme hiver. On versait l'eau chaude dans la cuve à laver avec les vêtements et le savon, on la fermait avec une sorte de couvercle comprenant un agitateur à quatre pales qu'on actionnait à la main avec un levier.

Quand les vêtements étaient trop sales ou trop tachés, ma mère utilisait une planche à laver sur laquelle elle brossait les vêtements. Il faut dire aussi que dans ce temps-là, on ne changeait pas de vêtements tous les jours comme aujourd'hui. Avec sept enfants à la maison qui jouaient dehors dans la terre et le gazon – il n'y avait pas d'asphalte –, sans oublier les travaux à l'étable, les vêtements étaient souvent tachés.

On essorait le linge avec un tordeur fait de deux rouleaux actionnés par une manette qui extrayait l'eau des vêtements et enfin, on recommençait toute l'opération pour le rinçage.



Vieille laveuse

L'été, on étendait les vêtements sur une corde à linge à l'extérieur et l'hiver, on suspendait les vêtements sur un séchoir en bois qu'on mettait dehors pour faire geler le linge. On disait que le blanc des chemises devenait plus blanc ainsi. Quand on rentrait le séchoir, il refroidissait la maison et cela faisait de la vapeur à l'intérieur.

Le mardi, c'était le jour du repassage. Il fallait chauffer le poêle à bois une nouvelle fois pour chauffer les fers. Ma mère avait trois fers à repasser et une poignée: quand le fer avait refroidi, elle le remettait sur le feu et en prenait un autre. De plus, elle utilisait de l'empois pour empeser les collets et les manchettes de chemise.



Vieux fer à repasser

Le samedi, c'était le grand ménage de la semaine. On commençait par miner (astiquer) le poêle. Cela rendait le dessus bien noir et reluisant. Ensuite, c'était le lavage des planchers, surtout ceux de la cuisine et des aires communes. Chez nous, les planchers étaient de bois franc : ils n'avaient jamais été vernis et ils étaient restés naturels. Par la suite, ils ont été recouverts de prélat (lino-léum).

Enfin, on sortait tous les souliers de la maison pour les nettoyer et les cirer, afin qu'ils soient bien reluisants pour aller à la messe du dimanche.

16. FABRIQUER LE SAVON

Nous fabriquions ce qu'on appelle aujourd'hui du savon de pays. On mettait du suif – produit par la fonte de la graisse de mouton, de bœuf ou de porc – dans un chaudron de fonte. On y ajoutait de la soude caustique et on faisait bouillir le tout un certain temps. En refroidissant, cela se solidifiait. On le coupait enfin en carré et on obtenait un savon résistant qui lavait bien, mais qui n'avait pas la bonne odeur des savons parfumés d'aujourd'hui.

17. LES VÊTEMENTS

Ma mère était modiste, elle fabriquait des chapeaux, mais elle était aussi couturière. Elle avait une machine à coudre à pédale et elle savait utiliser de vieux vêtements pour en coudre des neuf. Parfois aussi, elle tournait le tissu à l'envers pour donner l'impression du neuf ! Rien ne se perdait.

À l'époque, il y avait trois types de moulins : le **moulin à farine** pour moudre le blé, le **moulin à scie** pour transformer les billots de



bois en planches et le **moulin à laine**⁷. La tonte des moutons se faisait alors avec des ciseaux ; les *clippers* (rasoirs ou tondeuse) sont venus plus tard. On lavait la laine, on la faisait sécher, pour ensuite l'envoyer au moulin pour la faire *carder*, en faire des sortes de boudins épais comme un doigt et longs d'une verge (environ un mètre) d'une belle laine blanche qu'il fallait ensuite filer au rouet. Cela faisait des écheveaux de laine montés sur un dévidoir à quatre lames. Comme cela n'était pas très pratique pour tricoter, on tournait le dévidoir pour mettre la laine en boule ou en peloton. Avec cette laine, ma mère nous tricotait des mitaines, des bas, des tuques, des gilets et même des combinaisons de corps. Plus tard est venue la machine à tricoter. Rien ne se perdait. Un gilet était usé : on défaisait le vêtement, on *échiffait* (défaisait) la laine et on la renvoyait au moulin pour la faire carder à nouveau. Cela donnait une laine grise.

Mon père, qui était habile, avait trouvé un modèle et avait confectionné un métier à tisser pour ma mère. Pendant l'hiver, avec l'aide des filles, ma mère tissait des couvertures, des serviettes, des draps, etc. De plus, elle fabriquait des couvre-lits en courtepoinette qu'on appelait des confortables, ou des tapis tressés dits de catalogue (des lisières de tissus usagés et tissés).

18. LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Quand est arrivée la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), je me souviens que nous étions très impressionnés de voir arriver des garçons habillés en soldats. Quand mon frère Lauréat a été appelé sous les drapeaux, nous avons bien peur pour lui et on nous avait dit de prier. Il a été exempté, car il a démontré qu'il était fils de cultivateur et soutien de famille d'agriculteur.

7 Voir Annexe 1.

Des hommes se cachaient pour ne pas aller à la guerre. Une fois, on a vu la Police montée (Gendarmerie royale du Canada ou G.R.C.) arriver pour les chercher. Il y en avait dans la forêt en face de chez nous : un homme et le frère de sa femme s'étaient construit un petit camp en bois rond où ils avaient passé l'hiver pour se cacher de la guerre. On y trouvait un grand lit pour le couple avec un autre au-dessus pour leurs deux enfants et un autre lit simple pour le frère de la femme.

Il régnait une grande peur de la guerre. On pensait que tous les Allemands étaient méchants et mauvais et on ne faisait aucune distinction. On était bien endoctrinés et l'image nous a été bien inculquée. Cette image a été complètement renversée lors de mon premier voyage en Allemagne. J'ai beaucoup aimé et apprécié le peuple allemand.

La guerre a apporté son lot de difficultés. Le rationnement en faisait partie : il fallait des coupons pour acheter du sucre et d'autres denrées. Mais cela a créé une période de prospérité sans précédent. C'est avec la guerre que le monde a pu sortir de la misère de la crise économique, il y avait du travail et l'argent roulait. Je n'ai jamais compris pourquoi, auparavant, pendant la crise économique, il n'y avait pas d'argent pour nourrir tout le monde et lorsqu'il y a eu la guerre, on avait tout d'un coup de l'argent...

Nous avons tous été très heureux quand nous avons appris que la guerre était terminée. C'était une grande nouvelle.

19. RADIO

J'avais sept ans quand nous avons eu la radio à la maison. Comme nous n'avions pas l'électricité, c'était un gros appareil de



50 cm de long sur 25 cm de haut comprenant trois piles, deux sèches et une humide, qui prenaient presque autant d'espace que la radio elle-même.

Nous avons installé un fil de fer entre la maison et la grange qui servait d'antenne pour capter les ondes. On écoutait quelques émissions : *Un homme et son péché*, l'histoire de Séraphin Poudrier ; *La famille Plouffe*, *Métropole*, *Les joyeux troubadours* aussi et le chapelet en famille avec le cardinal Paul-Émile Léger. Nous étions tous fort émerveillés d'avoir et d'entendre la radio.

20. L'ÉLECTRICITÉ

En 1949 – j'avais 15 ans –, l'électricité est arrivée chez nous. J'ai travaillé à la construction de la ligne électrique. La *Shawinigan Water and Power Company* qui, à l'époque, était la plus importante entreprise de production, de transport et de distribution d'électricité au Québec embauchait des hommes pour couper les arbres et creuser les trous pour planter les poteaux électriques. Ils passaient en camion le matin prendre les travailleurs qui montaient dans la boîte du camion et ils nous emmenaient sur les lieux de travail. Nous creusions des trous jusqu'à un mètre et demi de profondeur pour planter les poteaux avec des pelles munies de longs manches qui avaient la forme de cuillères courbées et avec de grandes barres de fer pour défaire la terre dure et la glaise. À d'autres moments, nous coupions les arbres à la main, avec des haches et des scies, pour dégager le passage de la ligne électrique.

Cela a été une très grande joie le premier soir où nous avons bénéficié de l'éclairage électrique.

21. CAPOTAGE

En 1949, il y avait de plus en plus d'automobiles, mais nous n'en avions pas. J'avais 15 ans, mais on m'en donnait 18 ou 19 quand je suis allé chercher mon permis de conduire à Lac-Mégantic. Dans ce temps-là, un permis coûtait 2,50 \$. J'ai menti sur mon âge en disant que j'étais né en 1931 au lieu de 1934. Je ne suis pas fier de ce bout de mon histoire et j'en demande pardon.

Mon frère Lauréat, qui travaillait dans la vente d'assurances, avait une vieille auto, une « Willys » qu'il avait remplacée par une nouvelle. Il nous a vendu l'ancienne pour 125 \$, en nous disant de faire attention aux freins. C'étaient des freins à câble : je les ai fait vérifier au garage, tout semblait correct.



Willys Overland Motors

Une journée, je suis parti avec un ami et son père pour aller à Lambton, à une cinquantaine de kilomètres de la maison. Je n'étais pas très habitué de conduire et en plus des freins qui étaient délicats, la direction était imprécise. Comme on dit, « il y avait *du lousse dans le steering* ». Un peu après Stornoway, nous sommes arrivés en haut d'une grande côte sur un chemin de gravelle et une autre voiture venait en sens inverse. Je commençais à descendre, j'ai appliqué les freins : rien ne se passait, la vitesse ne diminuait pas. Je savais que je pouvais me servir de la compression pour ralentir, mais je n'avais jamais effectué cette manœuvre et j'étais plutôt préoccupé par l'autre véhicule qui arrivait. Nous nous sommes croisés et là, mon Willys a commencé à déraper d'un côté à l'autre de la route. J'ai donné un *coup de roue*, un coup de volant, pour éviter de tomber dans un précipice et la voiture s'est mise à faire des tonneaux. Nous nous sommes retrouvés à l'envers dans le fossé, les quatre roues en l'air ! Personne n'a subi de blessures



et je me souviens du père de mon ami ramassant l'argent qui était tombé de ses poches dans le toit de l'auto renversée.

Mon ami n'arrêtait pas de dire : « Crime de crime, tu parles d'une crime d'affaire... Vite Léandre, va chercher une remorque, tu perds toute ton essence ! »

Un camion qui passait nous a tirés de là avec une chaîne et il nous a remorqués jusqu'au village voisin. Moi, j'étais au volant pour diriger l'auto derrière le camion qui me remorquait, j'avais le toit écrasé juste au-dessus de la tête et toutes les vitres étaient cassées. Quand nous sommes arrivés au village, des enfants riaient de nous voir ainsi, alors que d'autres trouvaient cela triste.

Nous avons récupéré le fond de l'auto pour le transformer en charrette pour la ferme, tirée par les chevaux.



Chapitre 3

MES PARENTS, MES FRÈRES ET SOEURS

22. MES PARENTS : CE QU'ILS NOUS ONT TRANSMIS

J'ai toujours vouvoyé mes parents. C'était la coutume du temps.

Mon père et ma mère avaient tous les deux une très grande foi. Ils avaient un grand sens de l'accueil, de la générosité et du partage. Nous avions aussi un grand respect de l'autorité et le prêtre était le représentant de Dieu sur terre... l'affaire était classée. Quand le curé faisait sa visite paroissiale, c'était un grand honneur de le recevoir à la maison.

Chez nous, il y avait un argument non utilisable : « Les autres le font. Si les autres se jettent en bas de pont, ça veut dire que vous allez le faire ? Non... » Cela nous a aidés à développer notre personnalité. Tous, nous avons fait notre vie sans nous préoccuper de ce que les autres pensaient ou disaient, ou des courants de pensée à la mode.

Nos parents nous disaient : « Quand tu es jeune, tu sèmes ; et plus tard, tu vas récolter ce que tu as semé au cours de ta vie. Il est important de semer de bonnes choses pour en récolter plus tard. Ta vie de jeunesse aura des répercussions tout au long de ta vie. »

Ils nous ont enseigné le sens du partage et rendre service était sacré. Si les voisins avaient besoin d'aide, nous devions aller les aider. Ma mère a aidé je ne sais combien de femmes à se relever de leur accouchement, quand ce n'était pas en tant que sage-femme pour les aider à accoucher.

Une fois, une de mes sœurs était allée garder les enfants chez des voisins et on lui avait donné dix cennes (0,10 \$) pour ses services. Mes parents l'avaient grondée: « Quand on va rendre service aux voisins, on ne prend pas d'argent. » Rendre service était sacré.

23. ÉDUCATION ET PRATIQUES RELIGIEUSES

La première chose à mentionner à ce sujet, c'est que la messe du dimanche était sacrée. À l'époque, il n'y avait pas de communion à la messe du dimanche. Alors, une fois par mois, nous devions nous lever beaucoup plus tôt, être à jeun depuis minuit, aller faire le train⁸ à l'étable comme tous les jours, nous changer, puis faire une heure de route pour aller recevoir les sacrements du Pardon et de l'Eucharistie vers 9 h le matin.

Comme la grande messe du dimanche avait lieu à 10 h, nous avions droit à une collation avant: soit un grand biscuit *Village*, soit un autre qui ressemblait à une planche à laver, ou encore un biscuit à l'érable ou à la gelée et pour les moments de grand luxe, un biscuit au chocolat. Nous pouvions aussi avoir une bouteille de *liqueur*, comme on appelait les boissons gazeuses dans ce temps-là, à l'orange ou à la fraise.

Ensuite, nous partions pour la grande messe du dimanche. Nous participions aussi aux messes des fêtes religieuses: l'Immaculée-Conception, Noël, le jour de l'An, les jours saints, etc.

À la maison, nous récitons tous les soirs le chapelet en famille, suivi d'une prière et des commandements de Dieu et de l'Église. Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu un enfant de la famille dire

8 Nettoyer l'étable, traire les vaches et en prendre soin.



qu'il ne voulait pas aller à la messe ou dire le chapelet. C'était aussi régulier et aussi normal que de manger et dormir. Cela faisait partie de notre rythme de vie.

À l'école, nous avons le Petit catéchisme du Québec dont nous devons apprendre par cœur les questions et les réponses. Il y avait aussi l'autre catéchisme qui était encore plus important : à l'école, tous les jours après le dîner, nous récitons le chapelet, suivi de chants religieux.

En première ou deuxième année, on recevait la Première communion et la Confirmation. En sixième année, le curé rassemblait les enfants de toute la paroisse pendant quelques jours afin de nous préparer à la Grande Communion qu'on appelait aussi la Profession de foi.

Dans l'église, on devait enlever sa casquette, faire la genuflexion avant d'entrer dans notre banc, le tout en silence et dans le recueillement. Le dimanche, il y avait un gardien qu'on appelait le « constable » qui avait le mandat de faire respecter la discipline dans l'église. Tous les dimanches, l'église était remplie jusqu'au jubé. À Nantes, sur 180 familles, il n'y en avait que deux qu'on ne voyait pas à la messe le dimanche. Ces deux familles étaient si étrangères qu'on ne savait pas si on devait leur adresser la parole quand on les croisait.

24. FIN DE VIE DE MES PARENTS

Depuis l'automne 1952, nous habitons au village de Nantes sur la petite terre que j'avais acquise lors de ma première transaction. Elle était devenue la propriété de mes parents et en retour, je suis devenu propriétaire d'une maison de deux logements à

Lac-Mégantic que je louais. Cette propriété avait été échangée contre la terre du cinquième rang.

Au printemps de 1955, maman qui souffrait de haute pression, a subi une hémorragie cérébrale et est restée paralysée du côté droit. Elle avait toujours dit : « Moi, je ne veux pas déranger... Vous m'enverrez dans un foyer. » Mais on voyait bien qu'elle avait une peur bleue qu'on l'envoie dans une résidence de soins. Elle voulait demeurer avec ses enfants.

Elle a survécu trois ans avec sa paralysie. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de marchette ; elle se déplaçait avec une petite chaise sur laquelle elle s'appuyait et qu'elle poussait devant elle.

Ma sœur Gilberte, mon aînée immédiate, devait se marier en 1955 et Élisabeth et moi avions aussi comme projet de nous marier cette même année.

Un matin, au bureau où Gilberte m'aidait en travaillant comme secrétaire, je lui ai confié : « Si tu étais d'accord, je parlerais à Élisabeth pour retarder notre mariage et prendre le temps de nous occuper de maman. » Elle m'a répondu : « Moi aussi je voulais t'en parler, mais je n'osais pas, car je croyais que tu ne voudrais pas. » C'est ainsi que tous les deux, avec l'accord de nos futurs conjoints, nous avons remis nos mariages à l'été 1956.

En janvier 1956, mon père avait 63 ans. Il a fait une bronchite aiguë et une nuit, il a été très malade. Au matin, il m'a dit : « Je me sens très fatigué, je ne me sens pas la force de me lever. » Je lui ai répondu : « Demeurez couché, il n'y a aucune urgence pour vous ce matin... »



Après en avoir parlé avec ma sœur Gilberte, nous avons décidé de l'hospitaliser. En allant chercher le courrier au bureau de poste du village, j'en ai profité pour téléphoner chez le médecin pour lui demander s'il pouvait autoriser l'hospitalisation de mon père. Il a accepté. Quand je suis revenu à la maison, ma sœur m'a dit : « Va voir papa, je lui parle et il ne répond pas. » Je suis allé dans sa chambre et je me suis adressé à lui en haussant la voix. Il a eu une faible réaction, mais il ne m'a pas répondu. J'ai rappelé le médecin pour le presser de venir à la maison, puis j'ai téléphoné chez le curé afin qu'il lui administre le sacrement des malades, ainsi qu'aux autres membres de la famille. Mon père a expiré avant que le médecin et le curé n'arrivent. C'était le 21 janvier 1956.

Quelque temps plus tard, j'ai eu l'occasion d'acheter une maison dont la construction n'était pas finie dans le village de Nantes. Nous avons terminé les travaux et j'ai pu y aménager mon bureau à même la maison. Nous avons fait un logement au deuxième étage pour maman qui a vécu là avec Berthier, mon jeune frère. Une des amies de ma mère, Estelle Poulin de Saint-Martin, est venue y passer l'hiver avec elle.

C'était l'année où la télévision commençait et nous en avons acheté une pour maman. Le soir, nous montions chez elle pour regarder la télévision. Elle avait aussi le téléphone pour parler avec ses filles. Elle avait une vue sur tout le village. Elle était très heureuse et elle a vécu ainsi pendant deux ans.

En juillet 1958, elle a fait une deuxième hémorragie cérébrale. Quelques jours plus tard, le 26 juillet, journée de la fête de sainte Anne pour laquelle elle avait une dévotion particulière, maman est décédée.

MES FRÈRES ET SOEURS

25. CONRAD LACHANCE

(Saint-Benoît-Labre 1918 – Arthabaska 1934)

J'ai toujours entendu parler en bien de Conrad, qu'il était un très bon enfant, un enfant modèle. Il était un demi-frère, issu du premier mariage de mon père. Je ne l'ai pas connu, car il est mort l'année de ma naissance. Sa mère, Alice Poulin et son frère Gérard étaient décédés de la tuberculose en 1919. Conrad avait six ans quand mes parents se sont mariés. Ma mère l'a adopté et l'a aimé comme s'il était un de ses propres enfants. À 14 ans, il est entré comme religieux chez les Frères du Sacré-Cœur à Arthabaska, juste à côté de Victoriaville, où il est décédé de la tuberculose à l'âge de 16 ans.

26. LAURÉAT LACHANCE

(Saint-Honoré-de-Shenley 1925 — Disraeli 2002)

Lauréat avait neuf ans quand je suis venu au monde. Il m'a toujours dit que cela avait été une très grande joie d'avoir un petit frère. Il avait toujours espéré un petit frère, mais il y a eu quatre sœurs entretemps.



Lauréat

J'avais plus de 50 ans quand il m'a raconté que lors de mon baptême, le lendemain de ma naissance, maman lui avait dit : « Il est important que tu pries pour ton petit frère, pour qu'il devienne un bon enfant. » Il se rappelait être allé devant la fenêtre où il neigeait à plein ciel et avoir prié pour moi. Dans sa tête d'enfant, il s'imaginait que j'allais devenir grand, quelqu'un d'important...



Lauréat avait un tempérament fort : c'était quelqu'un de déterminé, qui savait ce qu'il voulait. Il ne se laissait influencer d'aucune façon par les autres et par les courants de pensée du monde. Il était plus intellectuel que manuel. Il allait travailler à l'extérieur pour rapporter de l'argent à la maison : il *bûchait* dans le bois, comme tous les jeunes dans le temps et il travaillait en manufacture à Lac-Mégantic. Il n'avait pas plus d'une sixième année (école primaire), mais il aimait lire et s'instruire. Il était mon idole.

Là où il m'a le plus impressionné, où il m'a marqué dans ma foi, c'est alors qu'il avait 17 ans. Il avait déjà eu une certaine formation avec les Jeunesses agricoles catholiques (J. A. C.) et est devenu président de la section locale. Puis, comme on avait reconnu son leadership et qu'il avait de la facilité à s'exprimer et à parler devant des auditoires, on lui a proposé de faire le tour des paroisses comme propagandiste diocésain, afin de faire connaître et bâtir le réseau des J. A. C. Ainsi, il a accepté de donner une année bénévolement pour l'Action catholique. Il recevait 3,50 \$ par semaine pour couvrir ses frais. Il disait : « Un an pour le Bon Dieu, ce n'est rien ! Bien des jeunes perdent des années de leur jeunesse et dépensent leur argent dans la boisson, les sorties, pour leur auto, à la recherche de plaisirs... Quand bien même je donnerais une année pour le Bon Dieu... »

Après son année à la J.A.C., il a découvert le Crédit social, fondé par Louis Even et Gilberte Côté-Mercier. Il a décidé de s'engager dans ce mouvement en travaillant pour faire élire des candidats créditistes aux élections provinciales. L'objectif du Crédit social était d'effectuer une réforme monétaire et de sortir l'argent du contrôle des banques. Comme il avait beaucoup souffert de la crise économique de 1929, Lauréat a réellement cru que c'était la solution et il a embarqué à fond dans le Crédit social.

Dans les périodes d'élections, on venait le chercher à la maison pour prononcer des discours, enrôler des jeunes... Il aimait ça !

Un soir d'élections, nous écoutions les résultats à la radio, qui venait d'arriver à la maison : « Untel, de l'Union nationale, 4 322 voix ; Untel du Parti libéral, 1730 voix ; Untel du Crédit social, 230 voix ! » C'est à peu près le genre de résultats qu'il y avait, alors qu'on pensait bien que le Crédit social allait être élu.

Lauréat a participé à deux ou trois élections, puis il a pris ses distances avec le Crédit social. Il est toujours resté créditiste. Même si on tentait de le ridiculiser, cela ne changeait absolument rien à ses convictions. Il disait : « Ce sont eux qui n'ont pas compris. »

Lauréat a eu 20 ans en avril 1945. C'est à ce moment qu'il a acheté une petite terre avec une maison près du village de Nantes. En juillet, pendant la campagne du Crédit social, il a rencontré Marie-Marthe Pelchat, qui avait 18 ans, l'aînée d'une famille nombreuse de Sainte-Marguerite-de-Lingwick, fille d'un cordonnier partisan du Crédit social. Ils se sont mariés le 3 octobre suivant.

Je me souviens de la journée du mariage. Comme nous n'avions pas d'auto à la maison, Lauréat avait pris l'habitude de prendre le taxi pour aller rendre visite à Marie-Marthe chez elle et il avait demandé au chauffeur de taxi de venir le chercher tôt le matin, lui et mon père et les emmener à Sainte-Marguerite-de-Lingwick pour le mariage. Ma mère et nous, les enfants, demeurions à la maison et nous préparions le souper et la réception prévus en fin de journée.



Mariage de Lauréat et Marie-Marthe



Ce matin-là, quand nous nous sommes levés, le sol était tout blanc : il y avait eu une bordée de neige pendant la nuit. Et le taxi n'arrivait pas... Lauréat était très nerveux. Finalement, il a décidé d'atteler le cheval et de partir avec mon père. À ce moment-là, le taxi est apparu au bout du rang et a pu emmener Lauréat et mon père au mariage. Après le mariage, il y a eu une réception dans la cordonnerie à même la maison de son beau-père.

Ils sont revenus vers la fin de l'après-midi : il y avait plusieurs automobiles devant la maison chez nous. Des membres de la famille du côté américain étaient venus. Dans la maison qui n'était pourtant pas bien grande, peut-être 22 pieds sur 24 pieds, il y avait une grande table et tout le monde était assis autour pour le repas. Je me souviens que cette journée-là, à cause de la neige qui était tombée, j'avais travaillé à faire entrer tous les animaux dans l'étable. Au début du souper, j'ai lu une adresse (un compliment) aux mariés et aux invités, puis je suis allé me changer pour faire le train à l'étable ! Après le repas, il y a eu des chants. Lauréat avait réservé une chambre chez un voisin et son voyage de noces s'est résumé en cette nuit chez le voisin. Après, il s'est installé avec son épouse dans leur petite ferme à plus d'un kilomètre du village. Là, il n'a jamais eu plus qu'un cheval et une vache et il y coupait du bois pour le vendre.

Lauréat a suivi des cours sur la coopération et des cours de comptabilité à l'école d'agriculture Noé-Ponton à Sherbrooke. Par la suite, il est devenu secrétaire municipal à Nantes, puis secrétaire de la commission scolaire et enfin fondateur et premier gérant de la Caisse populaire de Nantes. Il a aussi fondé la coopérative de téléphone pour installer des lignes téléphoniques desservant tous les rangs de Nantes. Et il a fait déménager sa maison dans le village de Nantes.

Quelqu'un cherchait un vendeur d'assurances et comme Lauréat était impliqué dans différents mouvements, il s'est avéré être un bon candidat. C'est ainsi qu'il a commencé à vendre de l'assurance-vie pour la compagnie La Laurentienne et par la suite, de l'assurance incendie et automobile en plus de l'assurance-vie pour d'autres compagnies, mais principalement pour les assurances de l'Union catholique des cultivateurs (U.C.C.) qui n'assuraient que les agriculteurs. Il avait un territoire d'une quinzaine de paroisses où il a débuté en voyageant en autobus et en train. Il parcourait les villages à pied, d'une maison à l'autre. Peu de temps après, il s'est acheté une automobile, un Ford 4 qu'il a revendu à mon beau-frère Gérard, dont voici la photo avec ma sœur Madeleine et leur premier enfant, Denis. C'est aussi la première automobile que j'ai conduite vers l'âge de 14 ans.



Madeleine

C'est par les rencontres faites dans les J.A.C. et le Crédit social, qu'il a connu Dale Carnegie et plein d'autres auteurs. Quand j'allais chez lui, je fouillais dans sa bibliothèque pour trouver des livres à lire. C'est ainsi que j'ai découvert les écrits de Dale Carnegie⁹ que j'ai lus trois fois avant même d'avoir 18 ans.

Lauréat et Marie-Marthe ont eu cinq enfants. Le premier est mort dès la naissance à cause d'une crise d'éclampsie. Puis dans l'ordre : Lise, Micheline, André et Jean-Pierre.

À une époque, Lauréat a vécu une certaine souffrance. Dans ce temps-là, c'était très politisé : il y avait les Bleus (Union nationale) et les Rouges (Parti libéral). Lauréat était identifié au Crédit social.

9 Selon Wikipédia : Écrivain et conférencier américain qui a proposé une méthode de développement personnel adaptée au monde de l'entreprise qui porte aujourd'hui son nom.



Une nuit, lors d'une campagne électorale, on a cassé des vitres de sa maison et cela l'a beaucoup affecté. Ensuite, le maire et les échevins de Nantes, qui étaient des Bleus, ont décidé de le remplacer comme secrétaire municipal. C'est ainsi qu'il a perdu cet emploi à cause de ses convictions politiques. Peu de temps après, sans vendre leur maison à Nantes, Lauréat et Marie-Marthe ont déménagé à Lac-Mégantic. Puis, un an plus tard, ils sont revenus à Nantes dans leur maison qu'ils ont agrandie.



Famille de Lauréat

Lauréat m'a initié au monde des assurances quand j'avais 18 ans. J'ai lu et étudié ses divers manuels d'assurances, histoire d'en savoir un peu plus que les clients. Puis il m'a donné une formation d'une journée, alors que je l'accompagnais dans sa tournée chez des clients. J'observais comment il se présentait et ce qui m'a le plus impressionné, moi qui étais gêné et timide, c'était de le voir arriver chez les gens gaiement et simplement, à la bonne franquette, à l'aise, taquinant les gens, faisant des blagues, très humain et avec un bon sens de l'humour.

Le lendemain, je suis parti seul et à la première maison sur le chemin de Woburn, j'ai vendu une assurance pour un petit camion, un *pick-up*. Il faut dire que dans ce temps-là, plus de deux tiers des automobiles n'étaient pas assurés. Cette même journée, j'ai réussi à vendre trois autres petites polices d'assurance. J'ai rempli les formulaires et j'étais bien fier de les montrer à Lauréat. Quand il les a regardés, il m'a dit : « Sur ta première vente, tu n'as pas rempli les bons formulaires. » J'ai dû retourner chez mon client pour obtenir sa signature... cela faisait partie de l'apprentissage !

Pendant quelques jours, j'ai travaillé et j'ai travaillé, sans plus rien vendre. Plus rien ne fonctionnait. J'étais un peu découragé. J'ai dit à Lauréat : « Il faut que je retourne te voir travailler. Il y a quelque chose que je ne fais pas comme il faut. » J'ai alors découvert que je voulais aller trop vite ; je ne prenais pas le temps d'accompagner mes clients et je « brûlais » mes ventes.

C'est ainsi que j'ai débuté dans la vente d'assurances, le 23 avril 1952. Pour avoir un permis dans ce temps-là, il ne s'agissait que d'être recommandé par une compagnie d'assurances. Lauréat et moi avons été associés de 1952 à 1958. À l'automne 1952, Lauréat a demandé aux Assurances U.C.C. d'agrandir notre territoire vu que nous étions deux désormais. Les compagnies nous ont accordé sept nouvelles paroisses, dont Weedon et Disraeli, puis cinq autres paroisses. Moi, j'aimais bien Disraeli : j'y allais toutes les semaines, je partais deux jours et dormais à l'hôtel à 2 \$ la nuit. Il y a là un beau lac et les cultivateurs étaient un peu plus à l'aise que ceux de la région de Lac-Mégantic. Je revenais avec plusieurs nouvelles ventes d'assurances. Les affaires allaient bien et je rêvais de m'installer à Disraeli.

Un de nos principaux concurrents à Disraeli était un dénommé P. A. Labrecque : il était dans l'assurance depuis une quarantaine d'années et c'était quelqu'un qui avait une bonne réputation. Un jour, j'ai appris son décès. J'avais 19 ans et sans en parler à Lauréat – sans doute dans un désir de voler de mes propres ailes –, je suis allé voir madame Labrecque. Je me suis présenté, lui ai dit que j'avais appris le décès de son mari, lui ai offert mes condoléances et lui ai dit que si jamais elle voulait vendre le bureau d'assurances de son mari, mon frère et moi étions deux jeunes qui débutions comme courtiers d'assurances et que nous pouvions être des acheteurs éventuels. Je lui ai laissé ma carte et plus tard, de retour à Nantes, j'ai informé Lauréat de ma démarche.



Quelque temps plus tard, la fille de Mme Labrecque nous a téléphoné pour nous dire que le bureau de son père était à vendre et après des négociations, nous avons acheté le bureau d'assurances de Disraeli. J'espérais toujours m'établir à Disraeli. Tenant compte que Lauréat m'avait permis de commencer dans les assurances, j'ai cru que je devais lui laisser le choix d'aller s'établir à Disraeli en espérant qu'il décide de rester à Nantes. Mais il s'est prévalu de son droit d'aînesse. Lauréat a donc déménagé à Disraeli en 1954 et il y a fait sa vie. En 1958, quand j'ai emménagé à Sherbrooke, je lui ai revendu mes parts de notre association. Il a eu son bureau d'assurances à Disraeli jusqu'à ce qu'il tombe malade et soit paralysé à l'âge de 72 ans. Après sa paralysie en 1998, j'ai eu la tâche de vendre son bureau. J'avais fait la première démarche pour son achat en 1954 et je l'ai vendu 44 ans plus tard !

Lauréat aimait beaucoup les terres à bois, il en a acheté plusieurs pour la coupe. Mais il s'est souvent fait avoir, parce qu'il n'était pas là pour superviser le travail. Il a aussi mis sa confiance dans la pierre, le granit, pour faire des monuments funéraires. Il a investi dans une carrière, avec un moulin pour tailler et scier la pierre, dans la grande espérance de faire fortune. Il a fait de bonnes affaires avec son bureau d'assurances. Par contre, il a perdu beaucoup d'argent dans la pierre. Il a racheté la coopérative de téléphone qu'il avait fondée à Nantes, puis il a organisé un terrain de camping au lac Aylmer qu'il a dirigé pendant plusieurs années. C'était un homme qui avait le goût de l'entreprise.

À 59 ans, en 1984, il s'est séparé de son épouse et il a refait sa vie avec Jeannine Savoie qui avait commencé à travailler à son bureau de Disraeli à l'âge de 14 ans. Ils ont vécu ensemble jusqu'au décès de Lauréat à l'âge de 77 ans, en 2002, après qu'il ait été paralysé cinq ans pendant lesquels Jeannine Savoie s'est très bien occupée de lui.

Quand j'ai connu l'épouse de Lauréat, Marie-Marthe, j'avais 11 ans. J'ai passé beaucoup de temps avec Lauréat et Marie-Marthe : elle a travaillé au bureau avec nous, j'allais manger avec eux. Comme ma mère autrefois, elle a eu un petit magasin de chapeaux, vendant des gants et divers accessoires pour femmes, à Nantes puis à Disraeli.

Aussi, cela m'a beaucoup peiné quand j'ai appris que Lauréat et Marie-Marthe se séparaient. Dans la conversation que j'ai eue avec Lauréat à ce sujet, je m'étais permis de lui dire ce que j'en pensais, en considération de mes croyances religieuses et de l'influence qu'il avait eue dans ma foi. Je lui ai dit : « Je vais t'en parler une fois et je n'y reviendrai plus. C'est ta vie, tu as le choix. » Puis j'ai ajouté : « Maintenant, on va continuer à se voisiner, mais je ne voudrais pas que tu interprètes notre voisinage comme étant le fait que j'approuve ton geste. Je ne l'approuve pas, mais c'est ton choix et je respecte cela. »

Lorsqu'un couple se sépare, il y a toujours des frustrations et lorsque vient le moment de régler la question financière, c'est l'occasion par excellence pour se quereller et causer beaucoup de souffrances. Comme je les aimais et étais en bonnes relations avec les deux, je leur ai offert de servir d'intermédiaire entre eux, afin de régler la situation et ce, guidé par un avocat en droit conjugal. Lors d'une journée à Disraeli où j'ai fait la navette entre les deux du matin au soir, nous avons réussi à régler le tout sans avoir à passer par les tribunaux. Tout ce qui restait à faire était de sceller l'entente par un homme de droit. L'avocat qui m'avait conseillé m'a dit : « Eux (Lauréat et Marie-Marthe), ils ne sauront jamais les souffrances que tu leur as épargnées en leur évitant les tribunaux. »

C'est Lauréat qui m'a initié au monde des assurances et j'ai été son associé pendant six ans. Deux ans après lui avoir revendu



mes parts dans notre association d'affaires, je suis devenu gérant du district de Sherbrooke pour la compagnie d'assurances U.C.C. et par le fait même, je suis devenu son patron pendant quatre ans. Avant d'accepter cette fonction, je l'ai consulté et il n'y a jamais eu de problème entre nous. Lauréat et moi avons toujours été en très bons termes, nous avons continué à collaborer, je l'ai souvent aidé à recruter et à former des vendeurs pour son bureau et je n'ai jamais ressenti aucun esprit de compétition, ou un brin de jalousie, même si mon bureau d'assurances était devenu beaucoup plus important que le sien. Il a toujours été heureux de mes succès.

27. MADELEINE LACHANCE

(Saint-Honoré-de-Shenley 1926 – Stornoway 2001)

J'ai toujours considéré Madeleine comme une seconde mère. Elle avait huit ans de plus que moi et quand maman n'était pas disponible, c'était à elle que je m'adressais. À l'âge de 20 ans, elle a épousé un autre Lachance, elle aussi! Gérard Lachance habitait



Mariage de Madeleine et Gérard

dans le voisinage. Le mariage a eu lieu en juillet 1946 à Nantes et la réception s'est déroulée à la maison. Le soir de leur mariage, ils sont allés dormir chez le frère de Gérard qui était notre troisième voisin le plus proche.

J'ai beaucoup aimé Gérard: c'était un bon travailleur manuel, adroit et efficace. C'est lui qui m'a réellement entraîné aux travaux forestiers. Une chose nous avait impressionnés, mon père et moi, à son sujet: plus jeune, alors qu'il demeurait à Sainte-Cécile, leur maison familiale est passée au feu. Ils ont alors converti un

poulailler pour y habiter temporairement et au même moment, son père est décédé. Gérard, qui avait 17 ans, a pris l'initiative de reconstruire la maison. Il était fort habile et débrouillard.

Un jour, peu de temps après son mariage, il m'a annoncé que quelqu'un a un vélo usagé à vendre pour 15 \$. J'avais 12 ans, je n'avais pas de vélo et pas d'argent pour m'en procurer un. Il m'a alors proposé de me prêter l'argent pour acheter le vélo en me disant : « Tu viendras travailler dans le bois avec moi pour me rembourser. » Ainsi, l'hiver suivant, je l'ai aidé à transporter et à sortir du bois de la forêt. J'ai souvent travaillé manuellement avec lui, il m'a beaucoup appris et j'aimais cela.

Madeleine et Gérard ont eu quinze enfants: Denis, Réal, Raymond, Hélène, Jocelyne, Gaétan, Solange, Jacinthe, Laurent, Mario, Pierrette, Cécile, René, Lucie et Thérèse.



Famille de Madeleine

Madeleine a toujours voulu garder ses enfants le plus possible à la maison. Comme ils habitaient sur un chemin passant, entre Stornoway et Nantes, elle a fait et vendu du pain de ménage et plus tard, des produits d'artisanat qu'elle fabriquait avec ses filles. Ce qui m'a le plus impressionné d'elle, c'est qu'avec l'argent de la vente de pain et d'artisanat, elle a suffisamment épargné pour racheter l'érablière que nous avons quand nous étions jeunes à Nantes! Elle a reconstruit les bâtiments, refait les chemins, installé l'électricité puis la tubulure, elle a tout modernisé et a relancé la production de sirop et de produits de l'érable pendant une quinzaine d'années. Eh oui, le goût de l'entrepreneuriat est véritablement un trait de famille!



Madeleine était aussi une bonne musicienne, versatile. Elle jouait de la musique à l'église de Stornoway. Elle est décédée à l'âge de 74 ans en 2001 et Gérard à 70 ans en 1994.

28. GISÈLE LACHANCE

(Lac-Mégantic 1928 – 2013)

Gisèle était la meilleure cuisinière de la maison : quand c'était elle qui préparait le repas, on s'en apercevait, c'était toujours meilleur ! Elle aimait cela.

À 16 ans, elle est allée passer trois ans chez les religieuses à Lévis, au couvent Bienville des sœurs Saint-Louis-de-France. Elle a quitté la communauté sans aucune amertume, parce qu'elle n'avait pas la vocation. Même si elle n'avait pas fait d'études comme enseignante, elle est devenue institutrice dans une école de rang, puis elle est allée travailler dans les cuisines à l'hôpital de Lac-Mégantic.



Mariage de Gisèle et Fernand

En 1951, Gisèle a épousé Fernand Bellavance, un cultivateur de Sainte-Cécile, un petit homme très énergique et très agréable.

Dans un premier temps, ils se sont installés sur une petite terre à Nantes, puis à Sainte-Cécile sur la terre des parents de Fernand. Ainsi, Béatrice et Gisèle sont devenues voisines, leur ferme respective occupant les coins opposés d'une intersection de deux chemins. Le père de Fernand a vécu avec eux pendant plusieurs années. Gisèle et Fernand ont connu une grande épreuve quand leur maison de Sainte-Cécile a pris feu. Ils ont dû tout reconstruire et cela a été une période assez difficile.



Famille de Gisèle

Gisèle et Fernand ont eu six enfants : Diane, Michel, France, les jumeaux Yves et Yvan – que je n'ai jamais su différencier tant ils sont identiques – et Luce.

Comme leur terre à Sainte-Cécile, située sur une route entre le rang 9 et le rang 10, comprenait une érablière, Fernand et Gisèle ont construit une cabane à sucre avec une salle de réception offrant des repas. Gisèle aimait faire la cuisine et elle préparait de bons repas de cabane à sucre ! La Cabane à sucre Bellavance¹⁰ a été reprise par leur fille France et elle existe toujours !

Fernand est décédé en mai 2013 à l'âge de 90 ans et Gisèle est décédée des suites de la maladie d'Alzheimer en juillet 2013.

¹⁰ Site web : cabanebellavance.com



29. BÉATRICE LACHANCE

(Lac-Mégantic 1929 – 2016)

Béatrice a vécu longtemps à la maison. Les deux plus vieux étant mariés, Gisèle et Gilberte étant au couvent, Béatrice est restée à la maison avec Berthier et moi. Jeune, alors qu'elle était encore bébé dans sa chaise haute, elle a été brûlée au visage et à la main lors d'une explosion dans la petite maison de Lac-Mégantic. Elle avait une santé délicate et on disait à la maison qu'elle était la choyée, la préférée de mon père, probablement à cause de cet accident.

Elle a travaillé aux cuisines de l'hôpital à Lac-Mégantic. Alors qu'une de ses compagnes de travail parlait de moi comme si j'étais son prétendant, Béatrice avait dit : « Moi aussi, j'aimerais avoir un Léandre dans ma vie... » Sa collègue lui avait répliqué : « Je vais t'en présenter un, un Léandre... mon cousin, Léandre Boulanger ! »



Mariage de Béatrice



Famille de Béatrice et Léandre B.

Béatrice et Léandre Boulanger se sont mariés et installés sur une terre à Sainte-Cécile. Ils ont eu huit enfants : Laurier, suivi de Pierre qui est décédé à l'âge de deux mois, puis Yvan, Jean-Marc, Louise, Bruno, Guy¹¹ et Marcel.

Léandre Boulanger était un bon garçon, dévoué, honnête et très responsable. Il a toujours cultivé sa ferme, tout en travaillant quelques années dans la vente d'assurances pour le bureau de Lauréat. Il est décédé à l'âge de 86 ans, des suites de la maladie d'Alzheimer, en 2008. Béatrice est décédée à l'âge de 86 ans en 2016. C'est elle qui nous rappelait le mieux maman par son accueil chaleureux.

30. GILBERTE LACHANCE

(Lac-Mégantic 1931 – Sainte-Marguerite-de-Lingwick 1962)

Gilberte est née en 1931. Lorsque nous sommes allés visiter Gisèle au couvent Bienville des sœurs Saint-Louis-de-France à Lévis, elle avait 14 ans. Une religieuse lui a fait visiter le couvent et à son retour, Gilberte nous a annoncé : « Je veux rester ici. » Cela a été comme un petit choc ! Et nous sommes ainsi revenus de Lévis sans Gilberte.

Comme Gisèle, elle a passé trois ans au couvent avant de quitter la communauté et revenir dans la région pour travailler dans une maison privée, puis à l'hôpital de Lac-Mégantic.

11 L'abbé Guy Boulanger est chancelier et vicaire général à l'archevêché de Sherbrooke.



Gilberte est revenue à la maison pour s'occuper de maman qui avait des problèmes de santé et elle a travaillé pour moi, faisant du travail de bureau.

Un jour, Lauréat a vendu une police d'assurance-vie à Gilberte. Il lui dit : « C'est drôle, cette semaine j'ai vendu une police d'assurance-vie pareille à la tienne à un gars qui a le même âge que toi... » Elle lui demande : « Comment s'appelle-t-il ? » « Rhéo Brunelle », a répondu mon frère.

C'est ainsi que Lauréat a servi d'entremetteur dans la rencontre de Gilberte et Rhéo Brunelle, un cultivateur de Sainte-Marguerite-de-Lingwick. Ils se sont mariés le 30 juin 1956, deux semaines après notre mariage à Élisabeth et moi.



Mariage de Gilberte et Rhéo

Gilberte et Rhéo ont eu trois enfants qui ont suivi les nôtres de quelques mois. En effet, à trois reprises, Élisabeth avait annoncé qu'elle était enceinte et quelques mois plus tard, Gilberte faisait la même annonce !

Un soir de 1962, à l'âge de 31 ans, alors qu'elle préparait le souper, elle s'est plainte d'un violent mal de tête. Elle est allée s'étendre et s'est aussitôt évanouie. Rhéo a appelé le médecin, puis l'ambulance; Gilberte a été transportée à l'hôpital à Sherbrooke où elle est décédée dans la nuit, des suites d'une hémorragie cérébrale.

Voici la version de ce tragique événement, racontée par leur fille Maryse alors âgée de cinq ans à peine :

« Grand-maman Brunelle était à la maison pour nous garder, car mes parents devaient aller ensemble voir le médecin durant la soirée. Mon père était à l'étable pour les travaux quotidiens et ma mère préparait le souper. Soudainement, à cause d'un gros mal de tête, elle est allée dans la pièce voisine pour s'étendre sur un divan et a demandé à ma grand-mère de lui apporter une serviette d'eau froide. Lorsqu'elle est arrivée avec la serviette, ma mère était déjà sans connaissance, inconsciente. Ma grand-mère a alors crié à mon père de venir vite. Il est entré en vitesse avec ses bottes d'étable. Dans ma petite tête d'enfant, je savais qu'il ne fallait pas faire cela et je lui ai dit d'enlever ses bottes. Ils ont fait venir l'ambulance et pour éviter de nous traumatiser, ils nous ont fait monter au deuxième étage avec la directive très ferme d'y rester. Le lendemain, je me souviens d'avoir vu revenir mon père avec mon oncle Léandre et ils pleuraient en entrant dans la maison. »



Enfants de Gilberte et Rhéo

Tôt le matin, le téléphone a sonné chez moi. J'ai répondu. La voix au téléphone me dit: « C'est Rhéo... » Mais je ne reconnaissais pas sa voix. « Qu'est-ce qu'il t'arrive?... Je ne reconnais pas ta voix... » Puis il m'a annoncé la nouvelle. Je me suis empressé d'aller le chercher,



de l'accompagner pour les arrangements à faire et les autres démarches, puis je l'ai reconduit chez lui à Sainte-Marguerite. C'est sans doute là un des moments les plus difficiles de toute ma vie : plus on se rapprochait de la maison familiale, plus l'émotion nous étreignait l'un et l'autre en pensant aux trois petits enfants qui nous attendaient.

Gilberte était une femme très maternelle et elle laissait derrière elle trois petits enfants : Maryse, cinq ans ; Danièle, trois ans ; et le dernier de treize mois, René.

La mère de Rhéo est venue vivre à la ferme avec les enfants durant six mois. La ferme ayant été vendue et sa mère étant assez âgée, Rhéo a loué une maison au village et un couple de retraités – les Blais – est venu vivre avec eux et s'occuper des enfants. Après six mois, la dame trouvant trop difficile de garder trois enfants, il a fallu les séparer. Elle a pris chez elle le dernier, René, tandis que Danièle est allée chez sa tante Fernande, la sœur de Rhéo. Maryse, elle, a rejoint son père qui s'était installé au village avec sa mère à lui. Environ un an plus tard, Rhéo s'est remarié avec Florence Gosselin qui avait déjà quatre enfants plus âgés, le dernier ayant l'âge de Maryse. Ils ont formé une grande famille. Florence est décédée environ sept ans plus tard, elle aussi subitement. Les enfants de Rhéo et ceux de Florence qui vivaient encore avec eux étaient alors assez âgés pour tenir maison et s'occuper des plus jeunes lorsque Rhéo devait s'absenter.

En 1975, Rhéo s'est remarié une troisième fois avec Rachelle Bolduc. Ils ont vécu ensemble jusqu'à son décès en 2010.



Rhéo est ses enfants

Nous avons maintenu le contact avec eux, même si c'était peu fréquent par moment. Quand nous nous revoyons aujourd'hui, c'est toujours avec plein d'émotions. Gilberte aurait été heureuse de voir évoluer ses enfants et de chouchouter ses quatre petits-enfants et ses deux arrière-petits-enfants.

31. BERTHIER LACHANCE

(Spring Hill-Nantes — 5 novembre 1935)

Berthier est le dernier de la famille, le seul à être né à Nantes. Il aimait beaucoup la musique et il a appris la *musique à bouche* (l'harmonica). Cela nous fatiguait tous de l'entendre jouer dans la maison, il a donc dû aller s'exercer dans un hangar adjacent à la maison, assis sur une bûche de bois.

Berthier a épousé Jacqueline Bilodeau d'Audet (Spalding) près de Lac-Mégantic, le 29 décembre 1962.



Mariage de Berthier et Jacqueline
Ils ont eu trois enfants : Julie, Danièle et Francis.



Berthier était très habile de ses mains, il fabriquait même de beaux meubles. Il a occupé plusieurs emplois, mais celui qu'il a le plus aimé était dans le domaine de la couture. Il a occupé cet emploi pendant une vingtaine d'années. Il allait chercher des ballots de tissus et de pièces de vêtements à Montréal, puis les distribuait dans la région à un réseau d'une vingtaine de couturières qui travaillaient à la maison et qui assemblaient ces vêtements pour qu'il les



Famille de Berthier

Berthier et Jacqueline se sont séparés en 1981 et Berthier est resté vivre avec sa fille Danièle avec qui il vit toujours aujourd'hui à Nantes.

rapporte par la suite à Montréal. Vers 2003, il s'est acheté un moulin à scie

portatif et encore aujourd'hui, à 80 ans, il continue d'aller scier du bois chez les gens. Il est heureux de constater les talents musicaux de son fils Francis et de son petit-fils.



Famille de Berthier (2016)



Chapitre 4

L'ENVOL

32. LÉANDRE LACHANCE

Je suis né le 17 janvier 1934 à Lac-Mégantic. À ma naissance, je pesais 9 lb (4 kg), le plus gros bébé que ma mère ait eu. Elle disait : « Léandre, je ne l'ai jamais vu petit. Il est devenu grand très rapidement. »

Pour mon baptême, mon parrain, Napoléon Boulé et ma marraine, Marie Dubé, étaient des amis de mes parents qui demeuraient à Lac-Mégantic. J'ai encore chez moi un cadeau qu'ils m'ont donné au début de la Deuxième Guerre mondiale : des petits soldats de plâtre.

Mon premier souvenir, ou du moins celui qui m'a le plus marqué, est d'être dans les bras de maman et me sentir tellement bien. Je ne sais pas quel âge j'avais, mais j'étais envahi d'un bien-être tellement grand que je me suis dit : « Oh ! Qu'on est bien dans les bras de maman ! » Ce moment-là est resté marqué et avec ce que je sais maintenant et ce que j'ai expérimenté dans mon cheminement de foi, je crois que, pour que je me sente si bien, maman devait prier sur moi. Je devais avoir reçu une effusion de l'Esprit Saint ! Je ressentais l'amour de Dieu et de ma mère.

Plus tard, mes sœurs disaient que j'aimais « faire mon homme, faire mon grand. » À part Madeleine qui était comme une mère pour moi, mes trois autres sœurs se liguèrent pour me taquiner. Et moi, je me plaignais en disant : « Elles sont toujours sur mon dos. »

Quand j'étais enfant, je rêvais d'être dans les affaires, d'être un homme d'affaires, un entrepreneur. Ma mère disait : « Léandre, il me semble que je le verrais bien "boss" quelque part... »

J'ai commencé à aller à l'école à l'âge de cinq ans et je réussissais bien. Une année, j'ai même eu 100% dans toutes les matières. C'était très rare d'avoir de tels résultats et l'institutrice n'avait jamais vu cela. En guise de récompense, elle m'a remis une image du petit Jésus, que j'ai conservée jusqu'à tout récemment, quand je l'ai donnée à un de mes petits-fils, Louis-Thomas.

C'était une petite école de rang et il appartenait au commissaire d'école d'embaucher les institutrices. En septembre 1944, il n'y avait plus d'institutrice à notre école. Pas d'institutrice, pas d'école ! Et nos parents n'avaient pas les moyens de payer une pension pour nous envoyer étudier ailleurs. Je suis donc resté à la maison.

À l'époque, mon frère Lauréat avait déjà 19 ans, il voulait s'établir, quitter la maison familiale, avoir sa propre demeure et sa propre ferme. Mais il avait besoin d'argent. Il a décidé de couper du bois pour le vendre et je l'ai accompagné tout l'hiver : il sciait et abattait les arbres et je les ébranchais à la hache.

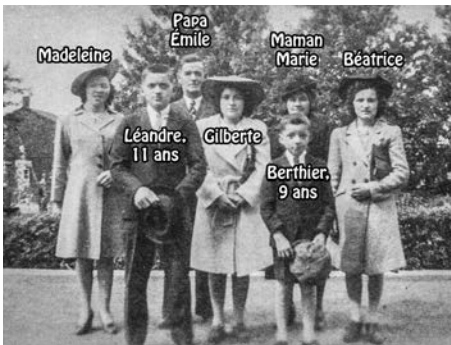
Comme la terre où on bûchait était située à deux kilomètres à pied de la maison, nous apportions notre *lunch* du midi. À l'automne, mon frère a fait cette réflexion : « Ça ne sera pas drôle cet hiver : notre lunch va geler. On devrait se construire un petit camp. » Je n'ai pas besoin de vous dire que le petit garçon de dix ans que j'étais était plus que d'accord pour construire un camp.

Nous avons entrepris de construire une petite cabane en bois rond de cinq mètres carrés. Nous avons transporté des planches sur notre dos pour faire le plancher et le toit, parce qu'il n'y avait



pas de chemin pour se rendre jusque-là. Il y avait une petite fenêtre, une porte et nous avons installé un petit poêle, une *petite truie* disait-on, faite d'un baril de 50 gallons couché sur le côté, avec des pattes de métal, une petite porte pour mettre le bois et un tuyau de tôle comme cheminée. Nous y avons travaillé environ trois semaines. Tout au long de cet hiver, je me suis développé physiquement et j'ai appris à travailler manuellement.

L'été précédent, Gisèle, une de mes sœurs, la troisième de la famille, avait quitté la maison à 16 ans pour entrer au couvent Bienville des sœurs Saint-Louis-de-France à Lévis. À l'époque, les religieuses au couvent ne pouvaient pas voir les membres de leur famille quand elles le voulaient, mais une fois par année, les portes étaient ouvertes pour recevoir la visite. Comme nous n'avions pas d'automobile, quelqu'un était prêt à nous conduire aller-retour de Nantes à Lévis pour 25 \$. Mais nous n'avions pas d'argent.



Léandre à 11 ans

Vendu 10 \$ la corde, cela faisait 25 \$. Et nous sommes allés voir ma sœur à Lévis!

L'été de mes 11 ans, avec mon petit frère Berthier qui en avait neuf, nous avons bûché, ébranché et *pleumé* (enlevé l'écorce) du bois pour en faire deux cordes et demie : des rondins de 4 pieds empilés sur 20 pieds de long par 4 pieds de haut.

L'automne suivant, la commission scolaire a embauché une jeune institutrice qui avait fréquenté l'école avec moi. Je l'appréciais peu, mes souvenirs d'elle n'étaient pas bons et son style d'autorité me heurtait continuellement. De plus, l'inspecteur d'école qui était le

« grand boss » et détenait l'autorité a décidé, sans faire aucune évaluation, d'abaisser d'un niveau scolaire tous les enfants qui avaient manqué une année d'enseignement. J'avais un petit voisin qui avait de la difficulté à l'école ; il devait tripler sa cinquième année et selon les consignes de l'inspecteur, l'institutrice l'a alors placé en quatrième année. Il a dit : « J'arrête d'aller à l'école, parce que je vais me retrouver en première année ! »

Autant j'avais aimé l'école, autant j'aimais le travail à la ferme et recommencer mon année scolaire me donnait l'impression de perdre mon temps. Mon frère Lauréat parti de la maison, c'était à moi qu'incombaient plein de tâches : la récolte des patates à l'automne, faire le bois de chauffage, faire ci, faire ça, etc. Cette année-là, je suis allé quatre mois à l'école. J'avais maintenant l'habitude du travail et il y avait des besoins à la maison, ce qui fait que l'année suivante, je n'ai pas terminé ma sixième année. Cesser d'aller à l'école a été un événement très bouleversant dans ma vie. Tout en travaillant, grâce à mon frère Lauréat qui me recommandait des livres, j'ai fait beaucoup de lecture. Je passais mes soirées et mes week-ends à lire.

Quand mon père me voyait travailler autant à un si jeune âge, cela l'inquiétait beaucoup et il me disait : « Fais-en pas tant, tu vas te fatiguer... » À cette époque, la pire chose qui me soit arrivée s'est produite au printemps de mes 13 ans. C'était le temps des sucres, nous avions 1 800 chaudières (seaux) d'eau d'érable et avec notre petit évaporateur, il fallait bouillir l'eau d'érable jour et nuit pour en faire du sirop.

Le Jeudi saint, mon père, ma mère, ma sœur et mon frère revenaient de la messe au village, deux milles sur la grande route, un mille et demi sur la route de rang, à l'époque de l'année où les chemins sont mous le jour, gelés la nuit et la lisse (le patin)



du traîneau a frappé une motte de neige gelée. La voiture s'est renversée et le cheval est parti à la *fine course*. Dans sa chute, ma mère s'est fracturé l'épaule.

Mon père voulait rester à la maison pour prendre soin d'elle et comme c'était la saison des sucres, c'est moi qui faisais bouillir l'eau d'érable toute la nuit. Vers 10 heures un matin, une grosse neige est tombée et moi je chauffais le feu. Puis, comme je n'avais pas beaucoup dormi pendant la nuit, je me suis *encanté* (calé) dans un coin et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé environ vingt minutes plus tard, le feu avait pris dans les *panes* (cuves de cuisson) et les flammes montaient dans l'évaporateur !

Après avoir mis de l'eau dans le réservoir pour éteindre les flammes, j'ai pris de la neige dehors avec une pelle pour éteindre le feu. Les panes étaient toutes brûlées, percées, noircies... Et une cabane à sucre qui ne chauffe pas, c'est triste ! Et là, j'ai pensé qu'il fallait que j'aille annoncer ça à mes parents... Je n'ai jamais été aussi découragé. Dans mon esprit, c'était dramatique, j'étais responsable et je me sentais très coupable. Une vraie catastrophe ! Cela a été un événement marquant.

Nous avons fait réparer l'évaporateur et mes parents ne m'en ont jamais tenu rigueur. La même année, au temps du vèlage, on avait perdu une de nos meilleures vaches, cela a été un temps de grandes épreuves.

33. ADOLESCENCE

Adolescent, je souffrais de ne pas avoir pu continuer mes études. Je passais mes soirées et mes week-ends à lire, surtout des histoires ou des feuilletons comme *L'enfant perdu et retrouvé*, ou

Geneviève de Brabant, etc. J'étais curieux de connaître la fin des histoires et cela me motivait pour lire. À l'époque, il n'y avait pas de journal quotidien disponible à Nantes, mais nous recevions des hebdomadaires : *L'écho de Frontenac*, *Le Messager Saint-Michel*, le journal diocésain, le *Bulletin des agriculteurs* qui était un mensuel et aussi *La ferme*.

Je ne sortais pas ou très peu. J'allais dans une soirée de rang une fois de temps en temps. J'entretenais une correspondance avec des filles dont j'avais vu les petites annonces dans le *Bulletin des agriculteurs*. Pendant longtemps, dès l'âge de 15-16 ans, j'ai eu deux ou trois correspondantes et c'était toujours une joie d'aller chercher le courrier. J'ai continué avec l'une d'elles jusqu'à l'âge de 20 ans. Ces correspondances ont cessé quand c'est devenu sérieux avec Élisabeth.

34. UN VOYAGE À MONTRÉAL – 1950

En 1950, j'ai suivi des cours de mécanique automobile par correspondance de l'Institut technique Aviron de Montréal. Après un an de cours théorique par correspondance, il y avait deux semaines de cours pratiques en atelier à Montréal.

J'ai donc pris l'autobus pour Montréal. En 1950, j'étais allé une fois à Sherbrooke et jamais à Montréal. Pas besoin de dire que Montréal, c'était impressionnant !

J'avais l'adresse de l'Institut Aviron et je pensais me trouver une pension à proximité le temps de suivre les cours. Arrivé en ville, prenant le taxi pour me rendre à l'Institut situé sur la rue Sherbrooke, le chauffeur m'a dit que l'école devait être fermée puisqu'on était le lundi de l'Action de grâce. Effectivement, elle était fermée.



Ma mère m'avait dit : « Si tu es mal pris, appelle Léonie Martin. » C'était la seule connaissance qu'elle avait à Montréal. Léonie Martin était ma cousine, presque une demi-sœur pour ma mère, puisqu'elle avait perdu sa maman jeune et avait été élevée par mes grands-parents maternels. Elle vivait à Montréal, correspondait avec ma mère et elle était déjà venue nous visiter. J'ai donc indiqué au chauffeur de taxi l'adresse de Léonie Martin. Arrivé là, j'ai appris qu'elle avait déménagé, mais elle avait laissé ses coordonnées à la locataire. Cette dernière lui a téléphoné et m'a passé l'appareil : c'était la première fois que je parlais au téléphone ! J'avais 16 ans.

Le taxi m'a emmené chez ma cousine Léonie, où j'ai pu habiter deux jours avec elle et son mari. À l'époque, à Montréal, il y avait de grands logements qui étaient subdivisés en deux et où on partageait les pièces communes comme la cuisine et la salle de bain. Quand je suis revenu de l'école le mardi soir, la propriétaire avait *chanté pouilles* à Léonie « parce qu'elle avait loué à deux locataires (Léonie et son mari) et pas à trois. » Je me suis donc trouvé une pension sur la rue Bleury, près de l'Institut. La nourriture était bonne et il y avait un dortoir avec des lits à deux étages pour six étudiants comme moi. Mais la chambre donnait sur la rue Bleury où il y avait le vacarme et les étincelles électriques des tramways qui passaient. C'était très différent de ce que je connaissais. Je n'ai pas eu d'attirance pour la vie en ville à cause du bruit ; et puis, j'étais trop bien en campagne !

Léonie m'a emmené au cinéma, un baptême pour moi ! Et la journée de mon retour, elle m'a conduit au terminus d'autobus. J'étais parti avec 60 \$ et je revenais avec 1,60 \$ dans mes poches. Je surveillais mon billet d'autobus de retour pour ne pas le perdre ! Je me souviens que lors du transfert d'autobus à Sherbrooke, je m'étais acheté deux pommes pour mon repas avec l'argent qui me restait.

L'été suivant, j'ai travaillé trois semaines pour un de mes cousins qui avait un garage à Compton. Par la suite, j'ai voulu travailler dans un garage de Lac-Mégantic, mais cela n'a pas fonctionné.

35. MA PREMIÈRE TRANSACTION – 1951

L'hiver de mes 17 ans, j'avais réussi à économiser 550 \$. Je voulais acheter une auto, mais cela inquiétait maman qui craignait que tout mon argent passe dans l'auto et son entretien.

Elle m'est arrivée un dimanche matin avec une idée en tête. La veille, elle était allée chez ma sœur Madeleine et son mari, Gérard, lui avait dit que la petite terre d'Émile Poirier était à vendre, celui-ci étant parti vivre à Sherbrooke. Ma mère n'avait pas dormi de la nuit pour y penser. « Pourquoï, Léandre, tu ne l'achèterais pas cette terre-là ? »

Ma mère avait une plus grande notion des affaires que mon père, de plus grandes habiletés, probablement à cause de son père à elle qui était un homme d'affaires accompli pour son époque. Elle a ajouté que si je ne voulais pas de cette maison, eux la prendraient : « Ça fera notre affaire de déménager près du village. »

— Combien demande-t-il ?

— 3 000 \$.

— Oui, mais j'ai juste 550 \$.

Elle me répond que je ne suis pas obligé d'avoir tout l'argent comptant pour acheter une terre. Elle me l'apprenait.

— Il y a du bois à bûcher... pour la payer...

— Je vais aller voir ça.



Je connaissais la valeur du bois. J'ai marché dans la forêt, puis je suis arrivé à la maison d'Émile Poirier qui était justement présent. Je lui ai demandé :

— Votre terre est à vendre?... Combien vous demandez?...

— 3 000 \$. Mais si tu as l'argent comptant, je suis prêt à la laisser aller pour 2 500.

Le lendemain, je suis allé à Lac-Mégantic avec mon frère Lauréat pour rencontrer le vendeur et lui offrir une somme d'argent comptant et des versements. Il m'a répondu : « J'aimerais mieux avoir de l'argent comptant. J'accepterais même 2 400 \$. » J'en ai parlé à Lauréat afin de trouver l'argent qui me manquait. Il m'a dit : « Je déteste beaucoup emprunter de l'argent. Je vais aller avec toi à un seul endroit et si ça ne fonctionne pas, je n'irai pas ailleurs. Mais il serait bon d'avoir un tiers du 2 400 \$ comptant et emprunter 1 600 \$. »

Il me manquait donc 300 \$. À l'époque, les Caisses populaires commençaient et elles offraient un prêt de 200 \$ pour aider les jeunes à s'établir. Mais même avec ces 200 \$ que j'ai pu obtenir grâce à Lauréat qui était gérant de la caisse populaire, il me manquait toujours 100 \$. Ma sœur Gisèle travaillait à l'hôpital de Lac-Mégantic, je lui ai emprunté 100 \$. Avec mes 550 \$, nous avons donc 800 \$.

Je me suis rendu avec Lauréat dans un bureau d'avocats de Lac-Mégantic où nous avons exposé notre affaire et notre besoin de 1 600 \$. L'avocat a appelé un ami médecin et lui a expliqué l'affaire : « Ce sont des gens honnêtes, c'est une bonne cachette de l'impôt, je te donne des intérêts de 5% et je leur prête à 6% pour gérer le tout. » Le médecin a accepté, l'avocat a accepté, il fallait maintenant que mon père signe : je n'avais que 17 ans et à cette époque, l'âge légal était de 21 ans.

J'ai trouvé que cela avait pris bien du temps avant que j'aie 21 ans!

Nous sommes allés chercher mon père, mais quand nous sommes revenus à Lac-Mégantic, le bureau du notaire était fermé. Nous sommes allés le chercher à son chalet où il avait commencé à prendre un petit coup : il était *réchauffé*! Nous l'avons ramené à son bureau avec son épouse qui était une femme très dynamique et qui lui servait aussi de secrétaire. Elle a préparé les papiers et le contrat pendant que lui discutait : il aimait placoter et rire. Et nous avons signé le contrat! Par la suite, j'ai souvent taquiné les notaires avec qui j'ai fait affaire en leur racontant ma première expérience avec l'un des leurs.

Cette première transaction m'a enthousiasmé. J'avais 17 ans et c'était le 23 avril 1951. Cette année-là, j'étais plein d'énergie et je travaillais 12 heures ou plus par jour. En plus de la ferme, je travaillais dans la forêt pour couper et vendre le plus de bois possible, ce qui m'a permis d'acheter deux autres petites terres à bois et une auto, une Plymouth 1947, en prévision de la vente d'assurances. C'est vers cela que je me dirigeais.

Un événement m'avait beaucoup motivé : c'était une journée d'été, il faisait chaud, j'avais travaillé dans le bois d'une clarté à l'autre, il fallait parcourir un mille et demi en vélo, un mille et demi à pied pour y aller et la même chose pour revenir. Le soir, je revenais tout sale et fourbu quand j'ai rencontré Lauréat. Lui était en auto sur le chemin, il était vêtu proprement, il portait une chemise blanche... Je me suis alors demandé : « Est-ce que je vais devoir travailler comme cela toute ma vie? »



36. DÉBUT DANS LES ASSURANCES – 1952

J'ai vendu ma première police d'assurance le 23 avril 1952, un an jour pour jour après ma première transaction.

Quelqu'un m'avait dit : « Léandre, ce que tu gagnes quand tu as 20 ans, ce n'est pas important... C'est là où tu seras rendu dans ta vie à 30, 40 puis 50 ans qui compte... » J'avais le choix : ou bien la ferme et le travail dans la forêt, ou bien le travail en usine ou comme mécanicien dans un garage.

Quand j'ai débuté dans les assurances, je me suis dit : « Il y a des gens qui travaillent à l'usine de Lac-Mégantic (la *Megantic manufacturing*) et qui gagnent 40 \$ pour 40 heures de travail, avec peu de chances d'avancement. Moi, si je peux réussir à faire le même salaire qu'eux dans la vente d'assurances, même si je dois y travailler 60 heures, je vais y rester, car j'aurai beaucoup plus d'occasions pour améliorer mon sort. Si je peux gagner 50 \$, j'aurai 10 \$ pour couvrir mes frais de déplacement. » C'est la vision que j'avais. Sur la ferme, j'avais été habitué à travailler quand il le fallait, peu importe l'heure ou la journée.

J'ai travaillé : je *faisais les portes* (du porte-à-porte) le jour pour obtenir des entrevues de vente le soir et même le samedi soir. Je me souviens d'être revenu du travail et d'être passé devant des salles de danse où des jeunes de mon âge s'amusaient pendant que moi je travaillais. L'argent qu'eux dépensaient, moi je le gagnais et l'économisais. C'est ainsi que je me consolais.

Je revenais à la maison le soir vers 22 ou 23 heures, mes parents étaient couchés, mon père dormait, mais chaque soir maman m'attendait pour que je lui raconte ma journée. Je m'asseyais sur le coffre à côté de son lit pour lui faire part de mes succès, de mes

difficultés et de mes échecs. Elle m'encourageait et c'était vraiment stimulant pour moi.

J'ai atteint mes objectifs de vente d'assurances dès la première année et la deuxième année, j'ai réussi à doubler mes revenus. Je travaillais durement, je ne comptais pas mes heures. J'ai su ce que voulait dire se présenter dans une maison où on me répondait : « L'assurance, on ne veut rien savoir de ça ! » Je répliquais en disant : « Pourquoi ? Parce que vous n'en avez pas besoin ? On va bien s'entendre, parce que si vous n'en avez pas besoin, je ne veux pas vous en vendre. Est-ce qu'on pourrait se parler un peu ? »

Là, les gens me laissaient entrer, on pouvait parler, je posais des questions pour connaître leurs besoins. Je vendais de l'assurance-vie, mais aussi les assurances générales pour l'habitation, l'auto, etc. Dans ce temps-là, deux tiers des automobiles n'étaient pas assurés... Je me suis spécialisé en assurance-vie, car j'avais une plus grande satisfaction à vendre de l'assurance-vie : le défi était beaucoup plus grand, mais c'était plus rémunérateur.

37. ÉLISABETH CARRIER – 1953

J'avais une petite cousine à Saint-Ludger, Huguette Gobeil ; elle était la fille de mon cousin, Pierre Gobeil. Vers l'âge de 19 ans, je l'ai accompagnée à des noces et nous avons parlé de faire un voyage ensemble et d'aller visiter de la famille et des cousins établis aux États-Unis.

Un samedi soir d'octobre 1953, j'étais à Audet pour mon travail, la paroisse voisine de Saint-Ludger. J'en ai profité pour lui téléphoner. Il y avait une soirée dansante à Saint-Ludger et Huguette m'a



invité : « Ça ne te plairait pas de venir danser ? » Je considérais que je ne portais pas la tenue vestimentaire convenable pour une soirée, mais j'ai dit oui.

Quand je suis arrivé, il y avait là quatre filles ensemble : ma petite cousine Huguette, une autre Huguette, Dallaire celle-là, Aline Veilleux qui était la fille du notaire et Élisabeth Carrier. Quand ma petite cousine me présente à cette dernière, je lui demande : « Serais-tu la sœur de Normand Carrier ? »

Normand Carrier était un de mes clients, un cultivateur de Lac-Mégantic, que j'avais rencontré avec son épouse ; je les avais bien aimés. En sortant de ma rencontre avec eux, je me souviens m'être dit que s'il avait une sœur, j'aurais bien aimé la rencontrer. Même si je voyais beaucoup de monde avec mon travail, c'était la première fois que j'avais une telle idée en tête. Et Élisabeth m'a répondu : « Oui ! »

Après la danse, nous sommes allés tous les cinq prendre une *liqueur* (une boisson gazeuse) au restaurant. J'étais assis de biais avec Élisabeth et à un moment donné, nos regards se sont croisés. Nous avons ressenti la même chose tous les deux : comme une étincelle partie de ses yeux pour venir à ma rencontre.

C'est sûr que je la trouvais belle ! J'aimais sa spontanéité, sa féminité, sa manière de s'exprimer. Élisabeth était enseignante à Audet.

Plus tard, en ramenant ma cousine Huguette chez elle, elle me posait des questions : « Qu'est-ce que tu penses d'Aline Veilleux ? C'est une belle fille, hein ? » Dans ce temps-là, une fille de notaire, de médecin ou d'avocat, c'était quelqu'un ! Je lui ai répondu : « Oui, mais Élisabeth Carrier, elle, est belle... » « Est-ce que tu aimerais

la rencontrer?» J'ai dit oui! Ma cousine m'a alors appris qu'Élisabeth avait un ami, un gars qui était parti travailler en forêt. Elle m'a dit: « Je vais lui en parler. Peut-être qu'elle acceptera de te rencontrer quand même. »

J'ai revu Élisabeth au début de novembre à Saint-Ludger où elle vivait et nous nous sommes fréquentés en novembre et en décembre. On se voyait une fois par semaine, le samedi soir ou le dimanche soir. J'allais la visiter chez elle et une fois, elle est venue chez nous. Quand le temps des Fêtes est arrivé, son ami bûcheron devait revenir. Je voulais me montrer bon gentleman: je lui ai dit qu'à regret je me retirais et nous nous sommes laissés. Élisabeth m'a envoyé ses vœux de Noël, auxquels j'ai répondu le 2 décembre 1953:

« Chère Élisabeth,

Même si tu ne me demandes pas de réponse, il est autant et peut-être plus agréable pour moi de venir causer avec toi, comme tu dis qu'il l'est pour toi-même.

Franchement Élisabeth, je ne trouve pas les mots pour t'exprimer la joie que j'ai ressentie en recevant tes bons souhaits pour lesquels je te remercie beaucoup et surtout en voyant le contenu de ta lettre qui m'a fait beaucoup de bien, car j'étais un peu inquiet sur ce que tu pouvais penser de l'attitude que j'avais prise dimanche soir en te disant qu'il serait préférable que je me retire de ta vie. Ce n'était pas là les sentiments de mon cœur, mais je ne voulais pas manquer à la charité envers toi ni envers celui qui t'a aimée sans doute, bien que tu ne sois pas sûre de tes sentiments à son égard.

J'ai ressenti et je ressens encore du chagrin en pensant que ton esprit était calme avant que j'arrive dans ta vie et voilà que je le bouleverse. Je suis le seul responsable des



tracas que tu as eu pour cela et en plus, voilà que tu es obligée de prendre une décision. Ah, je ne mérite certainement pas qu'elle soit prise en ma faveur ! C'est pourquoi j'ai dû agir ainsi, pour que toutes les chances soient portées vers l'autre et non vers moi.

Tu me dis que ta pensée est venue me retrouver très souvent, elle devait certainement rencontrer la mienne, car il en est de même pour moi à un tel point que souvent je me sens distrait dans mon travail et si je l'avais écoutée, j'aurais fait certaines démarches pour te rencontrer.

Pour qu'il te soit possible de m'oublier un peu avant l'arrivée de l'autre, pour être mieux en mesure de connaître tes sentiments envers lui, il valait mieux ne pas se revoir.

Mais pour toutes ces raisons, le plus gros sacrifice que j'ai fait pour cela est celui de mardi.

Imagine-toi, alors que j'avais reçu ta carte le matin, dans la journée j'ai dû aller à Spalding (Audet). Une fois rendu au village, j'entrevois la courte distance qui existait entre nous, ma voiture capable de me transporter en quelques secondes pour avoir une entrevue avec toi qui m'aurait été si agréable, mais j'ai offert ce sacrifice pour que la décision qui va se prendre soit la meilleure pour nous deux, car lorsqu'il s'agit de notre bonheur futur, il nous est très difficile de connaître ce qui sera le mieux.

Je mets cela entre les bonnes mains de notre bonne mère du ciel et ce qu'elle décidera par ta décision sera bien.

Pour toutes les raisons énumérées plus haut, il aurait peut-être été préférable que je ne t'écrive pas à présent, mais là, je ne peux résister à la tentation.

Je retarderai ma lettre afin que tu ne la reçoives pas avant Noël.

Il se peut que lorsque tu la recevras, tes sentiments aient changé envers moi. S'il en était ainsi, tu serais bien aimable de m'en avertir, afin que je ne me fasse pas de faux espoir.

J'espère que tout continue à bien aller dans ton beau travail d'instruction et de formation de jeunes âmes qui profiteront certainement du bel idéal que possède leur institutrice pour s'orienter dans la vie.

Quant à moi, toujours à peu près la même chose, quand il fait beau, nous travaillons sur la route, quand il fait moins beau, nous travaillons à balancer nos livres, nous n'avons pas encore fini.

Lundi, j'ai travaillé toute la journée pour envoyer des cartes de bons souhaits à nos clients, nous n'en avons pas envoyé à tous, mais nous en avons envoyé 800.

Quant à ton projet que nous nous revoiyons, je crois que par cette lettre mon consentement doit être exprimé, c'est là mon plus cher désir.

Je m'excuse d'avoir été aussi long, comme tu vois, c'est bien moi surtout quand je cause avec toi, tu sais quand je commence à parler, mais tu ne sais jamais quand j'arrêterai.

Mais là, je termine en espérant que tu passeras un joyeux Noël, c'est ce que je te souhaite de tout cœur et que l'année 1954 qui commencera bientôt soit pour toi une année remplie de joie, santé et bonheur et qu'elle t'apporte la réalisation de tous tes désirs même les plus chers.

D'un ami qui ne pourra t'oublier.

Léandre

Pensée que j'ajoute : La fleur la plus belle n'a que peu de durée, mais un ami fidèle dure une éternité. »



Après les Fêtes, la mère de ma cousine Huguette m'a appris qu'Élisabeth avait mis fin à la relation avec son ami. J'ai été très heureux d'apprendre cette nouvelle. Quand j'ai repris contact avec elle, elle ne semblait pas trop pressée, elle était un peu hésitante. Nous avons repris nos fréquentations en janvier 1954. Alors que moi, je croyais que tout allait comme dans le meilleur des mondes, au mois de mai, catastrophe ! Élisabeth m'a avoué qu'elle pensait encore à son ancien ami ! Cela m'a fait un choc.

Je me suis dit que je ne pouvais pas sortir avec une fille qui pense encore à son ancien ami, ce n'était pas possible... Cela ne peut pas marcher ainsi ! Il fallait donc que je termine nos fréquentations. Comme je l'aimais, je n'étais pas certain d'en être capable. Il fallait que je pose des gestes qui m'obligeaient. Vers la même époque, j'ai vendu une assurance-vie à une autre institutrice de Stratford. Le dimanche après-midi suivant, je l'ai rencontrée et j'ai pris rendez-vous avec elle pour le dimanche soir suivant. C'était pour m'obliger à rompre avec Élisabeth.

En arrivant à la maison, j'ai dit à mes parents que j'allais à Saint-Ludger pour la dernière fois parce que je voulais en finir avec Élisabeth. Mes parents ont alors décidé de m'accompagner à Saint-Ludger pour visiter Pierre Gobeil qui était comme un demi-frère pour maman : sa mère étant décédée alors qu'il était très jeune, il a été élevé par mes grands-parents maternels.

Nous allons chercher Élisabeth pour veiller chez Pierre Gobeil et je n'ai aucune chance de parler privément avec elle. Je reviens sans avoir rien dit.

La mère d'Élisabeth m'avait dit qu'elle n'aimait pas que j'aille lui rendre visite à son école. Cela ne paraissait pas bien. Mais la semaine suivante, je n'avais pas le choix, il fallait que je lui parle.

Je suis donc allé la voir. Elle m'a demandé : « Qu'est-ce que tu as fait dimanche après-midi ? » Je lui ai répondu que j'avais vu l'autre institutrice et que j'avais pris rendez-vous pour le dimanche soir suivant.

Elle s'est retirée dans sa chambre derrière la classe de l'école, puis elle est revenue les yeux un peu rougis. Je me suis dit que mon affaire n'était pas si mal. Nous nous sommes laissés, mais nous avons continué à nous écrire. J'ai rencontré d'autres filles, mais mon cœur n'était pas là, cela ne marchait pas. Maman me disait : « Ce n'est pas comme lorsque tu allais à Saint-Ludger, hein ? »

L'école où Élisabeth enseignait était située à un kilomètre du village d'Audet et le vendredi soir, je savais qu'elle retournait à pied pour prendre l'autobus et rentrer à la maison à Saint-Ludger. Trois semaines ou un mois plus tard, « par hasard », je passais par là et je lui ai offert de la reconduire à Saint-Ludger. Puis nous nous sommes revus à Lac-Mégantic. Dans ce temps-là, les magasins fermaient les vendredis soirs, mais étaient ouverts les samedis soirs jusqu'à 22 h. Tous les deux, nous en profitions pour aller à Lac-Mégantic le samedi soir et nous nous cherchions. C'est ainsi que je l'ai revue. Et chaque fois que je la revoyais, elle me disait qu'elle s'ennuyait de moi, qu'elle m'aimait, mais qu'elle n'était pas branchée... Le coup le plus dur qu'elle m'a donné, c'est quand elle m'a annoncé qu'un de ses frères se mariait. J'en ai profité pour lui offrir de l'accompagner, mais elle m'a répondu : « C'est arrangé, je vais être accompagné de mon ancien ami... » Un autre coup !

Cette période de flottement a duré du mois de mai jusqu'en décembre : on s'est écrit, on s'est vu... J'avais une belle photo en couleur d'Élisabeth sur ma table de chevet. À un moment

donné, un soir, je suis arrivé et je lui ai dit, à la photo, que je ne voulais plus rien savoir d'elle, que c'était fini ; je l'ai prise et je l'ai cachée au fond d'une malle. Le lendemain soir, en rentrant dans ma chambre, je suis retourné chercher la photo au fond de ma malle ! Quand notre cœur est épris...

Cela a été une période très bénéfique malgré tout, car j'en suis venu à me demander : si j'ai à souffrir avec elle ou sans elle, qu'est-ce que je choisis ? Je préfère souffrir avec elle ! Je ne cache pas que je me suis souvenu de cela aussi dans les moments difficiles qu'on a pu traverser ensemble dans notre mariage. Cette époque nous a servis à consolider notre relation.

Dans le temps des Fêtes de 1954, nous nous sommes envoyés des cartes de Noël. Le 24 décembre, vers 18 h, le téléphone a sonné. C'était Élisabeth qui m'invitait à l'accompagner à la messe de minuit à Saint-Ludger, puis pour le réveillon chez une de ses sœurs. Je ne me suis pas fait prier longtemps...



Mariage de Léandre et d'Élisabeth

Nous avons repris ensemble et notre choix était fait. La demande en mariage a été très simple. Comme j'avais l'habitude de causer quelques moments avec ses parents chaque fois que je rendais visite à Élisabeth, je leur ai dit : « Vous savez qu'Élisabeth et moi avons l'intention de nous marier. Êtes-vous d'accord ? » La réponse a été positive. Nous avions prévu nous marier en 1955, mais comme ma mère était paralysée et nous devions nous en occuper, nous avons repoussé cela pour finalement nous marier le 16 juin 1956.



Notre mariage, devant l'église

Nous nous sommes installés à Nantes. J'avais acheté une maison dont la construction n'était pas terminée, mais que j'ai fait finir : une maison neuve très jolie, où j'avais aussi mon bureau et un logement tout neuf pour maman à l'étage. Élisabeth a arrêté d'enseigner, parce que dans ce temps-là, si une femme travaillait, cela signifiait que l'homme n'était pas capable de la faire vivre.

J'avais confié toute notre situation à la Vierge Marie. Élisabeth était une bonne pratiquante et de son côté, elle priait pour avoir un bon mari. Je ne sais pas si sa prière a été exaucée comme elle voulait, mais en tout cas, elle m'a eu, pour le meilleur et pour le pire !

Élisabeth est tombée enceinte et Sylvie, notre premier enfant, est née le 23 mai 1957 à Nantes. Julien a suivi le 7 mars 1959 à Sherbrooke. Je me souviens que nous avons eu le temps de dire à maman avant son décès, qu'Élisabeth était enceinte d'un deuxième enfant.

Deux mois après le décès de maman, nous avons déménagé à Sherbrooke, dans un logement à l'angle des rues King et Ontario.



Dès le mois de mai 1959, j'ai acheté un terrain au Petit Lac Brompton. Nous y avons construit un petit chalet qui a été agrandi deux fois et où nous avons régulièrement passé nos vacances d'été. Il a été complètement reconstruit vers 1985. Nous l'avons



Chalet Petit Lac Brompton
(avant la transformation)



Chalet Petit Lac Brompton
(après la transformation)

habité deux ans et par la suite seulement les week-ends, jusqu'à ce que nous le vendions à notre fille Édith en 2006. Élisabeth et moi, nos enfants et même nos petits-enfants, avons tous vécu là de très beaux étés en pratiquant la natation et d'autres activités nautiques.

De la rue King, nous avons déménagé sur la rue Morris où Édith est née le 8 mars 1961. Par la suite, Élisabeth a eu quelques problèmes de santé. Elle n'a jamais pris la pilule anticonceptionnelle, nous utilisions la méthode du calendrier et la distance de l'abstinence! En 1962, nous avons acheté une maison sur la rue Vimy. Catherine y est née le 24 septembre 1966, puis Élisabeth a fait une



Maison rue Vimy



Maison rue Cate

fausse couche. En 1971, nous avons changé notre maison pour une plus grande, sur la rue Cate, où Patrick est né le 26 décembre de cette même année.

J'ai beaucoup aimé les enfants, quoique j'éprouve un sentiment de culpabilité de ne pas avoir été suffisamment présent à cause du travail, particulièrement pour les trois premiers qui ont grandi trop vite à mon goût. Les deux derniers, si je les entendais pleurer la nuit, j'étais heureux de me lever pour les bercer. Nous avons eu cinq bons enfants.

Comme Élisabeth était institutrice et que j'ai souffert de ne pas avoir pu poursuivre mes études, l'éducation était importante pour nous. Les cinq enfants ont tous fait leurs études élémentaires, secondaires, collégiales et au moins trois ans d'université. Il n'y a jamais eu de discussion à ce sujet, c'était normal d'aller à l'école et d'étudier.

Évidemment, il y a eu des périodes plus difficiles comme l'adolescence. Parfois, on se marie parce qu'on est différent ; parfois, on se querelle parce qu'on est différent. Élisabeth et moi n'avions pas toujours les mêmes idées ou la même conception de l'éducation, mais nous avions foi en Dieu qui nous a réunis et nous a permis de passer à travers ces moments-là. C'était plus agréable de passer par Lui et cela fonctionnait sans créer de difficultés entre nous. Nous formions un couple, un ménage à trois avec le Seigneur.¹²

12 Livre : « Pour le bonheur du couple et de la famille », Léandre Lachance, 2008. Canada: Fondation des Choisis de Jésus. Europe: Éditions du Parvis.



Acrostiche composé à l'occasion de notre 51^e anniversaire de mariage, le 16 juin 2007 :

Élisabeth petite épouse chérie
Lamour entre nous a beaucoup grandi
Il s'est de plus en plus approfondi
Sachons remercier Celui qui nous a unis
Avec Lui nous avons été transformés
Buvons à Son Amour comme des petits assoiffés
Encore plus aujourd'hui qu'au temps passé
Toi et moi, nous sommes toujours plus comblés
Heureux d'être un couple choyé

Lorsque viendra le temps de nous séparer
Ayant le souvenir d'avoir été plus que gratifiés
Comme la récolte après un bel été
Heureux serons-nous d'avoir semé
Achaque instant de notre vie
Nous oubliant souvent pour donner
Croyons que nous serons encore plus gratifiés
Et que dans un nouveau bonheur, nous allons nous retrouver.





Léandre, Élisabeth et les enfants



Famille Sylvie et Jean-Louis



Famille Julien et Liette



Famille Édith et Charles



Famille Catherine et Richard



Famille Patrick et Édith



Léandre, Élisabeth et les petits-enfants



Chapitre 5

UN HOMME DE CARRIÈRE ET, ENGAGÉ

38. ARRIVÉE À SHERBROOKE – 1958

Peu de temps après le décès de maman le 26 juillet 1958, je vais à Sherbrooke où j'en profite pour rendre visite à un ami et confrère courtier d'assurances, travaillant pour la même compagnie que moi, les Assurances U.C.C. À ma grande surprise, il me dit : « Voilà, j'ai fini ! Je quitte l'assurance... Jacques Veilleux (qui était le gérant de notre secteur de ventes) est ici à Sherbrooke pour me trouver un remplaçant. » Je lui ai aussitôt demandé : « À quel hôtel loge-t-il ? »

Je rêvais déjà : ce serait une belle place pour nous... Sherbrooke... Mais je ne savais pas si Élisabeth aimerait l'idée de déménager à Sherbrooke. De retour à la maison, quand je lui ai proposé, elle m'a répondu : « N'importe quand... demain matin si tu veux... Moi je n'ai aucune attache ici à Nantes... »

J'ai téléphoné à l'hôtel et j'ai parlé à Jacques Veilleux : « Tu te cherches un homme pour remplacer Georges?... Je veux te dire que ça m'intéresse... »

Fils de cultivateur comme moi, Jacques Veilleux était par tempérament un homme réservé. Il m'a répondu : « Je ne sais pas si je peux faire ça. Aux Assurances U.C.C., on n'a jamais changé un gars de territoire... » Là, je lui ai répondu : « Es-tu en train de me dire qu'aux Assurances U.C.C., un gars qui est né sur une petite

terre de roches doit cultiver sa petite terre de roches toute sa vie ? Il ne peut jamais espérer avoir une grande ferme ? Est-ce que c'est ça que tu es en train de me dire ? »

« Il y a la *convention* (congrès) qui s'en vient, je vais en parler à Marcellin, le directeur des agences... » m'a-t-il répondu. Marcellin ne voyait aucun problème à ma nomination. J'en avais parlé à mon frère Lauréat pour qu'il rachète ma part de notre association et il n'y avait pas d'objection.

J'ai toujours vu l'intervention de maman là-dedans, elle s'était occupée de cela. Elle avait été très heureuse que j'aie retardé mon mariage pour m'occuper d'elle et très heureuse également du logement que j'avais construit pour elle. Deux mois jour pour jour après le décès de maman, nous déménagions à Sherbrooke !

Le 26 septembre 1958, nous emménagions dans un grand logement à l'intersection des rues King et Ontario à Sherbrooke. Il y avait quatre pièces pour la famille et deux pièces pour mon bureau d'assurances. À ce moment-là, nous n'avions qu'un enfant, Sylvie, l'aînée et Élisabeth était enceinte du deuxième, Julien.

L'année 1959 a été une année extraordinaire. *Je trippais!*

La région était plus riche et donc plus généreuse. Il y avait de belles grandes fermes... donc de meilleurs revenus en perspective ! Il y avait 35 vendeurs dans la région des Bois-Francs et de l'Estrie et cette année-là, j'ai été le meilleur des 35. Après deux ans, j'avais doublé mon chiffre d'affaires !

La compagnie d'assurances U.C.C. voulait prendre de l'expansion et c'est ainsi que j'ai engagé un premier vendeur pour développer le secteur de Magog. Et en 1960, j'avais comme projet de



déménager mon bureau au centre commercial des Promenades King sur la rue King Ouest pour avoir pignon sur rue.

Un jour, Jacques Veilleux m'a téléphoné : « Marcellin (le directeur des agences) veut te rencontrer à Montréal. » Moi, je pensais qu'il voulait qu'on discute du déménagement du nouveau bureau, mais quand je suis arrivé, il m'a annoncé que la compagnie cherchait un premier gérant pour la région de Sherbrooke et qu'il avait pensé à moi pour occuper le poste.

Cela me flattait qu'on ait pensé à moi alors que je n'avais que 26 ans ! J'y voyais aussi l'occasion de poursuivre mes études et ma formation. Il m'a dit qu'un gérant obtenait une rémunération entre 10 000 et 15 000 \$ par année, plus une allocation de dépenses. Moi, l'année précédente, j'avais fait 18 400 \$! Mais la compagnie ne pouvait pas me garantir plus de 8 500 \$ la première année.

Je n'ai pas argumenté et j'ai trouvé cela correct. J'étais un bon vendeur, j'avais démontré que j'étais capable de faire de la vente et de générer de bons revenus, mais je n'avais pas prouvé que je pouvais être un bon gérant. Une fois cela prouvé, je pensais être payé en conséquence. J'ai donc vendu mon bureau d'assurances à la compagnie, revendu ma clientèle à cinq vendeurs d'assurance et je suis devenu gérant pour les Assurances U.C.C. à la tête d'une équipe d'une vingtaine d'agents et d'une secrétaire.

Sur les 10 succursales au Québec, celle de Sherbrooke était la plus petite au départ. Trois ans plus tard, elle est devenue la plus grosse après celle du Saguenay/Lac-Saint-Jean qui était et restait toujours la première.

Tout à coup, en 1964, on a appris que la compagnie était en difficultés financières. Les Assurances U.C.C. avaient pris trop

d'expansion trop rapidement et venaient de subir une mauvaise année. Selon le surintendant des assurances, la compagnie n'avait pas suffisamment de réserves financières. Alors, *Les Prévoyants du Canada* ont pris la relève pour la partie assurances générales. C'était une très mauvaise nouvelle pour moi puisque la partie assurance-vie devait réduire son nombre de gérants de 10 à 5. Moi, j'avais quatre ans d'expérience, alors que Jacques Veilleux en avait 17!

Cela a été un choc! J'ai passé une fin de semaine terrible. J'ai perçu cela comme un échec personnel et mon orgueil en a pris un coup. Je me retrouvais sans travail et c'était un coup dur. C'est alors que je me suis rappelé une phrase de Dale Carnegie: « Sachez profiter d'une situation difficile pour améliorer votre sort. »

Moi, je n'avais pas failli. J'ai réussi comme vendeur, j'ai réussi comme gérant. C'est la direction de la compagnie qui a fait faillite, pas moi. De quelle façon pouvais-je améliorer mon sort?

J'ai vu une ouverture. J'ai fait un bilan sur moi-même. Comme gérant d'agence, j'étais obligé de demander des permissions pour des détails et cela m'irritait. J'étais habitué de travailler à mon propre compte; j'avais mon titre d'assureur-vie agréé (A.V.A.), en plus d'être courtier d'assurances agréé (C.D.A.A.). J'aimais l'assurance. J'aimais la direction du personnel. J'aimais former le personnel, j'aimais la clientèle. J'ai saisi l'occasion pour aller voir ce qui se faisait dans les autres compagnies d'assurances. Par conviction patriotique, mais aussi parce que je ne maîtrisais pas l'anglais, j'ai rendu visite à toutes les compagnies canadiennes-françaises pour voir comment les choses s'y passaient.



Lorsque j'ai visité La Prévoyance, je leur ai demandé s'ils avaient un secteur d'assurance-vie. On m'a alors présenté une nouvelle formule que La Prévoyance développait, celle d'agent général en assurance-vie importée de la Royale, où le gérant était payé strictement à la commission, uniquement selon les ventes et les résultats... C'était en plein ce que je voulais !

J'ai fait mon plan. J'ai dit à Élisabeth : « J'ai le plus bel avenir qu'il n'y a pas à Sherbrooke en assurance-vie et en assurances générales ! » Ce à quoi elle a répliqué : « Tiens ! Mon fou s'excite ! » Et j'ai ajouté : « Question de vision, question de temps, tu vas voir, ça va se réaliser ! »

Je terminais mon mandat aux Assurances U.C.C. un vendredi midi. J'ai réuni mon équipe, je leur ai expliqué la situation et je leur ai annoncé mon départ. « Mais toi, qu'est-ce que tu vas faire ? », m'ont-ils demandé. Je leur ai répondu que j'étais payé jusqu'à midi par les Assurances U.C.C., et que s'ils désiraient connaître mon orientation, ils n'avaient qu'à rester en après-midi et je serais alors disponible pour leur répondre. Ils sont tous restés et après midi, je leur ai expliqué mon projet. Sur les 20 vendeurs, 16 ont décidé de me suivre et seulement quatre ont choisi de poursuivre avec les Assurances U.C.C.

L. Lachance et associés était né !



L.LACHANCE & ASSOCIÉS INC.

39. L. LACHANCE ET ASSOCIÉS : PRÉCURSEUR ET AVANT-GARDISTE – 1964 - 1982

Ça a été une très belle période de ma vie. J'aime construire, j'aime bâtir et là, je construisais ! J'ai toujours eu un esprit autonome, original. Tout à coup, j'obtenais la très grande liberté sur le plan des affaires que je n'avais pas eue durant mes quatre années comme gérant dans le cadre d'une compagnie dont il fallait que je respecte les politiques. J'avais le plus bel avenir possible dans le domaine des assurances.

À l'époque, j'ai même pensé fonder une coopérative plutôt qu'une compagnie incorporée, parce que je désirais l'implication des gens avec lesquels je travaillais. Je ne me suis jamais vu comme un employeur, mais plutôt comme un accompagnateur de la personne à qui je confie un travail afin qu'elle se valorise dans la réalisation de celui-ci. Finalement, j'ai créé une compagnie, parce que c'était plus simple à gérer qu'une coopérative. Plusieurs vendeurs sont devenus coactionnaires afin de favoriser leur implication.

Dès le départ, j'ai défini trois objectifs que j'ai toujours poursuivis dans le monde des affaires.

1) Un service à la clientèle qui dépasse les attentes de nos clients : en simplifiant la gestion des assurances pour nos clients, en offrant un service complet, intégrant l'assurance-vie et les assurances générales par un même conseiller.

2) Avoir un personnel heureux. Parce que je ne réussirai jamais à donner le meilleur service à la clientèle avec un personnel malheureux. J'avais été témoin, lors d'un petit déjeuner dans un restaurant, d'une brouille entre la serveuse et le cuisinier et comme client, j'en avais ressenti les effets et je ne m'étais pas



senti bien d'être là. J'ai donc beaucoup mis l'accent sur la formation et l'accompagnement du personnel pour avoir des employés heureux.

Quand un employé passait dans mon bureau, je m'assurais qu'il puisse toujours en ressortir avec un petit plus : un peu plus de confiance, un peu plus de connaissance, un peu plus de reconnaissance, d'appréciation et de valorisation. Je n'ai jamais voulu recevoir mes employés, ou les représentants des compagnies d'assurances, derrière mon bureau. J'avais une petite table ronde avec quatre chaises où on s'assoyait. Une autre chose importante pour moi : la majorité des bureaux de l'époque avaient des places de choix dans le stationnement réservées pour les présidents et les directeurs. Cette politique-là m'a toujours frustré et je n'ai jamais eu de stationnements réservés, sinon pour les clients. Les meilleures places de stationnement étaient réservées à la clientèle. Cela démontre un peu ma politique.

3) **Faire des profits.** Parce que si on ne fait pas de profits, on ne reste pas en affaires longtemps. L'argent n'a jamais été ma première motivation. J'ai toujours cru que l'argent est une récompense, une reconnaissance pour les services rendus à quelqu'un.

Dès la première année en assurance-vie, un domaine où j'étais plus compétent et où le défi était plus grand, nous avons dépassé un peu plus de trois fois les objectifs que nous nous étions fixés !

J'ai été un des premiers au Québec à être agent général en assurance-vie, une formule importée qu'on appelait « general agent ». Le principe, établi par les compagnies d'assurance-vie, est de payer le gérant sur une base de commissions et de résultats, sans s'occuper de la gestion interne. Aujourd'hui, l'assurance-vie est vendue majoritairement par des agents généraux, mais à l'époque

où j'ai débuté mon bureau, il y en avait un à Québec, un à Granby, peut-être un autre à Montréal et j'ai été un des premiers à développer cette formule qui me laissait plus de latitude. Pendant quinze ans, j'ai été le plus gros producteur de la Prévoyance et nous avions une des plus grosses agences à Sherbrooke.

À l'époque, entre 1965 et 1975, nous devions recruter des vendeurs qui se consacraient uniquement à l'assurance. Exception faite des étudiants de deuxième année en administration à l'université. Comme l'Université de Sherbrooke se développait, je me suis intéressé à ces gens-là et j'ai pu recruter plusieurs vendeurs qui ont ainsi pu bien gagner leur vie tout en poursuivant leurs études universitaires. C'étaient des jeunes que je formais et chaque semaine, j'organisais des sessions de formation pour eux.

J'ai toujours eu un petit côté paternel et pour moi, ces jeunes étaient *mes petits gars*: je les avais formés et je les accompagnais. Je jouais au père avec eux, je les finançais, mais avec le temps, c'est devenu très lourd à gérer et cela demandait beaucoup d'énergie.

Je suis allé suivre un cours en management où on devait faire un exercice : on s'assoit devant une chaise vide et on imaginait qu'on se parlait à soi-même ; je devais dire à la chaise vide ce que je pensais de Léandre Lachance. « Léandre, tu as toujours voulu être respectueux et honnête envers tous, mais la seule personne envers qui tu n'as pas été honnête et respectueux, c'est envers toi-même, Léandre Lachance. » J'avais eu beaucoup plus d'exigences envers moi-même qu'envers les autres.

Après 15 ans en affaires, je me retrouvais avec un bureau qui générait peu ou à peu près pas de profits et je prenais comme salaire environ le tiers de ce que faisaient mes meilleurs vendeurs. J'ai décidé de mettre le pied à terre et d'effectuer un virage.



Je m'étais montré trop généreux au départ et j'avais cédé à beaucoup de demandes. Travailler avec des vendeurs génère beaucoup de pression : parfois, les vendeurs mettent plus d'énergie à venir chercher leur paye auprès du patron, qu'à aller vendre aux clients. À ce moment-là, j'ai eu la sagesse d'aller chercher de l'aide en la personne d'un conseiller spécialiste dans la gestion de cabinets de courtage, qui avait un œil extérieur sur la situation et qui n'était pas aux prises avec les problèmes, les émotions et les sentiments quotidiens de l'entreprise... quelqu'un qui voyait des choses que je ne voyais pas, ou que je ne voulais pas voir. Il m'a aidé à corriger le tir et surtout à arrêter de financer mes vendeurs payés à commission. Quelques-uns d'entre eux ont quitté l'entreprise. Mes petits gars me quittaient ! Et cela m'a énormément fait mal. Cette période a été très difficile, mais suivie d'un nouveau départ, avec une grande joie et une grande consolation pour moi.

40. UN HOMME ENGAGÉ – 1951 - 1979

Dès l'âge de 17 ans, j'ai commencé à m'impliquer socialement. Ma première expérience remonte à Nantes, alors que je m'étais engagé dans les Jeunesses agricoles catholiques (J.A.C.), où j'étais même devenu président de la section locale. Il y a eu ma très grande implication dans le Cercle Lacordaire dont j'ai parlé précédemment.¹³

13 Anecdote au sujet des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc : À ma connaissance, ces cercles n'existaient qu'au Québec. Étant donné que nous faisons promesse de ne pas prendre de boisson alcoolisée, lorsqu'on nous en offrait, nous avions l'habitude de répondre : « Je suis Lacordaire » pour un homme et « Je suis Jeanne d'Arc » pour une dame. Ainsi, la personne comprenait que nous avions fait nos engagements à ne pas prendre de boisson alcoolisée et cela était fort respecté. Un couple en voyage à Paris va prendre le repas au restaurant. Le serveur s'adresse à la dame et lui demande si elle désire une boisson, et la dame de répondre : « Je suis Jeanne d'Arc » ! Le serveur surpris, adresse alors à l'homme la même question et ce dernier de répondre : « Je suis Lacordaire » ! Le serveur leur répond alors : « Napoléon, pour vous servir ! »

J'ai été aussi secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste à Nantes et président de la coopérative de téléphone où j'avais succédé à Lauréat qui en était le fondateur. J'ai été conseiller municipal à Nantes, et par la suite, je n'ai jamais identifié de parti politique où j'aurais pu m'investir et m'engager. D'autre part, Élisabeth ne voulait pas du tout que je me mêle de politique. Nous avons quitté Nantes alors que j'avais 24 ans.

41. « LA PATENTE » – 1952 - 1964

Un mouvement a marqué ma vie : *l'Ordre de Jacques-Cartier* qu'on a appelé aussi La Patente. À ma connaissance, ce mouvement n'existe plus. Les membres opéraient dans la discrétion pour combattre la franc-maçonnerie. Il a joué un rôle très important pour les Canadiens français.

À 18 ans, j'avais été initié dans ce mouvement secret dont la devise était « Dieu et patrie ». L'organisation apportait son soutien à l'Église de Dieu, voulait protéger notre langue et était très nationaliste dans sa volonté de promouvoir l'achat, le commerce et l'entraide entre Canadiens français et les entreprises de ceux-ci. C'était un mouvement nationaliste sans être séparatiste ni socialiste. Il a eu beaucoup d'influence dans la naissance du Mouvement Desjardins et des compagnies d'assurances canadiennes-françaises. C'est ce mouvement qui a poussé Jean Drapeau et Pacifique « Pax » Plante à faire un grand nettoyage dans les mœurs de l'époque à Montréal. Plusieurs autres belles réalisations ont aussi avantage notre peuple canadien-français.

L'Ordre de Jacques-Cartier m'a marqué dans ma foi et mes convictions. Nous nous devons de défendre notre langue qui était gardienne de notre foi. Cela nous donnait confiance d'être réunis



ensemble dans ce mouvement où nous partageons les mêmes valeurs de foi et de patriotisme.

Le mouvement s'est éteint suite à des divisions au sein de la chancellerie (la direction) entre les Canadiens français répartis à travers tout le Canada et les Québécois. Une autre division est apparue quand René Lévesque, alors ministre des Ressources naturelles au sein du gouvernement libéral de Jean Lesage, a entrepris la nationalisation des compagnies d'électricité. Plusieurs membres de l'Ordre étaient opposés à un gouvernement socialiste. On véhiculait que le rôle de l'état était de voir à l'ensemble du bien-être des citoyens, de voter des lois protégeant les plus faibles et évitant les abus de toutes sortes, mais en laissant les entreprises privées faire leur propre gestion et se concurrencer. Cela devait éviter de créer des monstres difficilement gérables comme c'est le cas aujourd'hui avec la santé et l'éducation.

J'ai été membre de *La Patente* de 1952 à 1964, soit jusqu'au moment de sa dissolution. Encore une fois, c'est Lauréat qui m'avait ouvert la porte de cette organisation ; il avait été mon parrain. À Nantes, nous étions six membres de l'Ordre de Jacques-Cartier, solidaires, et possédant une certaine influence. Notre association opérait dans la discrétion, avec des gens de bonne foi, membres de différents partis politiques, qui faisaient passer l'intérêt de l'ensemble avant les intérêts des partis. Il était surprenant de constater tout ce que pouvait réaliser un si petit groupe.

C'est aussi à cette époque que j'ai été sensibilisé à la manipulation dont les gens peuvent être victimes. J'ai découvert, par exemple, que si nous voulions faire passer une idée lors d'une assemblée, il ne suffisait que de trois ou quatre personnes parmi une foule de deux cents personnes. La majorité des gens ne s'en apercevaient pas.

L'expérience vécue dans l'Ordre de Jacques-Cartier a marqué ma vie. Les principes acquis à cette période-là m'ont toujours suivi. Avec le recul des années et mon engagement dans la foi, je crois aujourd'hui que certains moyens étaient discutables, mais les objectifs étaient très bons.

42. MOUVEMENT LAÏC DE LANGUE FRANÇAISE – 1961

En 1961, le journal *Le Droit* d'Ottawa a publié le plan secret du Mouvement laïque de langue française¹⁴. Son objectif était de déchristianiser le peuple québécois, comme cela avait été fait en France, en ayant recours à l'institutionnalisation des écoles, des universités et des médias d'information. Ce plan s'est réalisé à la perfection. On le constate aujourd'hui : ce plan nous aide à comprendre ce qui se passe et comment notre monde a été manipulé même dans nos milieux très intellectualisés.

Une fois déménagé à Sherbrooke, j'ai continué à m'impliquer dans le Cercle Lacordaire de même qu'à la S.S.J.B., ainsi qu'au sein des Caisses populaires. Dans les années 1960, j'ai beaucoup souffert de voir le déclin de notre Église : les prêtres quittaient le sacerdoce, les religieux, religieuses sortaient de leur communauté. Il y avait un abandon généralisé de la pratique religieuse. On dit que cette époque a été une période libératrice, nous sortant de la « Grande noirceur » des années précédentes. Selon moi, on est plutôt passé de la « Grande noirceur » à la profondeur des ténèbres ! En se libérant de l'Église, on s'est dirigé vers l'esclavage des sens : sexe, ivresse de l'alcool et de la drogue, jeu, avidité des biens matériels, etc.

14 Voir annexe 3.



Je me souviens d'une conversation avec un ami, en lien avec ce déclin de l'Église. Mon ami me disait : « Si on s'inquiète, c'est parce qu'on n'a pas la foi. » Je lui ai répondu : « Non, au contraire, si on s'inquiète, c'est parce que les gens perdent la foi. » Mon ami a renchéri et m'a rappelé Jésus dormant dans la barque, qui se réveille alors que ses apôtres paniquent à cause de la tempête sur la mer. Il leur a alors dit : « Hommes de peu de foi, pourquoi vous inquiétez-vous ? » Je me suis répété cela longtemps : « Homme de peu de foi, pourquoi t'inquiètes-tu ? » Par la suite, j'ai été et je suis encore témoin de très belles transformations que la foi produit.

43. COLLÈGE SACRÉ-CŒUR – 1971 - 1972

Dans les années 1960, avec la création du ministère de l'Éducation et les réformes scolaires qui ont suivi, avec un état qui se voulait neutre et laïc, on a arrêté la formation chrétienne dans les écoles publiques. J'ai suivi de près ce qui se passait à ce moment-là, ce qui m'a amené à soutenir les associations de parents catholiques qui défendaient les écoles chrétiennes.

Le *Rapport Parent*¹⁵ était un calque de ce que prônait le Mouvement laïque de langue française. On a utilisé le nom d'un évêque, Monseigneur Parent, pour mieux faire passer la réforme dans un milieu qui était chrétien. J'ai alors compris que notre bataille était perdue pour les écoles confessionnelles. J'ai cru que les institutions privées seraient la seule façon de poursuivre la formation chrétienne.

J'étais préoccupé et je le suis toujours de ne pas pouvoir transmettre notre foi à nos enfants et à nos petits-enfants comme nous

15 Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, paru en 1963-1964, et proposant la réforme du système d'éducation au Québec.

le souhaitions. Nous nous sommes aperçus que nos enfants étaient ignorants sur le plan de la foi et que les écoles ne véhiculaient plus les valeurs chrétiennes. C'est ainsi que j'ai été amené à m'impliquer dans la fondation du Collège Sacré-Cœur, association coopérative.

À l'époque, notre fille Sylvie fréquentait ce collège et notre fils Julien allait au Séminaire de Sherbrooke. Tous nos autres enfants sont allés à ces écoles-là. Lors d'une réunion de parents d'élèves, la directrice du Collège Sacré-Cœur a annoncé que les religieuses avaient vendu le bâtiment au ministère de l'Éducation pour en faire un cégep. Elle a ajouté qu'elles allaient devoir fermer l'institution, à moins que les parents prennent la responsabilité de l'administration. Les sœurs pourraient alors continuer à dispenser la formation humaine et chrétienne des étudiantes.

Il fallait qu'on s'implique, que je m'implique! Étant un autodidacte, je n'avais aucune compétence en éducation, mais ayant des compétences en administration, je croyais être en mesure de contribuer à la gestion d'une école. Je me suis retrouvé à la tête d'un comité de parents et nous avons formé une coopérative pour assurer la survie du Collège Sacré-Cœur. Cela a été une très belle expérience dans ma vie.

Le temps pressait : nous étions en janvier, le collège allait fermer en juin et la nouvelle institution devait être prête en septembre. Le comité de parents était dynamique, et ensemble, nous avons des compétences dans divers domaines pour mener à bien cette entreprise.

Je me disais que, comme président, je n'avais qu'à coordonner les efforts des personnes qualifiées qui m'entouraient. Mon principal collaborateur était un ingénieur qui s'occupait des locaux ; il y



avait aussi un comptable qui voyait aux finances, des professeurs de l'Université de Sherbrooke spécialistes de la formation des enseignants, des gens en ressources humaines, etc.

Cela a été une période très intense. J'ai réussi à motiver des professionnels qui travaillaient à leur compte. J'ai dit à un pharmacien par exemple : « Qu'est-ce qui est le plus important ? Faire 5 000 \$ de plus à la fin de l'année ou prendre du temps pour donner une bonne éducation à nos filles ? » Certaines journées, j'avais jusqu'à quatre réunions par jour pour planifier et instaurer la nouvelle administration. Nous avons acheté une ancienne école et le Collège a survécu.

Quand est venu le moment du déménagement, nous avons réussi à obtenir des camions gratuitement. Il y avait tellement de bénévoles pour vider le collège que nous avons été capables de former une chaîne humaine qui partait de la dernière classe du troisième étage jusque dans le camion de déménagement ! Il faut souligner que nous avons reçu une excellente collaboration de la communauté religieuse des Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus, que ce soit pour les meubles, l'équipement, l'achat de la bâtisse, la direction et le personnel fourni gratuitement pour aider au financement. Nous étions prêts pour l'ouverture du collège sur la rue Belvédère en septembre 1972.

Constatant que l'enseignement religieux n'était pas donné comme je l'aurais souhaité, et me croyant bien placé pour parler aux professeurs, je suis intervenu : « Nous, parents, avons travaillé bénévolement et investi de notre argent pour que nos filles reçoivent une formation chrétienne et vous ne la faites pas ! » Ils m'ont alors répondu que cette formation chrétienne, si elle n'avait pas été commencée à la maison, ne pouvait être faite à l'école ! Cela devait débiter à la maison, dans les familles, alors que pour

moi, cette formation se faisait à l'école. Je me suis donc dit que si l'éducation chrétienne devait se faire à la maison, nous allions la faire !

J'ai alors vécu quelques expériences... familiales ! À la maison, Élisabeth et moi avons toujours prié. Tous les soirs avant de mettre les enfants au lit, nous veillions à ce qu'ils récitent une courte prière. Nous assistions à la messe le dimanche, et l'éducation chrétienne à la maison se résumait à cela.

Un soir, après le souper, alors que les cinq enfants étaient réunis autour de la table dans une ambiance agréable, j'en ai profité pour commencer à parler de Dieu et de la foi. La réception a été très froide. Alors, je me suis dit : « Ils n'ont pas l'habitude, mais la prochaine fois ce sera sans doute plus facile. » La seconde fois venue, l'aînée, Sylvie, s'est levée de table en s'excusant et en disant qu'elle avait des travaux scolaires à faire. Julien l'a suivie en prétextant des leçons et les autres se sont aussi levés pour ne laisser qu'Élisabeth et moi seuls à table avec le petit dernier assis dans la chaise haute, trop petit pour comprendre et incapable de se sauver ! Ce ne fut pas un succès.

Je faisais alors partie de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE), où j'ai rencontré un prêtre à qui j'ai demandé : « Qu'est-ce qu'on fait avec nos grands enfants qui ne veulent rien savoir de la foi ? »

Il m'a alors donné une réponse à laquelle je ne m'attendais pas : « Toi, mêle-toi pas de ça ! » Pour moi, c'était ma responsabilité en tant que père de transmettre ma foi et voici qu'un prêtre venait me dire cela. J'ai dit : « Quoi ? » « Mêle-toi pas de ça ! », a-t-il répété. Je ne comprenais pas ce que j'entendais. Le prêtre a ajouté : « Tu prétends que tu as la foi, toi ? ... Donne tes enfants au Seigneur et prie pour eux. »



C'est ainsi qu'Élisabeth et moi avons donné, personnellement et à haute voix, nos enfants au Seigneur devant le tabernacle dans la chapelle des Pères Trinitaires à Granby. Et nous avons prié. Et nous avons pleuré parce que nous avons l'impression de les perdre.

Quelque temps plus tard, notre fille Sylvie, qui avait 18 ans, nous annonce un samedi soir, tout heureuse, qu'elle a rencontré un moniteur de ski, un beau gars de 22 ans, qui l'invite à passer une semaine de ski gratuitement au mont Sainte-Anne à Québec. Nous venions de les donner au Seigneur. Que devons-nous faire ?

Nous lui avons répondu : « Tu es majeure, c'est à toi de prendre la décision. Cette invitation n'est pas gratuite et c'est peut-être payer beaucoup trop cher pour une semaine de ski. Tu ne connais pas ce garçon, et nous aimerions que tu refuses cette invitation, mais la décision t'appartient. »

Quand, nous nous sommes retrouvés, Élisabeth et moi, dans notre chambre, nous souvenant des paroles du prêtre et de l'importance de prier pour nos enfants, c'est ce que nous avons fait. Après plusieurs jours, Sylvie est revenue en nous disant qu'elle avait bien réfléchi et qu'elle avait décidé de ne pas aller au mont Sainte-Anne.

Une trentaine d'années plus tard, nous en avons reparlé ensemble, et elle nous a confié que, si elle n'y était pas allée, c'est parce que nous l'avions laissée prendre sa décision. Selon elle, à l'époque, si nous avions voulu lui imposer notre façon de voir, elle aurait démontré son indépendance, et nous aurait défiés en y allant.

Par la prière, le Seigneur peut rejoindre nos enfants. Nous en avons été témoins dans une multitude de circonstances, et nous sommes reconnaissants de l'agir de Dieu auprès de nos enfants. À ce jour, il nous a épargné de grandes souffrances que vivent de nombreux parents de notre génération. Nos enfants ont entre 22 et 36 ans de vie de mariage. Nous n'avons pas eu à subir de séparation de couple, même si cela ne veut pas dire que cela ne pourrait pas nous arriver.

44. IMPLICATION PROFESSIONNELLE – 1964 - 1979

Comme j'œuvrais tant dans le secteur de l'assurance-vie que dans les assurances générales, je relevais de deux ordres professionnels : l'Association des assureurs-vie contrôlait les permis de pratique, l'éthique et la déontologie, ainsi que la formation. Du côté des assurances générales, incendie, auto, risques divers (I.A.R.D.), l'Association des courtiers d'assurances du Québec avait les mêmes responsabilités.

Après mes cinq années de cours pour devenir assureur-vie agréé (A.V.A.), je me suis impliqué pendant dix ans pour former des confrères ou des concurrents qui voulaient devenir assureur-vie agréé. Comme nous étions une trentaine d'assureurs-vie agréés à Sherbrooke, nous avions ce qu'on appelait un « chapitre AVA », dont j'avais été élu président vers 1968, et qui nous donnait le droit de siéger à l'Association provinciale des assureurs-vie.

À l'époque, c'était une association assez sclérosée. Lors de la première réunion à laquelle j'ai assisté, j'ai fait certaines interventions qui ont plu, même si elles pouvaient déranger. Un groupe d'assureurs-vie m'a alors demandé si j'acceptais de siéger au conseil provincial, et ils m'ont nommé vice-président de



l'Association. C'est la seule fois dans ma vie où j'ai été élu au suffrage universel... avec les deux tiers des votes! Mais là, je me retrouvais comme un chien dans un jeu de quilles!

Après quelques mois, le président a démissionné parce qu'il avait obtenu une promotion au sein d'une compagnie d'assurances. Le trésorier, qui avait de grandes ambitions, a été élu à la présidence. À l'époque, je craignais pour ma part de m'exposer aux micros et aux caméras lors de communications publiques.

Du côté des assurances générales, les compagnies d'assurances fixaient nos commissions, et ce, de manière unilatérale. Nous avons eu de nombreuses réductions de commissions en assurance automobile, passant de 20% à 17,5%, puis à 15%, à 12,5%, jusqu'à 8,5% en 1972 pour les jeunes conducteurs!

Les compagnies d'assurances se sentaient menacées par les assureurs directs et par l'étatisation. Notre association nous annonçait ces réductions, mais sans rien revendiquer pour défendre nos intérêts, en disant que ce n'était pas son rôle.

En 1973, la Fédération des courtiers d'assurances du Québec, un syndicat professionnel, est née. J'ai été invité à y participer, et j'ai été élu second vice-président. Nous avons besoin d'une organisation pour revendiquer nos droits, avoir notre mot à dire quant à notre rémunération et négocier avec les compagnies d'assurances pour nous faire reconnaître.

À cause de l'ampleur de mon bureau d'assurances et de l'expérience que j'avais dans les relations avec les compagnies d'assurances, j'étais celui qui avait le plus de crédibilité pour rencontrer les représentants des compagnies d'assurances. J'ai été nommé pour entreprendre des négociations avec eux. J'ai réussi à obtenir

un accord de principe pour augmenter notre commission de 8,5 % à 10 %. Les compagnies s'engageaient à ne prévoir aucune baisse de commissions sans avoir négocié au préalable avec la Fédération des courtiers d'assurances du Québec.

J'ai cru avoir fait un excellent travail, j'étais très heureux des résultats obtenus. Plusieurs groupes de la région étaient d'accord avec moi. Toutefois, dans d'autres régions, on s'est prononcé contre ces résultats. Lors de la réunion du conseil général, le président m'a enlevé le micro pour déclarer qu'on n'avait pas formé un syndicat pour faire de l'à-plat-ventrisme¹⁶, qu'il fallait se tenir debout, etc.

Mon plan a été défait. J'ai alors proposé de former un comité de recherche et d'orientation dont j'ai été nommé président. Nous avons engagé la firme *Sécor*, dirigée par l'économiste Marcel Côté, pour établir une stratégie. Cela nous a conduits à facturer des honoraires professionnels à nos clients plutôt que d'affronter les compagnies d'assurances.

En 1975, j'ai été élu président de la Fédération des courtiers d'assurances du Québec, et nous avons mis en application les recommandations de *Sécor*. À l'époque, il y avait le projet de refonte de la loi sur l'assurance automobile. Nous avons une bonne relation avec la ministre responsable du dossier à l'époque, madame Lise Bacon. Nous avons travaillé conjointement avec le Bureau d'assurance du Canada qui représentait les compagnies d'assurances et le Barreau du Québec pour faire des recommandations et des amendements à la loi afin de simplifier l'indemnisation des victimes d'accidents automobiles, tout en laissant la gestion à l'entreprise privée. Le projet de loi, accepté par la ministre, était prêt à

¹⁶ Action de se soumettre avec complaisance et servilité.



être présenté à l'Assemblée nationale quand, au même moment, le premier ministre Robert Bourassa a déclenché des élections à l'automne 1976.

Le Parti québécois, dirigé par René Lévesque, a été porté au pouvoir. Dans son programme électoral, il proposait d'étatiser l'assurance automobile. Ils ont confié ce mandat à madame Lise Payette qui, selon moi, n'avait aucune expérience ni connaissance du monde de l'assurance; elle avait été choisie à cause de sa renommée et de sa notoriété.

La première chose était donc de demander une rencontre avec la ministre, laquelle nous a toujours été refusée. Nous ne pouvions faire valoir nos arguments que lors des audiences publiques. Nous sentions bien qu'il n'y avait aucune considération pour notre point de vue. Lorsqu'est arrivé le moment de débattre du projet de loi et de présenter nos mémoires, j'ai vécu une période difficile. Je ne me sentais pas du tout la compétence pour préparer un tel mémoire au Gouvernement. Ce travail a été confié à notre avocat. Ce dernier avait été embauché dès la fondation de notre Fédération et il avait fait sa marque en représentant les médecins lors de l'étatisation de l'assurance maladie. Il a donc préparé un projet de mémoire qui devait être retravaillé et approuvé par un comité formé du président – moi-même –, des deux vice-présidents, du directeur général et de l'avocat. Nous avons toujours travaillé en collaboration et nous étions tous des amis.

Selon l'avocat, nous avons un rôle à jouer pour continuer à distribuer l'assurance automobile étatisée. Dans le mémoire, il nous faisait dire que nous étions d'accord avec l'étatisation de l'assurance automobile, mais nous étions opposés. « Ça va nous donner de bonnes grâces pour aller chercher des avantages auprès du Gouvernement, » disait-il. Je n'y croyais pas parce que,

lorsqu'étatisée, l'assurance automobile devenait une taxe à payer. Ainsi, le courtier n'aurait plus eu de rôle à jouer là-dedans. Je me suis farouchement opposé à cette idée-là : c'était pour moi de la prostitution intellectuelle afin d'obtenir des faveurs ! Je n'étais pas d'accord avec l'étatisation de l'assurance automobile et il n'était pas question de voir mon nom associé à une telle prise de position. L'avocat a réussi à convaincre le directeur général et les deux vice-présidents et je me suis retrouvé complètement isolé dans ma position. J'ai donc dû accepter de ne rien dire sur l'étatisation, et que la Fédération ne se prononce pas contre.

Il y a eu deux rencontres, un total d'une quinzaine d'heures de lourds échanges. Se battre contre des adversaires, c'est une chose ; mener un combat contre des amis, c'est une autre affaire ! Quand j'ai constaté qu'ils ne voulaient pas céder, je leur ai dit : « Nous ne nous entendons pas. Nous allons présenter les deux versions à l'exécutif. Comme vous êtes déjà quatre contre moi, vous allez sûrement gagner. Je serai donc défait. Nous irons au conseil général, composé d'une trentaine de personnes, pour présenter les deux versions et si je suis défait, je démissionne. Alors, vous devrez vous trouver un autre président pour présenter le mémoire. Devant ma proposition, ils ont choisi de renoncer à leur point de vue.

Quand est arrivé le moment de présenter le mémoire à l'hôtel du Parlement à Québec, le 23 septembre 1977, la salle réservée pour la tenue de la commission des consommateurs, coopératives et institutions financières était beaucoup trop petite : il y avait 600 à 700 courtiers présents. Plusieurs étaient debout dans le couloir attenant pour assister aux délibérations de la commission. On a donc transféré la commission au Salon rouge. Les estrades étaient remplies. Selon la tradition, tout le monde doit être présent lorsque le ou la ministre fait son entrée et, selon les règles, il n'y a pas



d'applaudissements, mais tout un décorum à respecter. Nos organisateurs nous avaient pourtant conseillé d'attendre et d'arriver après la ministre. Quand nous sommes entrés, l'assistance s'est levée et s'est mise à applaudir. Le président de la commission tentait de rétablir l'ordre, mais il n'y avait rien à faire. Ce n'est qu'une fois assis à nos places, à l'avant, que j'ai levé les mains pour demander le silence et tout s'est arrêté instantanément. Cela a été ma seule petite victoire... puisque tout était déjà décidé. Nous n'avons eu aucune influence sur le projet de loi. Les cabinets de courtage ont alors connu des pertes considérables de revenus.

Après deux mandats d'un an, je me suis retiré et j'ai laissé la présidence à quelqu'un d'autre. Par la suite, j'ai été vice-président de l'Association provinciale des courtiers d'assurances. J'ai coprésidé un deuxième comité de recherche et d'orientation sur l'avenir de notre profession. Même si nous avons subi des défaites, j'ai la satisfaction d'avoir donné le meilleur de moi-même et d'avoir accompli tout ce qui était en mon pouvoir pour le bien de l'ensemble des membres de ma profession.

45. ENFANTS ET ASSOCIÉS – 1982 - 1997

J'avais toujours désiré voir mes enfants s'impliquer avec moi dans mon bureau d'assurances. Lorsque Sylvie est allée travailler pour les magasins *La Baie* à Montréal, je me suis dit : « C'est regrettable de voir tant de talents travailler ailleurs. » J'étais toujours émerveillé de voir des collègues arriver et me présenter leur fils ou leur fille qui travaillait maintenant avec eux.

Le vendredi 23 avril 1982, avec des gens du milieu de l'assurance, Élisabeth avait préparé une petite fête pour souligner mes 30 ans de travail en assurances. Le lundi suivant, trois de mes

enfants commençaient à travailler avec moi à temps plein ! J'ai vu cela comme un cadeau extraordinaire du Seigneur.

Ils avaient tous déjà travaillé à différents degrés pour l'entreprise. Sylvie a fait des études en marketing à Sherbrooke et elle a travaillé à Montréal. Après son mariage, elle est revenue à Sherbrooke pour assister son mari dans le démarrage de quatre restaurants Burger King. Elle s'est alors jointe à L. Lachance et associés. Elle m'avait déjà prouvé son talent alors qu'elle n'avait que 15 ans, lors d'un emploi d'été : je l'avais mise entre les mains de ma comptable minutieuse et pointilleuse qui était rarement satisfaite des gens qui travaillaient avec elle et à ma grande surprise, elle m'avait dit : « Sylvie travaille très bien, elle est minutieuse et précise. »

Julien avait déjà commencé à vendre de l'assurance pour nous, à temps partiel pendant ses études universitaires. Celles-ci terminées, il lui était possible de venir travailler à plein temps avec nous. Édith avait travaillé au bureau durant ses études. Son baccalauréat en formation scolaire professionnelle terminé, elle est venue elle aussi travailler au bureau à plein temps. Par ailleurs, Sylvie ayant travaillé dans d'autres entreprises, elle pouvait expliquer à Édith et Julien ce qui, dans une entreprise autre que familiale, ne se passait pas de la même façon.

J'ai travaillé avec eux pendant une quinzaine d'années et les trois ont joué un rôle important dans le développement de l'entreprise au cours de ces années. Nous avons alors mis l'accent sur les assurances générales.

Je voyais le phénomène de regroupement qui se produisait dans à peu près tous les domaines à cette époque-là : les épiceries, les pharmacies, etc., se regroupaient dans des chaînes. Je me disais que l'assurance n'échapperait pas à cette tendance. Il n'y



a pas de problème à être petit si nous sommes entourés de petits comme nous. La nature nous enseigne que ce n'est pas un problème d'être un petit arbre si tu es entouré de petits arbres. Mais le petit arbre a un problème quand il est entouré de grands arbres qui lui cachent l'accès au soleil et qui, avec leurs grosses racines, viennent siphonner la richesse du sol. Moi, je voulais grandir alors qu'il y avait encore de la place au soleil.

J'évalue que j'ai acheté environ 75 petits bureaux d'assurances pour intégrer mon réseau et compléter mon offre de services. Au départ, c'était à Sherbrooke et dans la région immédiate, Coaticook, Cookshire, Magog, Windsor, Richmond, toutes les petites villes alentour, puis nous avons élargi à Drummondville ainsi que dans la région de Montréal. Le résultat est que lorsque nous avons vendu le bureau en 1997, notre entreprise était devenue deux fois plus grosse que le plus gros bureau d'assurances de Sherbrooke.

Dès 1982, Sylvie a pris la responsabilité de la comptabilité et des finances ; elle avait du talent, elle avait l'expérience dans la gestion du personnel et elle a rapidement pris les rênes. Pour sa part, Édith avait été représentante de service à la clientèle et elle est devenue responsable de la formation des représentants et des employés. Quand nous avons vendu l'entreprise, elle est allée enseigner au Séminaire de Sherbrooke pour former des jeunes dans le domaine des assurances.

Julien, après quelques années de travail dans la vente, avait manifesté le désir de travailler dans l'administration et la gestion du bureau. Comme il souhaitait prendre la relève de *L. Lachance et associés*, pour le préparer, je lui ai offert de faire le tour de toute l'entreprise afin qu'il voie toutes les responsabilités de chacun des secteurs d'activités.

Nous avons convenu d'un contrat : « On va s'imaginer que nous sommes dans une course à relais, moi je cours en avant avec le témoin et toi tu t'entraînes. Si jamais je faiblis, c'est toi qui prends le témoin et qui continues. Si je ne faiblis pas, je peux te dire que je ne dépasserai pas 60 ans. » J'en avais 52. C'était l'entente.

Il y a eu des périodes d'ajustement. Julien et moi avons des tempéraments bien différents. Alors que Julien est plutôt rationnel, moi je suis plus intuitif. Question d'éviter des frictions et tensions entre père et fils, nous avons fait appel à un conseiller et psychologue industriel pour nous aider dans ce moment de transition. Un jour, ce dernier m'a dit : « Ce que vous aviez à donner à Julien, vous le lui avez transmis. Ce qui lui manque, il va aller le chercher à l'extérieur. »

« Est-ce que cela signifie que mon temps est terminé ? Est-ce que j'ai encore ma place au bureau ? », me suis-je demandé. Et pendant deux jours, ces questions m'ont fortement habité et c'est alors que j'ai réalisé que j'avais 59 ans ! J'avais dit que je ne dépasserais pas 60 !

Le temps était venu de quitter le bureau d'assurances. Je ne voulais plus travailler pour gagner de l'argent. J'avais ce qu'il fallait pour vivre, je voulais me débarrasser de mes affaires. Je voulais vendre les terrains dans lesquels j'avais investi pour m'en libérer et ainsi me consacrer en toute liberté à des œuvres d'évangélisation. Mais ces années-là étaient une période morte pour le développement immobilier résidentiel à Sherbrooke et je ne réussissais pas à vendre mes terrains.

Nous sommes très mauvais juges quand nous transigeons avec nos enfants : soit nous sommes trop bons parce que nous les aimons, soit nous sommes trop durs parce que nous voulons qu'ils



réussissent et nous les poussons trop fort. Ainsi, chaque fois que j'ai voulu donner une promotion ou de nouvelles responsabilités à mes enfants, j'ai toujours vérifié auprès de quelqu'un d'autre pour faire une évaluation juste de la situation.

Avant ma décision finale, j'ai consulté deux personnes qui me connaissaient et connaissaient Julien. Toutes les deux m'ont dit que ce serait la plus belle chose à faire pour Julien et pour moi. Je crois que cela s'est avéré vrai. J'avais permis aux enfants de devenir actionnaires et Julien possédait déjà 25 % des actions de l'entreprise. J'ai quitté mon bureau d'assurances en 1993. Quatre ans plus tard, comme je ne réussissais pas à vendre mes terrains et que Sylvie et Édith avaient décidé de s'orienter ailleurs, j'ai décidé de vendre le bureau d'assurances. Je l'ai d'abord offert à Julien. Au départ, il avait manifesté l'intention de l'acheter, mais après, il n'osait plus, il n'obtenait pas ce qu'il voulait des compagnies et cela ne marchait pas à son goût. Finalement, nous avons vendu le bureau à des tiers en 1997. À ce moment-là, l'entreprise comptait au-delà de 100 employés et 22 bureaux.

Pendant ce temps, Catherine était à Montréal, à la suite d'études en psychosociologie de la communication. Elle est toujours à Montréal où elle travaille comme intervenante sociale auprès de gens semi-autonomes en résidence supervisée. C'est aussi l'artiste de la famille.

Élisabeth et moi avons eu cinq bons enfants. Ils ont fait leur chemin et nous avons toujours bien accueilli et aimé leurs conjoints. Ils sont tous mariés. Quatre de nos enfants ont eu trois enfants et une autre, quatre, pour un total de 16 petits-enfants, tous baptisés. Cinq de ceux-ci se sont mariés à l'Église catholique et un sixième civilement. Nous sommes très fiers des choix que nos enfants et petits-enfants ont faits. Et nous sommes très choyés par nos enfants et nos petits-enfants.

46. RENOUVEAU CHARISMATIQUE – 1973 - 1999

Si les gens avaient déserté les églises, j'ai découvert vers 1973 que d'autres personnes avaient commencé à se réunir par petits groupes dans des maisons privées pour prier. Je me suis alors dit : « Ce n'est pas mort, il y a encore des gens qui découvrent la foi. » Parallèlement à ma vie familiale et professionnelle, je poursuivais ma recherche spirituelle.

Un jour, un visiteur est passé au bureau et m'a dit : « Toi, Léandre, tu as réussi... » C'est toujours agréable à entendre ; mais plus tard, seul dans ma voiture, je me suis demandé : « Dit-il vrai ? Pourquoi a-t-il dit cela ? Pour avoir une faveur ? »

C'est à ce moment que j'ai commencé à m'interroger, à tenter de comprendre et de définir le phénomène de la réussite. C'est très compliqué... Il y a des gens qui ont réussi sur le plan de la carrière, mais qui ont échoué sur le plan familial. D'autres y ont laissé leur santé, etc.

Je comprenais que mon visiteur avait voulu dire que j'ai réussi plus que la moyenne comme courtier d'assurances. C'est vrai. Oui, j'ai réussi plus que la moyenne des gens dans mon domaine, mais qu'est-ce que cela me donnait ? Si je travaillais plus fort que la moyenne des gens, si j'avais plus d'ennuis que la moyenne des gens, si je m'occupais moins de mes enfants et de ma famille que la moyenne... j'allais peut-être mourir plus jeune que la moyenne ! Qu'est-ce que cela me donnait ? Qu'est-ce que cette réussite devait m'apporter ? Cela devait me procurer du temps pour ce qui était vraiment important pour moi.

Je souffrais toujours de mon complexe d'autodidacte, de ne pas avoir pu poursuivre mes études comme je l'aurais voulu. J'ai



pensé continuer mes études. À ce moment, je cherchais à percer le secret de la réussite et le mystère du succès. Je voulais comprendre pourquoi j'embauchais des gens qui me paraissaient avoir tout ce qu'il fallait pour réussir dans la vente d'assurances et ne réussissaient pas, alors que j'en embauchais d'autres qui me paraissaient moins bons et obtenaient pourtant du succès.

À cette époque, j'ai découvert les œuvres d'Alexis Carrel¹⁷. Selon lui, un des grands problèmes de la science moderne, c'est qu'elle limite l'homme à son intelligence, c'est-à-dire à ce qu'il peut comprendre. Alors que la personne atteint sa véritable dimension dans la mesure où elle s'élève au niveau de son esprit. Pour Carrel, l'intelligence est une des facultés de l'esprit. J'ai donc décidé d'investir dans le développement de mon esprit.

Ainsi j'ai accepté d'aller vivre, avec Élisabeth, une journée dans le cadre du Renouveau charismatique à Oka, puis un week-end et enfin une semaine complète de formation chez les Pères Trinitaires à Granby avec le père Jean-Paul Régimbald, fondateur du Renouveau charismatique au Québec. Le Renouveau charismatique, c'est le souffle de l'Esprit qui, devant le déclin de notre Église, touche une multitude de cœurs. Je crois que l'Esprit Saint se trouvant peut-être dans un cadre trop rigide dans l'Église, trouve là un souffle nouveau qui éveille beaucoup de foi un grand nombre de cœurs.

Un élément déclencheur parmi tant d'autres a été d'entendre, lors de ces réunions, les nombreux témoignages de personnes découvrant la foi dans de grands moments de souffrance. Une femme, aux prises avec un mari alcoolique, avait « donné » son

17 Selon Wikipédia : Alexis Carrel : 1873-1944, chirurgien et biologiste français, qui a marqué la médecine. À l'origine agnostique (ou athée), il devient catholique militant lors d'un séjour à Lourdes en 1903 après avoir assisté à ce qu'il considéra être un miracle.

mari au Seigneur et pria pour lui. Le mari a connu une conversion et a arrêté de boire. Un homme qui avait une femme au mauvais caractère l'avait confiée au Seigneur; la femme a changé pour s'adoucir. Un autre homme sur le point de faire faillite avait tout abandonné au Seigneur, et son entreprise a survécu.

Il y avait aussi à cette époque de nouveaux mouvements qui voyaient le jour, animés du même souffle de l'Esprit : les Cursillos, la Rencontre, etc. La rencontre avec sœur Jeanne Bizier, fondatrice des Petites Sœurs de Myriam et de la communauté Myriam Bethléem, a été un événement marquant. Personnellement, j'avais un peu de difficulté à m'insérer dans ces mouvements que je trouvais parfois un peu *flyés* (extravagants). C'était probablement à cause de mon côté rationnel, étant un homme d'affaires avec une certaine réserve... Mais je voyais chez eux de beaux témoignages.

J'ai été invité à une rencontre de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE) fondée par le père Jean-Paul Régimbald et deux hommes d'affaires, pour évangéliser la classe dirigeante. C'était au Holiday Inn à Longueuil. Il y avait 150 voire 200 personnes du milieu professionnel et des affaires réunies pour un repas de 12 h à 14 h avec des moments de prière, des enseignements sur la Parole de Dieu suivis de témoignages. Je me sentais à l'aise dans ce mouvement-là. De 1975 à 1985, j'ai œuvré dans cette organisation en devenant président de la section locale à Sherbrooke, puis président national. C'est une autre expérience qui m'a marqué sur le plan de la foi.

Je me suis alors dit que, si le Seigneur est capable de faire de bonnes choses quand on lui confie ce qui va mal, il n'y aurait sûrement que des avantages à le mettre dans notre vie et dans une entreprise qui va bien avec des gens qu'on apprécie. Il y a beaucoup de liberté dans le monde de la vente et certains bons



vendeurs travaillant dans mon entreprise aimaient consommer de l'alcool et avoir une conduite de libertinage. J'ai pensé que, s'ils étaient convertis, le Seigneur les libérerait de l'alcool et de leurs mauvaises habitudes, ce qui pouvait faire d'eux des vendeurs extraordinaires. Le Seigneur m'a donné à travers cela un enseignement d'une grande valeur qui est à la base de ce que je vis aujourd'hui.

J'avais eu l'occasion de rendre un service à sœur Jeanne Bizier¹⁸. Elle était alors animatrice chez les Pères Trinitaires à Granby. Elle travaillait en collaboration avec le père Jean-Paul Régimbald. En retour, elle m'a demandé : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Je l'ai alors invitée à venir souper à la maison, puis à présenter une conférence et passer une soirée avec ceux qui seraient prêts à l'écouter à mon bureau d'assurances. Je visais deux objectifs : évangéliser mes enfants à qui je ne réussissais pas à transmettre ma foi et faire une expérience d'évangélisation auprès de mes vendeurs. Elle est venue souper à la maison, puis elle a donné un enseignement au bureau où j'avais convoqué mes vendeurs. Plusieurs étaient présents. Je voulais bien que le Seigneur intervienne, mais à condition qu'il agisse selon ma volonté.

J'avais un excellent vendeur que j'avais refusé d'engager trois fois parce qu'il avait tout raté dans sa vie : sa vie familiale, il avait fait faillite et il avait même raté son suicide ! Je me disais que s'il se convertissait, il aurait une grande influence chez mes autres vendeurs. Sœur Jeanne Bizier le rencontre lors de cette soirée et lui demande : « Qu'aimerais-tu demander au Bon Dieu ? Que voudrais-tu que le Bon Dieu fasse pour toi ? » Et lui de répondre : « Qu'il me libère de l'emprise de l'alcool ! » Sœur Bizier lui met la main sur l'épaule et elle dit : « Seigneur, tu as entendu sa demande, exauce-la... »

18 Fondatrice de la « Famille Myriam Beth'léhem ».

Arrivé chez lui, il a pris une bière : à sa grande surprise, ce n'était pas buvable ! Le lendemain, il est allé dans son bar préféré et a commandé une bière. Encore une fois, elle n'était pas buvable. Il a demandé au barman d'y goûter : ce dernier lui a répondu que c'est une bière qui a le goût de la bière comme toutes les autres. Plus tard, lors d'un repas d'affaires avec un client, au lieu de prendre une bière, il a pris un gin et a failli s'étouffer, les yeux exorbités. « L'alcool ne me fait plus ! », a-t-il expliqué au client. Il m'a raconté son histoire et j'ai trouvé cela extraordinaire.

Je l'ai emmené à un repas témoignage de l'Association des chrétiens témoins dans leur entreprise (ACTE). Il semblait participer avec beaucoup d'intérêt ; j'en étais tout heureux. Peu de temps après, il m'a dit : « La bière est redevenue buvable, mais j'ai le contrôle sur moi-même pour arrêter. » Il a pourtant rechuté une nouvelle fois. Moi, je voulais le sauver. Je l'ai donc emmené trois jours à la Trappe d'Oka pour lui permettre de rencontrer un moine, espérant qu'il puisse être libéré.

Les alcooliques sont parfois malheureusement de grands manipulateurs. Au retour, il m'a dit que s'il rechutait, c'était parce qu'il avait des dettes qui le fatiguaient. Je lui ai demandé combien il devait : 6 400 \$. Je lui ai fait un chèque de ce montant, et je lui ai dit d'aller payer ses dettes et de se mettre au travail !

Douze heures plus tard, à quatre heures du matin la nuit suivante, il avait embouti la bâtisse de l'ancienne coop agricole angle King et Belvédère, il avait complètement démoli la voiture que je lui avais financée. Il était parti *sur le party* (faire la fête) avec mon chèque ! En douze heures, j'avais perdu 14 000 \$! Cela a mis fin définitivement à ma relation avec lui.



De 1975 à 1982, j'ai vécu des années de souffrances. J'ai perdu beaucoup de vendeurs que je considérais comme mes fils. Je les avais formés à la vente d'assurances, je les finançais, je croyais être un bon père pour eux et chaque fois que j'en perdais un, cela m'arrachait le cœur. Je n'ai jamais fait de pertes dans mes opérations, mais c'était difficile. Mes vendeurs qui étaient partis sollicitaient mes autres vendeurs pour aller travailler avec eux. Il ne m'en restait plus qu'un de ma première équipe.

Lui et son épouse nous avaient accompagnés chez les Pères Trinitaires à Granby lors de la première retraite à laquelle Élisabeth et moi avons participé. Cela avait été l'occasion, entre autres, de libérer son épouse de la phobie des foules et des endroits publics. Il n'a jamais participé à aucune autre activité religieuse par la suite. Six ans après cette première expérience chez les Pères Trinitaires, pendant mes vacances, il m'a téléphoné au chalet : il devait me parler, c'était important et urgent. Il est venu me voir pour me dire qu'il était allé faire une retraite à Granby afin qu'on prie sur lui pour discerner s'il devait rester ou quitter l'entreprise. Je lui ai demandé : « As-tu obtenu une réponse ? » « Ils m'ont dit que je devais partir. » Cela a été un véritable choc pour moi, car cela venait de l'endroit même où j'avais vécu une véritable conversion. J'avais l'impression de vivre un texte de la Bible, lorsque le peuple hébreu dit : « Attention c'est Dieu qui combat contre nous ». Il était sollicité par mes autres employés qui étaient partis. Je lui ai seulement répliqué : « Tu aurais pu attendre après mes vacances pour m'annoncer ça ! »

À ce moment-là, je me suis dit : « Il y a une seule personne qui puisse m'aider à comprendre ce que je vis là-dedans : sœur Charles-Arthur, une religieuse des Sœurs de la Présentation de Marie, une mystique, aveugle, qui a donné ses yeux au Seigneur et qui prie continuellement pour les prêtres. » Elle a accepté de me

rencontrer. Je lui ai confié tout ce que je vivais. Elle m'a écouté attentivement, et quand elle a commencé à parler, elle m'a dit : « C'est extraordinaire ! C'est extraordinaire ! » Et elle a ajouté avec une conviction qui est venue me pénétrer jusqu'au fond de l'âme : « Vous avez là la preuve que Dieu vous aime, et qu'il veut vous unir à Lui. La seule façon qu'Il puisse le faire, c'est à travers les épreuves et les difficultés. Allez-vous les refuser ? »

Je n'ai pas répondu. Même si elle était aveugle, j'avais l'impression qu'elle avait les deux yeux fixés sur moi. Elle m'a répété la question : « Allez-vous les refuser ? »

- « Non, non, ma sœur, je vais les accepter. »

Cela a été un cheminement de foi extraordinaire, pour me faire comprendre que je n'étais pas un sauveur. Cela a été un enseignement fondamental. Si je n'avais pas vécu cela à ce moment-là, aujourd'hui, avec tout ce qui se vit à la Fondation des Choisis de Jésus, j'aurais probablement eu l'impression d'être un sauveur. J'ai appris à la dure école que je n'en étais pas un, que c'était Jésus l'unique, le vrai Sauveur !

Une réflexion que j'ai eue avec un de mes amis, Gaston Beaudoin, qui était mon comptable, a aussi marqué ma vie. Avec le déclin de la foi des années 60 à 80, j'en étais arrivé à dire qu'aucun mouvement humain n'est capable de renverser la situation. Seul Dieu pouvait le faire par la transformation des cœurs. Moi, je n'étais pas capable de changer le cœur de personne, je n'étais même pas capable de changer le mien.

Nous savons que nous avons tous un peu d'influence les uns sur les autres. Une fois mon cœur changé, si cela pouvait avoir de l'influence sur deux personnes et que ces deux personnes, à leur tour, avaient chacune de l'influence sur deux autres, cela en



ferait quatre, puis huit, seize et ainsi de suite... J'ai alors compris qu'avec un cœur changé, le Seigneur en change beaucoup plus que deux.

« Seigneur, si je te donne mon oui et que je te supplie de venir changer mon cœur, tu ne peux pas refuser ma prière. Tu es venu sur Terre pour cela, tu as donné ta vie pour cela, je t'en supplie, change mon cœur. »

47. LA PRIÈRE ET L'ADORATION, C'EST LA BASE !

En parallèle aux activités d'ACTE (Association des chrétiens témoins dans leur entreprise), je participais à la Montée pascale chez les Pères Trinitaires à Granby.

Une fois par année, cette retraite pour gens d'affaires et professionnels avait lieu à Granby. Cela commençait le mercredi soir pour se terminer le samedi midi. Cette retraite pascale réunissait près de 300 personnes principalement du milieu des affaires, pour s'interroger ensemble sur comment vivre notre foi en entreprise. J'y ai participé pendant plus de 20 ans à partir de 1975 et ces retraites se donnent toujours aujourd'hui avec d'autres prédicateurs.

Nous repartions fort bien intentionnés, décidés à accomplir la volonté de Dieu. Mais à l'intérieur de nos entreprises, dans la réalité quotidienne, je me demandais si mes décisions étaient toujours conformes avec mes résolutions. J'ai réuni les sept ou huit participants de Sherbrooke, en leur proposant des réunions hebdomadaires pour intégrer ce que nous découvrons et apprenions. Cela commençait par la messe à 7 h à la cathédrale Saint-Michel, suivie d'un petit déjeuner et d'échanges sur les difficultés que nous rencontrions afin de nous soutenir mutuellement.

Après un certain temps, avec la dimension de la foi, nous nous sommes aperçus que nous pouvions avoir autant d'intérêt à côtoyer des gens de tous les milieux, qu'importe notre métier. Nous avons ouvert nos activités à tous. Ainsi, aujourd'hui, tous les jeudis matins, nous avons une messe à 7 h chez la Famille Marie-Jeunesse¹⁹, suivie d'un petit déjeuner partage. La particularité, c'est que le Seigneur nous a toujours envoyé des gens.

Récemment, j'ai rencontré quelqu'un que j'avais côtoyé dans les années 1980. Il m'a demandé si ces rencontres du jeudi matin existaient toujours et comment nous faisons pour attirer des participants. J'ai répondu que je ne le savais pas, parce que j'ai l'impression de n'avoir jamais invité personne. Peu importe le nombre que nous sommes, entre 20 et 40, il n'y a qu'une seule personne qui parle à la fois. Nous partageons les merveilles de Dieu, là où nous avons vu Jésus à l'œuvre. C'est un ressourcement : nous en repartons toujours heureux et nous y revenons, parfois avec de nouveaux invités.

Alors qu'Élisabeth et moi étions impliqués dans différents mouvements (le Renouveau chrétien, par exemple), nous avons décidé de cesser toutes activités, aussi bonnes soient-elles, pour nous consacrer à la prière et à l'adoration. Nous étions convaincus que le Seigneur pouvait faire plus par nos prières que par nos bonnes actions.

Cela a donné naissance à la Fondation des Choisis de Jésus. Il y a trois mots pour décrire ce que je vis avec les Choisis de Jésus : désinstallé, émerveillé et dépassé. Désinstallé, parce ce n'est pas du tout ce que j'avais planifié pour ma retraite comme homme d'affaires, ni ce que Élisabeth et moi avons pensé quand nous avons décidé de nous consacrer à la prière et à l'adoration. Émerveillé, en

¹⁹ Site web : marie-jeunesse.org



constatant ce qui s'y passe. Et complètement dépassé, en voyant l'ampleur que l'œuvre des Choisis de Jésus a prise à travers le monde.

La prière et l'adoration, c'est la base !

48. AOÛT 1988

J'ai poursuivi mon cheminement de foi avec un groupe qui se réunissait une journée par semaine, le mercredi, pour se consacrer à la prière. Une première personne m'y avait invité en me parlant des bienfaits de cette journée sur toute sa vie. J'ai refusé : « Moi, je travaille le mercredi ; toi, tu es à la retraite. » Un autre m'a invité et, encore une fois, je lui ai expliqué que je travaillais, alors que lui était en semi-retraite. Un troisième m'a invité à son tour, mais ce dernier travaillait et dirigeait même deux usines !

Comme j'avais reçu trois fois la même invitation, cela m'a grandement interpellé. « Seigneur, est-ce que cela signifie que c'est toi qui m'invites ? Il y a déjà longtemps que je te dis : demande-moi ce que tu veux, ma réponse sera oui, car je veux accomplir ta volonté. Et là, tu m'invites et je dis non... Si c'est toi, j'ai besoin d'une vraie confirmation. Je ne veux pas d'une petite *confirmette*... »

Il m'était arrivé de poser des gestes en croyant que la demande venait du Seigneur et de devoir reconnaître par la suite que je m'étais trompé... Afin d'avoir un bon discernement, j'ai mis la barre assez haute et j'ai posé trois conditions : premièrement, j'avais appris que lorsque cela venait du Seigneur, c'était simple. Ce qui vient des humains est toujours compliqué, ce qui vient du Seigneur est simple. Deuxième condition, ne pas avoir de rendez-vous le mercredi pour me permettre de me déplacer et d'être

présent. Troisièmement, ne laisser aucun dossier en suspens sur mon bureau le mardi soir. Je ne voulais pas faire souffrir des gens, des collègues, des clients ou des employés en raison de mon absence... Je me suis alors dit : « Comme ça, je n'en entendrai plus parler... » Il faut dire qu'à cette époque, mon bureau comptait 100 employés, 20 succursales, et je transigeais avec une vingtaine de compagnies d'assurances. Cela maintenait mon agenda toujours bien rempli.

À ma très grande surprise, dès le mardi suivant, j'ai ouvert mon agenda et aucun rendez-vous... rien n'était prévu pour le mercredi. Et il n'y avait aucun dossier en suspens sur ma table de travail. J'en ai eu un frisson dans le dos. « Je viens de me faire piéger ! », ai-je pensé.

« Bon, d'accord, je vais y aller, j'en profiterai pour prendre une journée de congé avec Élisabeth et nous offrir un bon souper au retour. Comme elle est plus dévote que moi, je crois qu'elle va être heureuse de ma suggestion. » Quand je lui ai proposé la chose, à ma grande surprise, elle m'a répondu : « Non ! Je n'ai pas besoin de faire une heure et demie de route pour aller prier ! Je suis capable de prier dans ma maison. »

Le lendemain matin, j'étais sur la route, seul. Je pensais à tout ce que j'aurais pu accomplir durant cette journée libre, alors que je m'en allais prier en plein milieu de la semaine. Je me suis même interrogé sur mon état de santé mentale. Cela a été une belle journée, bien organisée, avec des temps de prière, des chants d'adoration, des partages fraternels ; cela se terminait par l'Eucharistie. Il en a été ainsi les deux mercredis suivants.

J'ai alors dit : « Seigneur, j'ai compris ! Tu me l'as demandé trois fois, tu me l'as confirmé trois fois. Je vais te donner mes mercredis. » Ainsi, de 1988 à 2000, j'ai accepté de consacrer mes mercredis de



10 h à 16 h à la prière et à l'adoration. Cela a eu pour effet de me rendre plus docile à l'action de l'Esprit Saint. Par exemple, je me suis aperçu que lorsque je me réveillais à 3 h du matin, cela m'offrait un moment d'intimité avec le Seigneur. J'ai ainsi pris l'habitude de réciter le bréviaire ou de lire la vie des saints.

Un matin de novembre 1996, j'ai été inspiré de prendre un papier et un crayon et d'écrire: « Mon enfant bien-aimé... » C'est ainsi que j'ai commencé. J'avais appris dans le Renouveau charismatique que cette formule, « Mon enfant bien-aimé... », était le début d'une prophétie. J'ai cru alors que le Seigneur voulait me donner une prophétie et qu'il désirait que je l'écrive pour ne pas l'oublier. Mais je me préoccupais de savoir si j'allais être capable de bien capter son message. Avec ma raison et mon intelligence, j'étais capable de faire dire un paquet de choses au Seigneur et de dire ensuite que le Seigneur m'avait parlé. J'ai alors demandé au Seigneur comment faire pour ne pas biaiser ses enseignements par ma propre pensée.

J'ai conclu qu'après avoir écrit « Mon enfant bien-aimé... », je ferais abstraction de mon mental, et j'écrirais ce qui me viendrait dans le cœur, sans vérifier si cela avait du sens ou non : si c'était le mot « table » qui me venait au cœur, je devais donc écrire « table ». Si c'est le mot « chaise », j'écrivais « chaise ». Cela a mené à la rédaction du premier message du premier volume « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* », et s'est poursuivi jusqu'à produire trois volumes.

Bien souvent, j'avais de petites batailles internes parce que je m'éveillais et je me disais : « Je n'écris pas. Cette nuit, je n'écris pas ! » Puis, cela montait, et alors je disais : « Oui, Seigneur, je vais être docile. » Même si je sentais que j'étais poussé à écrire, j'ai toujours lu et récité le bréviaire avant d'écrire, pour m'assurer d'être en communion avec l'Église.

Je commençais à écrire sans aucune idée de ce qui allait venir et je doutais : la Sainte Vierge ne m'était pas apparue, le Seigneur non plus, je n'avais rien entendu de mes oreilles, c'était simplement par inspiration que j'écrivais. Je me disais : « Inspiration = imagination = illusion ? Ces mots sont très proches l'un de l'autre, je ne voudrais pas être dans l'imagination ni dans l'illusion. »

Trois choses m'ont fait persévérer : comme autodidacte, je n'avais pas confiance dans mon français. J'ai toujours détesté écrire, j'ai toujours fait beaucoup de ratures et de nombreux brouillons. Et là, c'était écrit « au fil de la plume », comme la pensée venait. Cela coulait de source et je n'ai jamais repris une phrase. Je ne me reconnaissais pas dans cette façon d'écrire.

Aussi, la paix m'envahissait durant et après chaque moment d'écriture. Lorsque j'avais certaines préoccupations, je disais : « Seigneur, si tu veux me donner un enseignement par l'écriture, je vais te soumettre mon problème par écrit. » J'écrivais ma demande, et suivant l'inspiration, j'écrivais la réponse. Le problème était résolu, comme s'il n'existait plus ! Parfois, je ressentais une telle paix que je m'endormais sur ma plume !

Enfin, quand j'écrivais, cela ne me paraissait pas tellement important sur le moment. J'avais l'impression de savoir ces choses. Quand je les relisais le lendemain, je découvrais quelque chose de neuf. Cela fait vingt ans maintenant. J'ai relu ces messages à maintes et maintes reprises et chaque fois, j'ai ressenti une très grande paix. Je sais que cela provoque le même effet chez une multitude de lecteurs et lectrices ! Beaucoup de gens me l'ont confirmé. Plusieurs m'ont raconté que lorsqu'ils ont une préoccupation, ils s'adressent à Dieu, puis ouvrent un des volumes et ils obtiennent réponse à leur questionnement.



J'ai reçu une très belle confirmation du Cardinal Janis Pujats de Riga de Lettonie. Après avoir lu les trois volumes à trois reprises, il m'a dit : « Ce n'est pas possible que ce soit un humain qui ait écrit ces livres. »

Le premier volume a été publié en avril 1999. Je n'ai pas cherché d'éditeur. J'ai tout simplement répondu à une demande inspirée du Seigneur d'écrire. « Sois aussi docile à passer tes écrits à quelqu'un que tu l'as été à écrire. » J'ai prêté mon cahier d'écriture à une dame, une ancienne secrétaire juridique qui avait un bon français. Elle a mis le document au propre. J'en ai fait des photocopies et timidement je les ai prêtées à certaines personnes. Une copie s'est retrouvée entre les mains d'un éditeur, le notaire André Couture des Éditions Saint-Raphaël, qui m'a dit : « Il faut publier ça ! »

Ma première question a été : « Est-il nécessaire que mon nom soit indiqué ? » Il m'a répondu : « C'est toi qui décides. » J'ai posé la question au Seigneur : je n'ai pas obtenu de réponse. Je me suis dit que le nom n'était pas important, que c'était le message qui importait, pas le messager. Je me suis alors choisi un nom de plume : Joseph Antoine, qui est mon nom de baptême. Joseph, Antoine, Léandre Lachance. Personne ne me connaissait sous le nom de Joseph Antoine.

Trois mois plus tard jour pour jour, le Seigneur m'inspire d'écrire : « Ton nom n'a pas d'importance. Ce que je fais à travers toi, je peux le faire à travers n'importe lequel de mes enfants de la Terre qui me donnent son Oui total, inconditionnel et irrévocable. Mais j'aime passer par des gens bien identifiés. Regarde les personnes que j'ai mises sur ta route pour ton cheminement de foi. Elles étaient toutes bien identifiées. J'aimerais que ton nom soit là. Tu auras à en souffrir. » J'avais donné mon Oui au Seigneur, et c'est ainsi que mon nom est apparu.

Un autre événement s'est produit. Je savais que j'avais besoin d'un accompagnateur spirituel. Je connaissais la position de l'Église par rapport aux révélations privées, elle nous invitait à une grande prudence. À ce propos, on peut lire dans le *Catéchisme de l'Église catholique* :

« Au fil des siècles, il y a eu des révélations dites "privées", dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire. Guidé par le Magistère de l'Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Église. »

Je suis d'accord avec cela, à la condition que le mot prudence ne signifie pas abstention. Quand on dit à un jeune qui commence à conduire une automobile d'être prudent, on ne lui dit pas de ne pas conduire, mais de faire attention, car un dérapage est vite arrivé. C'est la même chose dans le cas des révélations privées. D'ailleurs, c'est arrivé à saint Pierre : il était inspiré par Dieu quand il a révélé que Jésus était le Fils de Dieu ; et quelques instants plus tard, Jésus lui a dit : « Derrière moi, Satan ! » Pourtant, saint Pierre est devenu le chef de notre Église. Si c'est arrivé à Pierre, cela peut m'arriver comme à tout autre messager.

Un bon moyen pour savoir si l'inspiration est bonne, c'est de vérifier si elle est conforme à la Parole de Dieu et à l'enseignement de l'Église. Pour cela, il faut un prêtre ou quelqu'un qui connaît réellement la Parole de Dieu. Avec mon cheminement de foi, je n'avais pas de problème à trouver un prêtre ouvert à l'action de l'Esprit Saint, mais lequel ?



J'ai demandé au Seigneur. Lors de nos mercredis de prière qui se déroulaient chez les Missionnaires de Mariannahill, il y avait un prêtre qui venait célébrer l'Eucharistie. Un de ces mercredis, ce prêtre s'est fait remplacer par le père David Ngondo, originaire du Zaïre, maintenant la République démocratique du Congo. Il étudiait à l'Université de Sherbrooke. Dès qu'il a commencé à parler, j'ai ressenti un flot d'amour dans mon cœur pour lui. Je n'avais jamais ressenti un tel amour pour un célébrant.

Après la messe, je lui ai dit « Vous devez être un homme très aimé de Jésus, vous ? Je n'ai jamais ressenti autant d'amour dans mon cœur pour un prêtre que j'en ai eu aujourd'hui pour vous... »

Quelque temps plus tard, il est venu remplacer le curé de notre paroisse d'été. Sachant qu'il n'avait pas de famille ici, nous l'avons invité à dîner avec nous, ce qui nous a permis de nous lier d'amitié. Par la suite, le Seigneur m'a inspiré d'écrire : « Il s'agit d'un prêtre selon mon cœur, fais-lui confiance et raconte-lui tout. »

Je lui ai raconté mon cheminement de foi, ce que j'avais vécu et où j'en étais à ce jour, et enfin, je lui ai soumis mon manuscrit. Quelques mois plus tard, le père Ngondo m'a dit qu'avant de me connaître, il était complètement opposé aux révélations privées ! Il a été un très bon accompagnateur spirituel et le Seigneur s'en est servi pour faire connaître ces livres en République démocratique du Congo et en Afrique. Il s'est même servi de ces volumes pour prêcher une retraite à des religieuses.

Par la suite, l'abbé Guy Giroux, qui est un ami de longue date, m'a toujours accompagné. Son profond engagement dans la foi, ses multiples compétences tant sur le plan spirituel que pédagogique, doublées d'une grande expérience pratique avec les humains, sans oublier sa belle disponibilité, ont été pour moi un accompagnement des plus précieux.

49. LES ENTREPRISES LACHANCE ou BÂTIR UN MONDE MEILLEUR – 1993 - 2016

Les Entreprises Lachance Inc. ont été fondées en 1962 et se voulaient un véhicule pour investir dans l'immobilier, faire l'acquisition de différentes propriétés, de terrains ou de terres.

Fondamentalement, j'ai le défaut d'être un entrepreneur, de toujours avoir le goût d'entreprendre des choses. Un entrepreneur, ça aime entreprendre! Lors de différentes rencontres avec le groupe des Assurances U.C.C., j'avais eu l'occasion de croiser des confrères courtiers qui avaient fait fortune en vendant des terrains qu'ils possédaient dans la région de Montréal. Je me disais que Sherbrooke n'était pas Montréal, mais qu'avec le temps, un terrain près de la ville peut prendre de la valeur.

Nous sommes arrivés à Sherbrooke en 1958. Dès l'année suivante, j'ai acheté une quarantaine d'acres de terrains autour de la



La ferme

ville, « un placement pour mes vieux jours, pour ma retraite », disais-je. En 1970, une partie de ces terrains ont été expropriés par la municipalité pour aménager son parc industriel. J'ai alors

acheté une ferme. Sans m'en apercevoir, je réalisais mon rêve de petit gars : passer de notre petite terre de roches de Nantes à de belles grandes terres comme celles que des oncles avaient acquises à Compton et Waterville. Mon père parlait d'avoir une belle ferme moderne avec une belle terre, mais il ne l'a jamais eue. En 1971, je m'en suis acheté une, avec 54 vaches à lait, deux tracteurs, etc.



J'ai embauché un fermier pour exploiter et gérer l'endroit et comme c'était à cinq minutes en auto de la maison, le soir après le travail et le samedi, j'allais travailler à la ferme, conduire le tracteur et chercher notre lait pour la maison. C'était plus agréable que dans ma jeunesse! J'aimais ça, mon épouse aussi. De plus, cela procurait un bon emploi d'été pour Julien qui avait 13 ans.

Nous nous sommes encore fait exproprier lors de la construction de l'autoroute pour environ 10 % de la superficie de terre avec les bâtiments. Comme j'étais heureux de mon expérience, je me suis acheté une autre ferme, à Brompton cette fois et j'ai augmenté le troupeau à 100 vaches. J'ai embauché un deuxième fermier pour s'en occuper avec le premier, ce qui leur permettait d'avoir leur week-end de congé à tour de rôle. Mais cela n'allait pas bien... Mon premier fermier m'a quitté et j'ai eu beaucoup de difficulté à trouver de bons fermiers. À l'automne 1974, j'ai réussi à embaucher un bon fermier expérimenté, avec sa famille, pour gérer et faire les travaux de la ferme, mais en mai 1975, il m'a annoncé qu'il s'était acheté une ferme et qu'il devait me quitter. J'ai alors fait *encan* et j'ai tout vendu : les animaux, les tracteurs, les bâtiments et les terres à Brompton, tout en gardant les terrains de la première ferme à Saint-Élie.

Ces terrains-là et d'autres que j'avais achetés, ont ensuite servi pour faire du développement résidentiel. Je m'étais associé avec un constructeur de maisons dans ce but, mais il a eu des problèmes de santé, ses affaires ont périclité, il a dû faire faillite, puis il est décédé. J'ai repris mes terrains. Il y a des expériences heureuses et aussi des expériences moins heureuses.

Quand j'ai eu 59 ans, mes enfants, Sylvie, Julien et Édith géraient le cabinet d'assurances. De mon côté, je cherchais à me départir de mes terres. Je ne voulais plus faire d'affaires. Je n'avais qu'un

seul désir : travailler à bâtir un monde meilleur. Selon moi, la véritable pauvreté de notre peuple était le déclin de la foi et la pauvreté spirituelle. Moi, je désirais aider les gens à construire un monde meilleur, à découvrir les valeurs spirituelles qui sont pour moi le but ultime de tout être humain sur cette terre.

Je croyais que, pour être capable d'évangéliser, je ne devais plus faire d'affaires et me consacrer uniquement à ma mission d'évangélisation. C'était mon plan... ce n'était pas celui du Seigneur ! Je m'en suis aperçu plus tard. Mon seul problème avec le Seigneur, c'est qu'il ne pense pas comme moi. Il pense bien mieux que moi ! Je le découvre toujours après coup ! J'ai donc quitté *L. Lachance et associés*. Je crois que cette décision fut bénéfique pour toutes les parties.



Équipe de direction, L. Lachance au moment du départ de Léandre (1993)

J'ai entrepris de vendre mes terrains. Mais j'étais incapable de vendre quoi que ce soit. Nous étions dans une période où rien ne se vendait. Le marché était mort. Au même moment, nous avons décidé de vendre les bureaux d'assurances L. Lachance et associés. Les enfants ont quitté le bureau : Sylvie est allée à la maison s'occuper de sa famille, Julien a continué à vendre de l'assurance-vie à son compte et Édith est allée enseigner les assurances au Séminaire de Sherbrooke.



Il y a 15 ans de différence entre l'aînée de la famille, Sylvie, et le benjamin, Patrick. Celui-ci terminait alors ses études, et il nous avait déjà démontré son charisme, ses talents et ses aptitudes d'entrepreneur. L'entrepreneuriat, je ne crois pas que cela s'enseigne ; cela se cultive cependant... un peu comme tous les talents naturels que nous avons. On dit que nous sommes tous enterrés avec 90 % de nos talents non développés.

Déjà, étudiant, Patrick s'était créé un petit commerce : il vendait et installait de la tourbe sur des terrains privés. Il avait le sens des affaires. Il a commencé à m'aider à vendre mes terrains. Nous faisons le tour des entrepreneurs en construction de maisons et nous leur offrons ces terrains. Toutes nos démarches étaient vaines.

Après un certain temps, Patrick m'a dit : « Papa, je pense qu'on aurait plus de succès si on vendait des maisons... » Je lui ai répondu que cela ne m'intéressait pas du tout... Je ne connaissais pas ce domaine qui pouvait poser bien des problèmes. Il m'a alors annoncé : « Moi, je suis jeune, je pourrais m'en occuper. Nous avons plusieurs terrains prêts à être utilisés. Si tu me permettais de bâtir une petite maison modèle sur un de ces terrains, nous pourrions peut-être en vendre d'autres. »

Finalement, j'ai dit oui. Cela a été un véritable succès : les Entreprises Lachance ont construit et livré plus de 2 000 maisons à un rythme de 150 par année !

Comme Patrick n'était pas intéressé par la comptabilité, un des premiers gestes que j'ai posés a été de mettre en poste une comptable professionnelle rationnelle pour l'épauler dans le contrôle de l'entreprise. Elle a été une collaboratrice d'une grande valeur pendant une quinzaine d'années. Lorsque cette dernière a pris sa

retraite, ma fille Sylvie a accepté de prendre la relève trois jours par semaine. Le fils de Sylvie, Louis-Olivier, un de nos petits-fils, est devenu directeur des opérations, le bras droit de Patrick. Moi, comme je ne suis pas un homme de construction, je n'ai pas été impliqué dans les opérations courantes. Je m'en suis tenu à la supervision générale de l'administration et des finances. Les Entreprises Lachance sont devenues une belle entreprise familiale.



Entreprises Lachance Inc. (2016)

Une fois par semaine, le mercredi, nous nous rencontrons : je suis toujours superviseur des finances et Sylvie me prépare toujours deux grosses piles de chèques à signer. Après la réunion, nous allons dîner ensemble, Sylvie, Patrick, Louis-Olivier et moi. Julien se joint à nous une fois par mois.

À mes 70 ans, j'ai pensé me retirer des Entreprises Lachance. À ma grande surprise, Élisabeth m'a dit : « Pourquoi tu arrêteras ? J'ai l'impression que ça te repose... C'est un milieu qui est le tien et tu ne vis plus le même stress qu'auparavant, alors pourquoi arrêter ? » Il faut dire qu'avant même mes 50 ans, Élisabeth avait



voulu, à deux reprises, que je vende L. Lachance et associés parce qu'elle trouvait que c'était trop lourd pour moi. Elle avait peur de perdre son mari et elle désirait une vie plus tranquille.

Cependant, j'ai toujours conservé les mêmes valeurs : qualité du service à la clientèle, un personnel heureux et faire des profits. Depuis une vingtaine d'années, les Entreprises Lachance ont construit le plus grand nombre de maisons résidentielles de très bonne qualité en Estrie. Elles détiennent une réputation enviable. Je ne peux pas dissocier le succès des Entreprises Lachance de mon désir de travailler pour le Seigneur. Nous avons des volontés et des désirs, mais Dieu a souvent une autre vision, bien meilleure que la nôtre. Le Seigneur ne se laisse jamais vaincre en générosité. J'ai renoncé au monde des affaires, un monde que j'aime, pour travailler à son œuvre. Lui, tout en m'utilisant, m'a comblé comme jamais je ne l'avais été dans ma vie sur le plan des affaires.

Ce que j'ai cru être une malchance de ne pouvoir vendre mes terrains au début est devenue une chance. Comme dit Napoléon Hill : « Chaque difficulté rencontrée sur notre route contient en elle-même un succès beaucoup plus grand que la difficulté rencontrée. »

50. NOUS SOMMES À L'AURORE DE LA PLUS BELLE DES HISTOIRES DU MONDE – 1999

Le père Jacques Lauzier, chroniqueur à *L'Informateur catholique*, a lu et a publié la première critique du livre « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* », article qui portait le titre : « Nous sommes à l'aurore de la plus belle des histoires du monde. » Cet article-là a été reproduit par la revue *Stella Maris*, publiée en Suisse et distribuée en Europe. C'est ainsi que le livre a été connu là-bas.

Une dame des Sables-d'Olonne (centre-ouest de la France) a lu l'article dans le *Stella Maris*, et a aussitôt commandé le livre. Quand elle en a commencé la lecture, elle s'est aperçue que cela ne lui disait rien. Elle a donné le livre à une de ses amies, Odile Chevasson. C'est cette dernière qui, après avoir lu le premier livre, m'a fait venir outre-mer et m'a fait connaître partout en Europe – France, Belgique, Suisse, Allemagne, etc. – pour donner des conférences qui ont fait connaître les messages d'amour que le Seigneur m'a confiés.

Les livres ont été diffusés plus rapidement que je le pensais. On a dû réimprimer une nouvelle édition. Presque aussitôt, les livres ont été traduits en allemand grâce à *Stella Maris*. Je me suis alors interrogé sur la diffusion rapide des livres, un peu comme celle d'un *best-seller*: ces livres ne seront-ils qu'une mode, ne dureront-ils qu'un moment pour qu'après, on n'en entende plus parler ?

J'ai posé la question au Seigneur, et il m'a donné la réponse dix ans plus tard par la voix du Cardinal Janis Pujats de Lettonie : « Ces livres-là seront traduits dans de nombreuses langues, et seront en demande pour des générations à venir. »

J'ai donc simplement commencé à répondre aux invitations pour des conférences, et par la suite, j'ai prêché des retraites au Québec, puis en Europe. Entretemps, le deuxième volume est paru en avril 2000, et le troisième en avril 2002.

J'ai compris que les trois volumes étaient un enseignement complet. Ils contiennent tout ce qu'il faut pour être transformé. Avec tous les enseignements que les livres contiennent, si on les met en application, avec tout ce que nous offre notre Église, nous avons ce qu'il faut pour devenir des êtres d'amour. Plusieurs lecteurs et lectrices les ont lus et relus maintes fois. Ils témoignent en être de plus en plus bénéficiaires !



Après la parution du second volume, l'éditeur André Couture a annoncé qu'il se retirait en raison de son âge. Considérant que je n'avais aucun intérêt financier dans cette mission, mais bien le désir de favoriser la diffusion au meilleur coût possible et que, par tempérament, j'aime bien être le plus autonome possible, j'ai décidé en 2001 de créer la Fondation des Choisis de Jésus dont la mission est de favoriser la diffusion, l'expérimentation et l'intégration des messages d'amour que le Seigneur m'a confiés.²⁰

Je n'ai jamais reçu un sou de la Fondation. Au contraire, je l'ai toujours alimentée de mes dons. Je n'ai jamais cherché à comprendre ce qui se passait là. J'ai compris qu'il n'y avait rien à comprendre. Je l'ai accepté. C'était l'œuvre de Dieu. La seule chose importante était, est et demeurera de donner mon Oui et regarder Dieu agir. Il m'avait dit au tout début : « Je vais te conduire dans la foi pure. Tu seras témoin et tu pourras t'émerveiller de ce que j'accomplis. » Il l'a dit, Il l'a fait, Dieu n'est pas un menteur !

De nombreuses personnes, lors de mes voyages et de mes conférences, m'ont demandé d'intervenir auprès du Seigneur pour savoir ce qu'Il attendait et espérait d'eux. J'ai toujours répondu : « Je peux lui demander. Mais s'il te le disait, il n'agirait pas comme avec moi, parce qu'à moi, Il ne me le dit jamais. » Il m'a fallu du temps pour comprendre une des paroles de Jésus : « Si vous ne devenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » (Mt 18, 3). Un petit enfant n'a pas besoin de savoir où il va ; il a juste besoin de savoir avec qui il y va, qui le conduit. Une fois que nous avons donné notre Oui à Dieu, sachant qu'il est un Dieu d'amour et de miséricorde et qu'il nous conduit, nous n'avons pas besoin de savoir où il nous conduit. Nous avons juste besoin d'être là, avec Lui, pour regarder, le voir agir et être témoins.

20 Site web : fcdj.org/a_propos/mission_de_la_fondation_f.c.d.j

Ces trois livres se résument en trois actions : accueillir l'amour de Dieu ; se laisser transformer par son amour ; permettre à son amour de passer à travers nous pour rejoindre les autres. Cela rejoint, en d'autres termes, les deux premiers commandements de Dieu : « Aime Dieu et aime ton prochain. » Les messages venant de Dieu ont quatre bonnes saveurs : ils ont bon goût et sont délicieux, ils sont abondants et porteurs d'un effet multiplicateur ; enfin, ils sont durables. On pourrait ajouter qu'ils sont simples, puisqu'avec Dieu premier servi, tout se simplifie.

51. LES COMMENTAIRES NE T'APPARTIENNENT PAS

Un prêtre venait à l'occasion célébrer la messe chez les Servantes du Saint-Sacrement à Sherbrooke. J'aimais ses homélies, j'aimais sa spiritualité. Je lui ai prêté mon manuscrit. Après qu'il l'ait lu, il m'a mis sur la voie de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus. Il m'a demandé si j'avais lu beaucoup de ses écrits. Je la connaissais, mais je n'avais jamais lu ses livres. Il m'a recommandé la lecture de sa biographie parce que, selon lui, ce que j'écrivais était de la même nature, de la même spiritualité. Il m'a prêté sa biographie, je l'ai lue et la petite Thérèse m'a fait un beau clin d'œil : lorsque je suis arrivé au passage de sa mort, c'était précisément le jour anniversaire de son décès, un siècle plus tard jour pour jour, soit le 30 septembre 1997.

Quand le premier livre « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* » a paru, j'en ai remis une copie à ce prêtre. Une semaine plus tard, en sortant de la chapelle, il me dit avec beaucoup d'assurance et d'autorité : « Ça va vous faire de la peine, car je dis toujours ce que je pense. Autant je suis en accord avec le contenu de ce livre-là, autant ce n'était pas à publier tel quel. » Peut-être que, selon lui, j'avais trahi les secrets du Roi ? On appelait ainsi,



autrefois, les entretiens qu'on pouvait avoir avec le Seigneur dans l'intimité ; ils devaient être gardés pour soi et ne pas être divulgués afin de ne pas nourrir l'orgueil. Peut-être était-ce le sens littéraire, car il avait une formation meilleure que la mienne ? Je l'ai remercié de m'avoir donné son opinion, même si j'avais beaucoup de questions à lui poser. Le Seigneur m'avait dit : « Les commentaires ne t'appartiennent pas. » Donc, je n'avais pas besoin de savoir pourquoi. Je n'ai posé aucune question.

Quelques semaines plus tard, un ami qui venait d'emménager dans une nouvelle résidence invite ce même prêtre à venir bénir la maison et y célébrer l'Eucharistie. J'étais invité à assister à cette messe. Quand le prêtre m'a aperçu, il m'a lancé : « Léandre, je suis content de te revoir. » Et il a ajouté : « Je ne sais pas pourquoi, mais deux dames que tu ne connais pas sont venues à moi pour me dire que leur vie a été transformée par la lecture de ton livre. Oublie ce que je t'ai dit la dernière fois. »

Lors du travail d'édition des livres, mes deux accompagnateurs spirituels, l'éditeur, un ami lecteur, une correctrice et mon épouse Élisabeth étaient toujours présents. Je leur avais dit dès le début : « Tel que je le connais, l'Esprit Saint peut passer aussi bien par vous que par moi. Il peut me laisser faire des erreurs que vous devrez corriger. Cela sera bon pour vous de constater que vous êtes autant inspirés que moi, même si vous n'avez pas écrit de livre. Quant à moi, cela sera bon pour mon humilité. »

Le climat de travail a toujours été bon et agréable. Chaque fois que quelqu'un autour de la table soulevait un questionnement sur la conformité à la Parole de Dieu ou des craintes que mes propos soient interprétés autrement de ce que je voulais exprimer, chaque fois qu'il semblait y avoir des ambiguïtés, une autre personne intervenait pour répondre, contrebalancer et assurer la défense du texte.

J'avais pris la décision de ne pas me défendre. Parfois, avant même que je prenne connaissance des attaques, des personnes – et souvent même des prêtres – défendaient mes écrits. C'était la même chose lors de mes voyages. Une fois, en Autriche, durant une période de questions, une personne a mis en doute le contenu des livres « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* ». « Comment pouvons-nous être sûrs que ces révélations privées viennent du Seigneur ? » Un prêtre théologien présent a répondu : « Tout l'enseignement de l'Église que nous avons provient des Évangiles et les quatre évangiles sont ce que nous avons de plus sûr à propos de la Parole de Dieu. Et les quatre Évangiles ont été écrits par inspiration ! » Cela a mis fin aux attaques et contestations.

Avant d'aller en Europe, j'étais allé donner des conférences en divers endroits au Québec. Par mes fonctions, mon travail, j'avais eu maintes occasions de m'exprimer devant un public. J'ai rarement utilisé un texte écrit. Mais je savais qu'il fallait être préparé : savoir comment commencer, le sujet à développer et comment terminer. Après la publication du premier livre, j'ai été invité dans une réunion à Québec où je devais faire un exposé en matinée. Je m'étais bien préparé et j'ai donné ma présentation comme convenu. En après-midi, on m'a demandé de parler à nouveau, alors que je n'étais pas préparé. Je l'ai fait aussi, sans trop de mal.

Dans la salle, il y avait un individu de Dorion, tout à l'ouest de Montréal, très engagé dans le mouvement charismatique. Quelques jours plus tard, il m'a téléphoné pour demander à me voir. Il est parti de chez lui pour venir me dire : « Je suis gêné de venir te livrer ce que j'ai dans le cœur. Il faut que je te le dise. À Québec, je t'ai entendu parler le matin et l'après-midi. C'était bien meilleur en après-midi ! Je viens donc te dire que tu ne dois plus te préparer. »



Je l'ai remercié et, en même temps, je sentais bien que ce message venait du Seigneur. Selon mon expérience, le Seigneur a trois façons de nous parler : en direct par inspiration, par une tierce personne ou, alors, il passe par les événements. J'ai ressenti à ce moment-là que le Seigneur passait par lui pour me livrer ce message. « Seigneur, tu me demandes cela, je te fais confiance. » C'est ainsi que j'ai cessé de préparer ces présentations, sinon en priant et en faisant confiance à l'inspiration du Seigneur.

Quelque temps plus tard, j'étais invité à donner une autre conférence. J'ai fait le plongeon dans la foi et j'ai pris la parole sans préparation autre que la prière. J'ai été très bien inspiré ! Par la suite, j'ai eu deux conférences consécutives à donner lors d'une journée de prière. J'ai refait le même plongeon. Encore une fois, cela s'est très bien passé. J'ai reçu une nouvelle invitation, cette fois pour une retraite du vendredi soir au dimanche midi comportant cinq enseignements. Là, c'était beaucoup plus corsé. J'ai dit : « Seigneur, tu me l'as demandé... moi, je te fais confiance. »

J'ai livré sans préparation autre que la prière mes cinq présentations. À deux reprises, je n'avais plus aucune inspiration, c'était complètement blanc dans mon esprit. Je regardais l'heure et, chaque fois, c'était le moment de lever la séance à l'heure pile. Le troisième événement, c'est un prêtre présent qui est venu me dire à la fin : « Moi, ce que j'ai aimé de votre retraite, c'est qu'elle était bien structurée ! » Ces faits m'ont confirmé que c'était le Seigneur qui m'inspirait.

À partir de ce moment-là, toutes mes conférences, ainsi que tous mes voyages ont été faits en suivant l'inspiration, une grâce extraordinaire que Dieu m'a donnée !

52. POUR GRANDIR DANS LA FOI

Trois mots ont souvent nourri ma réflexion : information, formation et transformation. Notre but en tant que baptisés est d'être transformés par le Seigneur. Pour atteindre cette transformation, nous avons besoin de l'information et de formation ; savoir ce qui est bien, ce qui est mal, etc. Plusieurs d'entre nous cherchent à être plus informés que les autres, dans le but d'affirmer notre supériorité et ainsi *flatter* notre ego. Le même piège existe sur le plan de la formation. Autant tout cela est nécessaire, autant c'est un piège si cela n'a pour but que de flatter notre orgueil. Le Malin cherche à nous empêcher de vivre cette transformation en nous maintenant dans l'orgueil qui a été le premier péché des anges et des humains. C'est donc la petitesse et l'humilité qui conduisent à la transformation.

Lors d'un de mes voyages, j'ai rencontré un prêtre qui m'a dit : « Tu pourras dire que tu as rencontré un prêtre qui a vécu pour la formation : maîtrise, doctorat, P.R.H., etc., et qui s'est perdu. À un point tel qu'il y a deux ans, j'ai abandonné mon sacerdoce pour aller vivre avec une femme. C'est uniquement par grâce toute spéciale du Seigneur que j'ai pu revenir à mon sacerdoce. »

Il n'y a rien de nouveau dans l'œuvre des Choisis de Jésus. Tout a déjà été dit dans la Parole de Dieu. C'est simplement un langage nouveau adapté aux besoins et à la réalité des gens d'aujourd'hui.

J'aime relater une expérience vécue par un prêtre donnant un enseignement à des jeunes sur les Béatitudes. Il demande aux enfants : « Composez une béatitude que Jésus donnerait avec les mots modernes de notre temps. » Une petite fille a rédigé sur sa feuille de papier : « Bienheureuse la personne fragile comme une feuille de papier, car elle sera recyclée par le Seigneur. » Cela



est tout à fait conforme avec les enseignements de Jésus, mais il ne pouvait pas utiliser ce langage-là et ces images-là dans son temps. Les révélations privées selon l'inspiration de Dieu sont un langage nouveau visant la transformation par l'amour, pour notre monde, aujourd'hui.

Un messager n'a qu'un seul objectif : accompagner et diriger la personne dans le Cœur de Jésus pour y être transformée. Cette personne doit prendre du temps avec la source de l'amour qui est Dieu, par la prière, la pratique des sacrements et l'adoration.

53. PREMIER VOYAGE – 2001

Odile Chevasson, des Sables-d'Olonne en France, est la fondatrice d'une association appelée « Les témoins de l'Amour et de l'Espérance » qui compte des membres partout en Europe : France, Belgique, Suisse, Allemagne, Autriche, etc. En septembre 2000, elle a organisé un premier congrès qu'elle a appelé *Réunion de prophètes* et auquel elle m'a invité. Je ne me sentais pas bien avec cette appellation et j'ai décidé de ne pas y assister. Par contre, je lui ai envoyé le texte suivant²¹ :

31 janvier, 20 h 35 – *« Seigneur Jésus, je Vous présente l'invitation d'aller témoigner en avril prochain, dans le cadre d'un congrès. Je Vous demande la faveur de Votre Présence à ce congrès. Quant à moi, veuillez m'indiquer clairement ce que Vous attendez de moi pour cet événement. Merci d'entendre et d'exaucer ma prière. Je me place à Votre écoute. Je Vous aime. »*

« Mon tout-petit, tu es le témoin que Je veux utiliser et que J'utilise de plus en plus visiblement. Ce qui ne veut pas dire

21 Livre : « Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus » volume numéro 2, message #105. Canada: Fondation des Choisis de Jésus. Europe: Éditions du Parvis.

que tu te dois d'accepter toutes les invitations. À chaque fois que tu reçois une demande, tu te dois de Me la présenter et de M'adresser ta demande. Ton rôle pour ce congrès sera d'être présent invisiblement, par ta prière, pour interpeller les participants à donner leur "oui" inconditionnel et irrévocable. Je veux aussi t'utiliser pour dire aux responsables de ce congrès ce qui suit: Petits enfants de Mon Cœur, vous que J'ai choisis pour travailler à Mon œuvre, merci de répondre généreusement à Mon appel. Souvenez-vous que ce que Je désire le plus c'est Mon intimité avec chacun des cœurs. Cela peut se faire lorsqu'une personne M'en donne la permission en Me donnant son consentement. Ne croyez pas que le succès de ce congrès soit proportionnel au nombre des participants ou au nombre des conférenciers qui auront été présents visiblement. Le succès de ce congrès sera à la mesure de ce que J'aurai accompli dans les cœurs. L'exposé d'un conférencier est là pour inviter la personne à donner son "oui" et à accueillir l'Amour que Je désire déverser dans son cœur après la reconnaissance de sa petitesse et de son impuissance.

Pour que cela puisse se produire, beaucoup de temps doit être consacré à la prière, à l'adoration et au silence. Librement, vous êtes invités à lire ce message à vos participants du congrès.

Avec Ma Sainte Mère, dans la communion des Saints et Saintes, des saints Anges, Je serai présent à ce congrès et vous serez témoins de Mon agir. Il serait bien de permettre à certains participants de témoigner des merveilles du Seigneur constatées après avoir donné leur "oui".

Heureux, heureuses êtes-vous d'entrer dans la plénitude de l'Amour. Parce que l'Amour vous aime, vous devenez l'Amour.



À chacun de vous, Je veux dire : Toi qui es ici à ce congrès, Je t'aime tel que tu es. Ne crains pas de venir te jeter dans Mes bras. Je suis un Dieu d'Amour. Tendrement et follement, Je t'aime. »

Jésus

J'ai prié, et l'année suivante j'ai accepté d'aller donner des conférences lors d'une tournée en Europe. J'ai pensé être accompagné par un prêtre, mais cela s'est avéré impossible. J'aurais aimé qu'Élisabeth m'accompagne, mais elle n'aime pas beaucoup voyager, elle est de tempérament à ne pas aimer déranger. Elle ressentait fortement dans son cœur que son rôle était de m'accompagner invisiblement par ses prières. Cela a été un bel enseignement pour nous : respecter nos différents engagements tout en maintenant notre vie de couple nous a unis davantage. Devant le refus d'Élisabeth, j'ai demandé à une jeune fille de 24 ans de m'accompagner : la petite Thérèse de l'Enfant Jésus ! Et je suis parti pour ce premier voyage de mission en Europe.

J'ai prié, j'ai demandé au Seigneur de me guider pour ces conférences et ce voyage. Il m'a inspiré ceci : « Ce voyage produira d'excellents fruits... Quant à toi, tu y es pour bien peu de choses, car, par toi-même, tu es totalement impuissant. Par ton "oui" et ta docilité à l'Esprit, J'accomplirai des merveilles dans les cœurs. »

Je lui ai alors demandé une image, comment il me voyait pour ce voyage ? Celle qui est venue, c'était un tuyau d'arrosage. Cet objet a peu ou pas de valeur en lui-même, mais lorsque les fleurs et les plantes meurent de sécheresse, nous l'utilisons pour leur redonner vie. Pour cela, il doit être raccordé à une source avec un robinet ouvert. J'ai compris que le Seigneur voulait m'utiliser pour redonner vie à ses belles fleurs d'Europe qui dépérissaient

de sécheresse dans leur cœur. Le raccordement était la relation d'intimité que j'avais avec lui. L'ouverture du robinet se faisait par mon Oui total, inconditionnel et irrévocable.

Il pouvait cependant y avoir des obstacles, de l'obstruction dans le tuyau. Un caillou, par exemple, pouvait empêcher l'eau de passer. Quels étaient les obstacles au passage de l'amour de Dieu à travers moi ? Ce qui est venu à mon esprit à ce moment-là, ce sont mes attentes et mes exigences. J'ai donc fait une expérience avec le Seigneur durant ce voyage de trois semaines : n'avoir aucune attente ou exigence, m'abandonner totalement à sa volonté. « Je ne connais pas les gens qui vont m'accueillir, mais je les accepterai tels qu'ils sont. J'irai là où ils me conduiront, je mangerai ce qu'ils m'offriront et je dormirai là où ils voudront. Je parlerai lorsqu'ils me le demanderont et donne-moi, Seigneur, la grâce de me taire lorsqu'ils m'auront assez entendu. »

Je suis parti avec cette image d'un tuyau par lequel l'amour de Dieu pouvait et voulait passer. J'ai profité des moments d'attente dans les aéroports pour me replonger dans la lecture des livres « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* » avec une grande paix, la joie, la foi et un grand amour. Dans l'avion vers l'Europe, j'avais l'impression d'être plus près du ciel pour porter mes prières.

À Paris, Odile Chevasson m'attendait à l'aéroport avec un couple



Groupe accompagnateur en Europe

de restaurateurs à la retraite, Jacqueline et Fernand, engagés dans la foi, et responsables de toute l'intendance et l'organisation du voyage et des déplacements. Il y



avait aussi une quatrième personne, Philippe. C'était un homme de mon âge, qui était à la retraite et avait offert de nous accompagner, d'être notre chauffeur, à Odile et moi, avec sa BMW de l'année. Nous étions quand même mieux traités que les premiers missionnaires de l'Église !

Philippe démontrait une belle générosité de prendre ainsi trois semaines de son temps pour nous faire voyager à travers l'Europe. Moi qui me croyais engagé dans ma foi, je ne sais pas si j'aurais eu cette même générosité. Je me suis dit qu'il devait être très impliqué en Église et ma première question a été : « Parle-moi donc de ton engagement de foi. » Il m'a regardé, surpris, et m'a répondu : « Quoi ? » Je lui ai répété ma question, et il m'a dit : « Moi, je ne pratique pas. » Là, j'ai vu l'importance de ne pas avoir d'attentes ou d'exigences. Si j'en avais eu, j'aurais pu être très déçu. **Au contraire, un flot d'amour est monté en moi. Ma réflexion a été : il ne pratique pas, il dit qu'il n'a pas la foi, mais il a la générosité de me conduire pendant trois semaines. C'est extraordinaire !**

J'ai pu comprendre que Philippe s'était lié d'amitié avec Jacqueline et Fernand ; ces derniers espéraient le convaincre, le convertir à la foi. Moi, à leur grande déception, j'ai dit à Philippe : « Tu es très généreux d'être mon chauffeur, tu n'es pas obligé de m'écouter. Il y a bien des choses que je vais répéter dans mes conférences, nous allons sûrement aussi aller à la messe, tu n'es pas obligé d'y assister. **Tu peux en profiter pour te reposer, faire ce que tu veux.** Mais il y a une chose que je veux te demander : est-ce qu'on peut prier dans ta voiture ? Odile et moi aimerions prier et demeurer en contact avec le Bon Dieu pour la mission qu'il nous confie. » Et il nous a répondu : « Oui, oui, pas de problème ! »

Le voyage se déroulait bien, la route était agréable, les relations étaient bonnes. Philippe a joué le rôle d'ange gardien pour moi. Il était toujours très prévenant dans tous mes besoins. Une journée,

à Lyon, nous avons été accueillis par deux dames pour le repas du midi. Elles ont témoigné de leur foi, une foi réellement vivante et très communicante. De retour dans l'automobile avec Philippe et Odile, j'ai dit à cette dernière : « Ces femmes ont une foi contagieuse. Si nous devons en rencontrer beaucoup comme elles, je crains pour mon ami Philippe. » Ce à quoi il a répondu : « Oui, je commence à avoir les premiers symptômes. »

Un peu plus loin, Philippe m'a pris à part pour me confier qu'il voulait entreprendre un cheminement de foi. Il m'a demandé :

« Par quoi dois-je débiter ?

— Tu sais l'amour que j'ai pour toi et combien je suis touché de ta grande générosité. J'aimerais que ton cheminement de foi soit le plus facile pour toi. Pour cela, tu devrais commencer par un bon sacrement de réconciliation.

— La confession, tu veux dire ?

— Oui, tu as bien compris, le sacrement du Pardon.

— Mais c'est difficile, ça...

— Non. Je crois que tu as déjà eu une formation chrétienne, tu sais ce qui est bien et ce qui est mal. Il y a des choses dans ta conscience que tu regrettes d'avoir faites, ou tu crois avoir fait des erreurs au cours de ta vie... Il suffit de rencontrer un prêtre et de tout lui raconter en t'engageant à ne pas recommencer. Tu recevras l'absolution et tu pourras te nourrir de l'Eucharistie. »

Peu de temps après, nous étions à Ars et nous en profitons pour recevoir le sacrement du Pardon dans le confessionnal du saint curé d'Ars. Philippe en a profité pour y aller lui aussi ! Et il a poursuivi son cheminement de foi, tout en continuant à nous accompagner lors des quatre ou cinq voyages suivants.

Par la suite, Jacqueline et Fernand ont acquis un nouveau véhicule beaucoup plus spacieux, spécialement pour notre mission,



et avec lequel nous avons dû faire plus de vingt voyages sur un total des trente missions en Europe. Ils ont évalué avoir parcouru 135 000 kilomètres avec moi. Les services de Philippe n'étaient plus requis. Mais chaque fois que j'allais dans la région parisienne pour une conférence, s'il n'était pas à l'aéroport pour m'accueillir, j'apercevais toujours dans une salle mon ami Philippe venu me saluer.

Voyager sans avoir d'attentes, sans exigences, a été pour moi une véritable école de formation. Cela a eu pour effet de ne connaître aucun conflit avec personne, en aucune circonstance, tout au cours de ces voyages. J'ai reçu un enseignement très important par de multiples témoignages. Je suis bien conscient que le Seigneur est passé par moi pour rejoindre certaines personnes. Mais celui qui en a le plus bénéficié, c'est moi !

Un midi, alors que nous prenions le repas en silence dans une abbaye, j'ai fait un petit bilan de ce que je vivais. J'ai dit au Seigneur : « Seigneur, je pense que tu t'es trompé quand tu as dit que j'étais un tuyau d'arrosage. Parce que j'ai l'impression d'être celui qui se fait arroser continuellement de ton amour. » L'arroseur arrosé ! Partout où j'allais, je voyais une telle dimension d'amour !

J'ai reçu de nombreux témoignages. Lors de conférences, j'ai vu arriver des gens très sceptiques, observant tout avec leur esprit analytique. Au bout de quelques minutes, ils devenaient plus accueillants. À la fin, ils repartaient rayonnants, avec leurs volumes des Choisis de Jésus.

Au cours de ces quelque trente voyages de 2001 à 2012, j'ai connu de belles surprises et de très belles expériences qui ont confirmé l'agir de Dieu. Sans attentes, sans exigences dans le cœur, il n'y a pas de déception possible, il n'arrive que de bonnes

choses. Je n'ai que de bons souvenirs, où j'ai été témoin de l'agir de Dieu. Pour chaque mission, je faisais la demande suivante au Seigneur : « Seigneur, j'aimerais que tu puisses convertir une personne, qu'il y en ait au moins une qui puisse bénéficier de ces messages d'amour que tu m'as confiés. » Dans tous mes voyages, le Seigneur a confirmé les enseignements des livres.

J'ai souvent demandé, quand cela était possible, d'avoir une période d'adoration devant le Saint-Sacrement avant les conférences pour, entre autres, sensibiliser les gens à l'importance de Jésus Eucharistie. Et aussi pour bénéficier immédiatement des grâces et de l'ouverture des cœurs qui se produisent au moment de l'adoration. Si cette mission existe, c'est grâce à Jésus Eucharistie.

Après quelques voyages, on m'a demandé d'animer des retraites. C'est ce que je préférais. Une conférence ne donne pas le temps d'aller en profondeur comme lors d'une retraite. J'ai vu des gens qui ont suivi 10 à 12 retraites que j'ai données. Je leur disais : « Vous devez être fatigués de m'entendre dire les mêmes choses ? » Et à ma grande surprise, ils me répondaient : « Non, il y a toujours des éléments nouveaux. » J'ai l'impression que chaque retraite m'a permis d'approfondir davantage les messages d'amour que le Seigneur m'a confiés. J'ai vécu de très belles expériences.

Dès le premier voyage, à mon arrivée à la maison Roc Estello près de Marseille, j'ai été accueilli par un prêtre qui m'a donné l'accolade en me disant combien il était heureux de me voir. J'étais surpris : comment pouvait-il être aussi heureux de m'accueillir, alors qu'il ne me connaissait pas ? Plus tard, j'ai su que ce prêtre avait reçu de bien belles grâces en lisant le premier livre « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* ». ²²

22 Cf. Témoignage du père Jean-Marie Donadéi, dans le volume 3 « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* ».



En Allemagne, où je donnais pour la première fois une conférence avec la traduction simultanée, la salle est comble avec près de 150 personnes. À la fin, une dame s'est levée pour livrer un



Béatriz et Léandre

témoignage, racontant qu'elle faisait partie d'un petit groupe qui se réunissait régulièrement pour réfléchir et discuter du contenu du premier volume. « Nous nous sommes tellement sentis comblés que nous nous définissons comme des membres de la famille Lachance et nous disons que notre père est Léandre. »

Beatriz Dorenburg²³, qu'on voit sur la photo ci-dessus, a été la première à m'accueillir en Allemagne et par la suite, elle a organisé une multitude de conférences et de retraites à plusieurs endroits de ce pays.

En France, j'ai été invité dans une maison privée où un jeune prêtre dans la quarantaine venait célébrer l'Eucharistie. Après la messe, celui-ci a demandé à me voir en privé. Il m'a demandé si j'ai quelque chose dans le cœur qu'un prêtre pourrait accomplir pour revitaliser sa paroisse. Je lui ai répondu : « Oh oui, mon père ! Et je suis très heureux de vous le dire. Mais je ne suis pas sûr que vous allez aimer la réponse : une heure d'adoration par jour, pas pour les paroissiens, mais pour le prêtre ! Je rêve d'entendre un curé de paroisse dire à ses paroissiens : de telle heure à telle heure, ne me cherchez pas, je suis en adoration devant le Saint-Sacrement. Si vous voulez venir, vous venez, sinon, moi j'ai besoin de ce temps d'intimité avec le Seigneur pour bien vivre mon ministère auprès de vous. »

²³ Tant de personnes ont travaillé à l'organisation des voyages et m'ont accueilli ! Je ne peux pas les nommer ici, je me limite aux quelques premières, mais je demeure très reconnaissant et rempli de bonnes pensées envers toutes ces généreuses personnes que le Seigneur a mises sur ma route tout au long de ces 30 voyages !

Un an et demi plus tard, de retour en France à Saint-Laurent-sur-Seine, sur le tombeau de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, j'étais avec un groupe de près de 500 personnes. Quand je me suis déplacé pour aller prendre le repas, j'ai aperçu un prêtre qui me faisait signe. J'ai reconnu le jeune prêtre et il m'a donné l'accolade. Je lui ai demandé : « Mon père, qu'est-il arrivé avec l'adoration ? » Il m'a répondu en me montrant deux doigts : « Deux heures d'adoration ! Avant, j'étais curé d'une paroisse, et j'étais exténué, épuisé, vidé ! Je voulais être le Bon Dieu dans ma paroisse et vouloir être le Bon Dieu, pour un humain, c'est très fatigant, c'est très lourd. Maintenant que j'adore le Saint-Sacrement, je laisse Dieu être Dieu et je suis son serviteur. Je suis devenu curé de trois paroisses et c'est léger ! » Par la suite, il a été dégagé de paroisses pour devenir prédicateur de retraite, et aussi écrire quelques livres sur la spiritualité, dont *Renaitre d'en haut et Osez l'Esprit Saint*, entre autres. Il s'agit du père Joël Guibert.

Une autre fois, en Allemagne, un homme d'origine polonaise a demandé à me voir. Comment il est arrivé à moi, je ne le sais pas. C'était un homme dans la cinquantaine, infirmier de profession, aux prises avec un cancer médicalement parlant non guérissable. Il était accompagné de son ami médecin. Il était très nerveux, il parlait abondamment et, grâce à la traduction, je comprenais qu'il désirait que je lui enseigne une prière pour être bien sûr que le Seigneur puisse le guérir. Je lui ai dit : « Je regrette, mais je ne peux rien faire pour vous, même si nous croyons tous les deux au même Dieu, le Dieu de l'impossible. Je regrette, mais je ne peux rien faire pour vous, parce que ce que vous me demandez est contraire à ma mission. Vous cherchez un moyen pour que Dieu fasse votre volonté. Moi, je suis ici pour accompagner des personnes à faire la volonté de Dieu. Donc, nous n'allons pas dans la même direction. »



Quand j'ai vu qu'il était bien désarmé, j'ai ajouté : « Si toutefois, vous voulez profiter de ce cancer pour découvrir la volonté de Dieu envers vous, je crois que je peux vous enseigner quelque chose. » Il demande : « Tu m'enseignerais quoi ? »

« Je vous enseignerais d'aller de l'autre côté de la rue, à l'église, vous mettre à genoux devant le tabernacle et dire au Seigneur : "Seigneur, je viens te donner trois Oui : oui Seigneur si tu veux me guérir, oui Seigneur si tu veux que je sois longtemps malade et, oui Seigneur, si tu veux que ce cancer-là soit la fin de ma vie, qu'il me rappelle à toi." Assurez-vous d'être aussi sincère dans les trois Oui, afin de bien renoncer à votre volonté pour faire celle de Dieu. Après vous pourrez lui dire : "Seigneur, si tu veux connaître mon opinion, j'aimerais bien que tu me guérisses." »

Il est allé dans l'église et il est resté pour la conférence que je donnais le soir. Après celle-ci, il a tenu à venir me remercier. Je n'ai jamais su ce qui était advenu du cancer de cet homme, mais ce que j'ai vu, c'est que l'homme qui est reparti n'était pas celui qui était arrivé. Celui qui était arrivé était stressé et angoissé, celui qui est reparti était dégagé et rayonnant.

De retour au Québec, j'ai partagé cette expérience avec les membres de mon petit groupe qui se réunit le jeudi matin. Peu de temps après, l'un d'eux apprend qu'il a un cancer incurable. Il s'est souvenu de ce témoignage et de retour du centre hospitalier, il s'est arrêté chez les Servantes du Saint-Sacrement où il s'est empressé de donner ses trois Oui au Seigneur. Chaque fois que je l'ai vu par la suite, il me disait : « Il n'y a qu'un mot pour décrire ce que je vis, c'est jubilation ! » Et son épouse m'a appris qu'elle ne l'avait jamais vu triste ou angoissé dans son cancer. Il a été un témoin très interpellant auprès des gens qui lui ont rendu visite au cours de sa maladie.

À une autre occasion, lors d'une séance de signature après une conférence en France, une religieuse est arrivée à moi, très angoissée. Elle m'a demandé : « Voulez-vous prier le Seigneur pour qu'il guérisse mon cancer ? J'ai un cancer du sein qui me stresse beaucoup... » Je l'ai regardée dans les yeux, et je lui ai dit : « Non... Je ne prierai pas pour que le Seigneur guérisse votre cancer. Mais je vais prier pour que vous ayez la grâce d'accueillir la situation qui est la vôtre, pour que vous puissiez vivre ces moments dans l'abandon et la confiance. Si le Seigneur veut vous guérir, il vous guérira. »

Un an plus tard, elle m'est revenue, s'est identifiée et m'a rappelé notre rencontre. Elle m'a dit : « Je viens rendre grâce à Dieu pour la belle année que j'ai passée. Oui, j'ai eu une petite opération au sein, l'affaire d'une journée, mais c'est la plus belle année de ma vie dans la confiance et l'abandon ! »

En Allemagne, une dame avait été membre pendant dix ans d'une communauté des Béatitudes. Après ce temps, la communauté a fermé. Le berger lui a donné le premier volume « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* », en lui conseillant de lire et méditer sur ce livre, qu'elle y recevrait ce que la communauté n'a pas réussi à lui communiquer en dix ans. Elle m'a avoué que cela s'était avéré exact !

En Autriche, une dame s'occupait de la vente des livres lors de mes conférences. Elle m'a dit avoir trouvé la façon de les vendre : « Lorsque quelqu'un vient les regarder, je lui conseille d'ouvrir le livre au hasard et de lire le premier passage qui lui tombe sous les yeux. Immanquablement, il repart avec le livre ! » Par la suite, j'ai eu l'occasion de répéter l'expérience moi-même et cela s'est vérifié à maintes reprises.



En Lettonie, une dame m'a dit : « Nous qui avons vécu 50 ans sous le régime communiste, nous savons qu'un monde sans Dieu, cela ne fonctionne pas. » Je lui ai répondu : « Vous avez une longueur d'avance sur nous. » Au Québec, untel se dit croyant, mais non pratiquant, tel autre dit qu'il est non croyant. Moi je suis croyant et pratiquant, heureux et fier de le dire et de l'être. La grande souffrance de notre peuple, c'est de s'être éloigné de Dieu.



Léandre et le Cardinal de Lettonie



Procession avec Ilze en Lettonie

Avant une retraite en Suisse allemande, un moine bénédictin de 87 ans a demandé à me rencontrer. Il m'a dit : « Il y a six mois, j'ai été aux prises avec une grande crise d'angoisse et d'inquiétude. J'ai commencé à lire vos livres, et mes angoisses ont complètement disparu. Je viens vous dire que vous êtes l'instrument que le Seigneur a choisi pour nous apprendre à donner nos oui au Seigneur. » Il a ajouté : « Le pape Benoit XVI est au courant de votre mission. » Je n'ai pas posé de question et je n'en sais pas plus.

Un jour, il y a 35 ou 40 ans, un type est venu me voir, un confrère courtier dans le milieu des assurances. Tout allait mal dans ses affaires. Il souhaitait que j'achète son bureau et je n'en voulais même pas. Sa femme l'avait laissé, il avait des difficultés financières, un problème d'alcool, etc. Il m'avait raconté toute sa misère et je lui avais demandé : « Est-ce que tu crois en Dieu ? »

Vingt ans plus tard, il m'a appelé et m'a offert d'aller prendre un café. Nous nous sommes rencontrés, il m'a dit qu'il faisait partie des alcooliques anonymes et qu'il s'était fait des relations sur internet. Il avait une amie en Belgique qui lui parlait de moi, Léandre Lachance. « Quand je t'ai rencontré, tu m'as parlé de Dieu, est-ce que c'est à cause de ta foi en Dieu que tu es connu en Belgique ?

— Bien, oui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai décidé de faire le contraire du monde. Les gens ont décidé d'arrêter d'aller à la messe le dimanche, moi j'ai commencé à aller à la messe tous les jours.

— Où tu vas ?

— Chez les Servantes du Saint-Sacrement, rue Dufferin. »

Le lendemain, il était là à la messe. Il y était encore ce matin. Un jour, en allant communier, il a senti la présence de Dieu. Une autre fois, dans un songe, il a vu Jésus à côté de lui qui lui faisait une transfusion de sang. Depuis ce temps-là, il se nourrit de l'Eucharistie.

Ce type était bipolaire. Il y a trois ans, il m'a dit qu'il ne prenait plus ses médicaments. Moi, je savais bien que les bipolaires qui cessaient de prendre leurs médicaments ne mettaient pas de temps à rechuter et que c'était dangereux. Je lui ai demandé pourquoi il avait cessé de les prendre et il m'a répondu : « C'est ma psychiatre qui me l'a recommandé. » Il n'a pas repris ses médicaments depuis trois ans, et il n'a pas rechuté. « J'ai été guéri par Jésus Eucharistie », dit-il. Ce que tu as semé, tu le présentes dans le Cœur de Jésus...



54. UNE RENCONTRE MARQUANTE

Ma rencontre avec Gaston Beaudoin a profondément marqué ma vie de foi. Gaston était comptable. Il avait sa propre firme de comptables, *Beaudoin Croteau* et je l'ai connu dans un club d'investisseurs et de placements au début des années 60. C'était un type très brillant avec qui j'ai établi une bonne relation. Il est devenu mon comptable et celui de mon entreprise.

Nous n'avions jamais parlé de la foi ensemble, jusqu'au jour où, après une rencontre d'affaires, je lui ai parlé de mon cheminement spirituel et je lui ai témoigné de ma foi pendant près de 45 minutes. En le quittant, je lui ai donné un livre : *De la prison à la louange*, de Merlin R. Carothers.

Après son départ, je me suis dit qu'il devait penser que j'avais perdu la raison de prendre ainsi 45 minutes de notre temps pour parler de la foi ! Mais quand je l'ai revu, il m'a confié avoir beaucoup aimé la lecture de ce livre.

Peu de temps après, il a vécu différentes épreuves : sa mère est décédée, un beau-frère est mort également, puis on a diagnostiqué une grave maladie à l'une de ses filles. Un jour qu'il se faisait couper les cheveux, le coiffeur lui a arraché accidentellement une sorte de verrue qu'il avait au cuir chevelu. L'homme lui a conseillé de consulter un médecin, ce que Gaston a fait. Ensuite, la verrue est réapparue et c'est alors qu'on lui a diagnostiqué un début de cancer.

Après une série d'interventions chirurgicales, il a tenu à me rencontrer pour échanger sur la foi. Je l'ai alors invité à participer à une retraite donnée par le père Jean-Paul Régimbald à l'occasion de la Montée pascale chez les Pères Trinitaires à Granby. Il est venu et il a été profondément touché par ce qu'il a vécu. Il a alors

commencé à venir à la messe avec moi tous les jours chez les Servantes du Saint-Sacrement.

Ce qu'il vivait à ce moment-là me faisait penser à l'image d'un gars qui monte sur une échelle dont l'un des barreaux casse. Le gars se ressaisit et au moment où il pense se remettre à monter, un autre barreau casse. Toute sa maladie s'est passée ainsi.

Par la suite, il m'a déclaré : « Léandre, je veux te dire que ce que j'ai découvert sur le plan de la foi est tellement important pour moi que si quelqu'un m'offrait de me redonner la santé en m'enlevant ce que j'ai découvert de la foi, je refuserais. »

Il m'a aussi confié que j'étais la seule personne sur qui il pouvait compter à part sa famille, malgré le fait qu'il avait de très nombreux amis et connaissances. Ce qui m'a fait comprendre l'importance d'aller vers les autres, encore plus lorsqu'ils sont souffrants ou atteints d'une maladie aussi grave que le cancer.

Les mélanomes se sont multipliés. Gaston est devenu paralysé et il a perdu la vue. Quand je suis allé lui rendre visite, il a tenu à me dire son admiration : « Sans toi, je n'aurais jamais découvert les valeurs du catholicisme. » Ce à quoi j'ai répondu : « J'y suis pour peu de choses. C'est le Seigneur qui veut te combler. »

Nous avons alors prié ensemble. C'était la première fois de ma vie que je priais avec un grand malade. J'ai mis ma main sur la sienne et j'ai rendu grâce au Seigneur pour tout ce qu'Il avait accompli dans sa vie. Il a continué à prier avec une ferveur extraordinaire dans la louange et l'action de grâce. Je suis sorti de là en pleurant. Nous avons chacun nos petits problèmes, nos petites souffrances, nos petits bobos ; et nous nous lamentons, nous pleurons. Je voyais là un homme si jeune et si malade qui louait le Seigneur de



toute son âme et Lui rendre grâce... j'en étais émerveillé, je le suis encore aujourd'hui !

Gaston Beaudoin est décédé à 42 ans en 1979.

Sa sœur m'a téléphoné pour m'annoncer son décès et la nuit suivante, j'ai eu un songe : j'ai vu Gaston tout rayonnant !

J'ai souvent vu des visages transformés après des retraites, mais le rayonnement du visage de Gaston était, selon moi, multiplié par cent. Et il m'a alors dit : « Je veux te remercier pour ce que tu as fait pour moi. Je t'encourage à continuer. »

Il ne s'agit que de quelques témoignages parmi des centaines et même des milliers. Après toutes ces expériences, si je ne croyais pas, je serais un idiot. Je ne dis pas que les non-croyants sont des idiots, mais ce serait mon cas si je n'avais pas la foi après tant de preuves de l'agir de Dieu.



Chapitre 6

NOUVEAU PRINTEMPS

55. LA CABANE À LÉANDRE

En 1980, lors d'une retraite de la Montée pascale chez les Pères Trinitaires à Granby, le père Jean-Paul Régimbald nous avait interpellés : « Vous, les gens d'affaires, vous avez un problème : vous ne savez pas vous arrêter et vous en voulez toujours plus. Vous avez besoin de 100 000 \$ pour votre entreprise et quand vous les avez, vous désirez 200 000 \$; et quand vous les obtenez, vous voulez 500 000 \$ et ainsi de suite. Dans cette course à la richesse, vous ruinez votre santé et vous négligez souvent vos proches, ce qui cause parfois l'éclatement des couples et des familles. » Cela m'avait beaucoup marqué.

Après cette retraite, à mon retour chez moi, j'ai reçu une offre : quelqu'un voulait me vendre des terrains et cela m'apparaissait comme une très bonne affaire. Mais je me suis dit : « Non, j'arrête ! Je ne les achète pas à moins que Toi, Seigneur, Tu veuilles que je les achète et que Tu me le dises clairement. » J'ai ouvert la Bible au hasard et j'ai découvert dans le livre de Jérémie, au verset 32 : « Achat d'un champ, gage d'avenir heureux. » J'ai acheté les terrains.

À cette époque, j'avais dans mon cœur le désir de bâtir une société nouvelle et je rêvais d'un quartier, d'un ensemble résidentiel, rassemblant des gens engagés dans la foi et qui partageraient les mêmes valeurs. Je voulais bâtir un lieu où l'on pourrait vivre selon nos croyances. J'ai fait des plans, j'ai recherché, mais je n'ai jamais réussi à réaliser un tel projet. Je croyais que cet achat permettrait de réaliser ce que j'avais dans le cœur... Pendant

10 ans, j'ai fait des plans en ce sens et cela n'a jamais abouti. Avec le temps, j'ai découvert que cette érablière était plutôt un cadeau pour toute ma famille. En ce qui concerne la Civilisation de l'Amour, le Seigneur m'a enseigné, plusieurs années plus tard, que c'était Son projet à Lui. Cette Civilisation de l'Amour s'élevait, dans l'invisible, au moyen de cœurs qui se laissent transformer par Son Amour. Ce que j'avais dans le cœur était donc précurseur de quelque chose de très important qui a évolué vers les messages d'Amour de Jésus pour ses Choisis. Le terrain de rencontre des Choisis de Jésus, c'est chacun de nos cœurs...

Chaque année, nous avons comme tradition familiale de nous réunir à la cabane à sucre, chez mes beaux-parents ou par la suite chez un de mes beaux-frères. En 1988, à Pâques, nous nous sommes réunis à ce nouveau terrain où il y avait un petit camp construit en bois de grange. J'ai acheté du sirop d'érable, nous avons fait de la tire²⁴, et nous avons recommencé l'année suivante.



Cabane à Léandre 1988



Cabane à Léandre 1990

Une de mes filles m'a alors demandé: « Pourquoi achètes-tu du sirop, quand tu pourrais en produire avec tes propres érables ici même? » C'est ainsi qu'en 1990, j'ai construit ma cabane à sucre. Je l'ai équipée d'un évaporateur et de tout ce qu'il faut, sans

²⁴ Source Wikipédia : La tire d'érable (ou tire sur la neige) est une préparation culinaire québécoise et acadienne. Elle consiste à faire chauffer du sirop d'érable et à le verser sur de la neige pour en tirer des bonbons mous.



installer de tubulures : on entaille donc chaque année près de 600 érables à sucre et on accroche des seaux sur chacun pour récolter l'eau d'érable à l'ancienne.

Cet endroit est devenu notre résidence secondaire, un lieu par excellence pour réunir toute la famille aux fêtes de fin d'année, au jour de l'An, à Pâques. Cet endroit calme et paisible m'a permis d'avoir plusieurs belles conversations avec des membres de notre famille.

Après l'église, la nature est, selon moi, le plus bel endroit pour rencontrer le Seigneur. Chaque fois que j'y suis, je me retrouve dans la louange et dans l'action de grâce. Je me sens toujours comblé.

Oui, j'en suis sûr : lorsqu'on renonce à notre propre volonté pour faire celle de Dieu, Il ne se laisse jamais vaincre en générosité. Il n'y a pas d'achat qui me comble autant que celui-là. C'est un endroit merveilleux, que nous aimons beaucoup Élisabeth et moi !



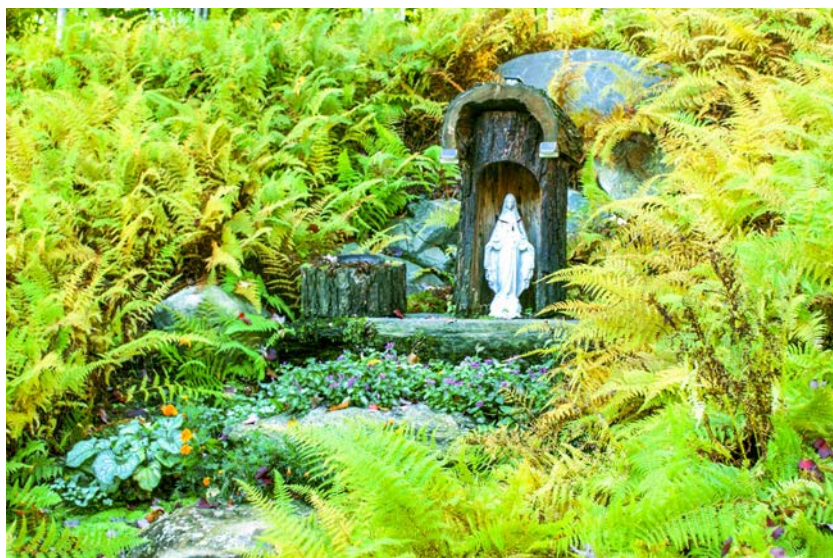
Léandre à l'évaporateur



Cabane à Léandre - de face



Cabane à Léandre - arrière



Marie avec nous, face à la cabane

Conclusion

La Vierge Marie a un rôle très important dans la mission des Choisis de Jésus. Elle la recouvre de son grand manteau et je crois que c'est la raison pour laquelle celle-ci est ainsi protégée.

Elle m'a enseigné que cette mission, qui est celle de tout chrétien baptisé, est très proche de la sienne. Par son Oui, Marie a changé la face du monde : elle a renoncé à sa volonté pour faire la volonté du Père, elle a accueilli Jésus en son sein et elle l'a donné au monde. C'est aussi notre rôle en tant que baptisés. Lorsqu'on donne notre Oui total, inconditionnel et irrévocable à Dieu, qu'on accueille Jésus dans l'Eucharistie, qu'on prend du temps pour l'adorer, on accueille Jésus en nous, et on le donne aux autres... souvent à notre insu !

Ce que Dieu a fait à travers moi, il peut le faire à travers n'importe lequel de ses enfants de la terre. La seule condition, c'est de lui donner notre Oui, de devenir des instruments malléables entre ses mains. Il m'a dit : « Comment un marteau peut-il s'enorgueillir de bénéficier de la force de la main qui l'utilise pour enfoncer des clous ? » Dire oui à Dieu, c'est permettre à son bras de s'activer en utilisant le pauvre instrument que nous sommes.

Je crois que je n'aurai pas assez de l'éternité pour le remercier, le louer et lui rendre grâce pour cette faveur extraordinaire qu'il m'a accordée d'être témoin de son action en moi, autour de moi et à travers moi. Plus je le loue et lui rends gloire, plus je suis comblé ! C'est ce que j'aimerais faire pour le reste de mes jours.

Trois mots résument ce que je vis : désinstallé, émerveillé et dépassé !

En terminant, je rends hommage, et je remercie mes ancêtres, mes grands-parents et mes parents pour la foi profonde qu'ils ont vécue. Je reconnais que j'ai reçu cette foi en héritage comme une belle terre que j'ai cultivée tout au long de ma vie, principalement durant ces quarante dernières années. Merci aussi à mon épouse Élisabeth pour sa discrète présence par la prière dans cette mission des Choisis de Jésus. C'est sans aucun doute ce qui m'a permis d'avoir une très belle vie, de vivre un bonheur toujours croissant. Cela me permet de dire après chaque année, comme je l'ai écrit dans mon volume Pour le bonheur de vieillir : « Grand merci Seigneur ! Je viens de vivre la plus belle année de ma vie. »

Léandre Lachance

Appendice

Avant de conclure ce volume racontant l'histoire de ma famille, j'ai pensé ajouter ce que je crois sincèrement et qui nourrit mes convictions que nous pouvons changer le monde. Il me fait plaisir de vous partager des principes qui m'animent. Je vous les livre en les énumérant, sans les commenter. À vous d'y réfléchir et d'en évaluer la teneur.

Trois affirmations qui ont comme assise les découvertes de A à Z :

1. Nous sommes à l'aurore de la plus belle des histoires du monde!
2. Une Nouvelle Civilisation mondiale se construit maintenant!
 - † Il s'agit de la Civilisation de l'Amour, telle qu'enseignée par nos récents papes.
 - † Elle est bel et bien en marche...
 - † Les témoignages sont quotidiens, multiples et visibles un peu partout dans le monde!
3. Un oui total à Dieu change sûrement ma vie et, par conséquent, le monde!

Tous les secrets sont contenus dans les ouvrages publiés par la Fondation des choisis de JÉSUS.

Ils sont accessibles à celui ou celle qui lira ou écouterà ces publications, mais surtout à ceux et celles qui les méditeront, les prieront et les vivront.

Mes Grandes Découvertes

- A-** Vivre selon l'enseignement du Christ, c'est la clé du bonheur !
- B-** Je n'ai aucun pouvoir pour changer les autres ; je ne peux qu'être pour eux une source d'inspiration par le rayonnement de l'Amour qui m'habite !
- C-** Seul Dieu peut me transformer selon Son Plan d'Amour... jusqu'à ce que je devienne amour.
- D-** La puissance de la prière !
- E-** La nécessité de méditer régulièrement Sa Parole !
- F-** La plus grande des puissances au monde est JÉSUS-EUCHARISTIE !
- G-** La puissance agissante de JÉSUS-EUCHARISTIE, en moi et à travers moi !
- H-** L'importance de Lui donner tout l'espace en moi !
- I-** La grâce de la petitesse que donne Maman Marie !
- J-** La possibilité pour moi d'être en communion avec les Saints et Saintes du Ciel et de la Terre !
- K-** L'efficacité du ministère des saints Anges !
- L-** La libération par le Sacrement du Pardon !
- M-** Les grands bienfaits de la Miséricorde et de l'accueil de l'Amour de Dieu... sans l'avoir mérité !

- N-** Les bienfaits de l'accueil de la souffrance, même si je ne la comprends pas!
- O-** L'essentiel se réalise dans l'invisible!
- P-** La grande paix intérieure que procure la grâce de la petitesse, de l'abandon et de la confiance!
- Q-** L'importance de se remettre en cause et de se laisser transformer par Dieu!
- R-** Accepter d'être un canal (ou un tuyau) pour que Son Amour passe à travers moi pour rejoindre les autres... sachant que, par moi-même, je suis impuissant!
- S-** Dieu veut m'associer à Lui pour féconder la Terre de Son Amour!
- T-** Je suis appelé à devenir fécond selon les charismes que Dieu m'a donnés!
- U-** La puissance de la louange!
- V-** La joie de vivre dans l'action de grâces!
- W-** Le bonheur de bénir Dieu en tout et en tous!
- X-** Je ne fais que commencer à voir se lever ce Monde Nouveau!
- Y-** Le plus beau est à venir!
- Z-** Je n'aurai pas assez de l'Éternité pour remercier la Trinité Sainte!

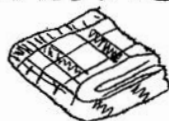
Léandre Lachance

Annexe 1

Voici une publicité qui date probablement de 1925. Il est intéressant de constater le marketing de l'époque autour du marché du lainage. Le dessin nous présente un individu avec une poche de vieilles laines qui, représentant une valeur d'argent, lui permet d'obtenir, en échange, une couverture de laine.



ECHANGÉ DE LAINAGES



Nos camions et nos représentants feront l'échange de vos lainages contre des COUVERTURES immédiatement:

Endroit. *J. P. Rousseau*

Jour et Date. *Jeudi 8 sept.* . . . de *2h 1/2* à *3h 1/2*

Grande NOUVELLE: Tous vos lainages tissés ou tricotés sont acceptés quelle qu'en soit la couleur.

Avec seulement 7 lbs de lainage (pas de boutons ni coton) vous obtenez une superbe couverture de laine. Le prix de fabrication est de \$3.00 et plus.

FORMIDABLE REDUCTION:

Seulement 0.60¢ de plus pour bordure en satin de 4 pces.

Toutes nos couvertures sont dans des sacs de plastique et sans charges additionnelles.

Vous avez le choix dans 25 teintes et nombreux modèles tout à fait exclusifs.

Dimensions des couvertures de lit: 68" x 90" et 68" x 84"

" " " d'auto: 68" x 72"

Attention: Avec votre lainage vous pouvez aussi obtenir des tapis, des douillettes de satin, des chemises de laine. Nous pouvons filer votre laine ou l'acheter. Nous vendons la laine à tricot grise, blanche, de différentes couleurs.

Bien à vous,
LES LAINAGES VICTOR LEE
ST-VICTOR, BEAUCE, P.Q.

Annexe 2

Curriculum vitae de LÉANDRE LACHANCE

Né à Lac-Mégantic, le 17 janvier 1934. Marié le 16 juin 1956 à Élisabeth Carrier, il est père de cinq enfants, grand-père de seize petits-enfants et arrière-grand-père de trois enfants.

Léandre Lachance commence sa vie professionnelle comme courtier d'assurances en 1952 à Lac-Mégantic (six ans) puis à Sherbrooke (deux ans). De 1960 à 1964, il occupe le poste de gérant des ventes pour une compagnie d'assurances. Grâce à des études spécialisées, il obtient le titre de courtier d'assurances agréé en 1957, et celui d'assureur-vie agréé en 1964. Il complète des cours d'administration des affaires en 1972 à l'Université de Sherbrooke.

Après ses succès comme courtier et gérant des ventes, il devient président fondateur de **L. Lachance & associés inc.** en 1964, et en fait l'un des cabinets de courtage les plus importants à travers le Québec avec 22 bureaux de vente. Il en demeure président jusqu'en 1993 pour après, siéger comme président du conseil d'administration. Il vend **L. Lachance & associés** en 1997, croyant qu'il prend sa retraite du monde des affaires.

Son fils Patrick contribue à changer la donne lorsqu'il se joint en 1994 aux **Entreprises Lachance inc.**, une compagnie d'investissement immobilier fondée par Léandre Lachance en 1962. En 1997, après quelques années d'expérience et une nouvelle vision de l'entreprise, **Les Entreprises Lachance inc.** deviennent entrepreneur général en construction résidentielle. Dès 1998, la compagnie obtient le prix du premier constructeur général APCHO

pour la région de l'Estrie. Elle est ensuite accréditée Novoclimat en 2005 et reconnue Maître constructeur palme platine de l'APCHQ en 2006.

L'entreprise livre sa 1 000^e maison en 2009 et, en 2011, inaugure sa nouvelle place d'affaires permanente située sur la rue de Charlemagne, à Sherbrooke. Le chiffre d'affaires atteint les 30 millions de \$ en 2013. *Les Entreprises Lachance* ont le vent dans les voiles avec un carnet de commandes moyen de 150 maisons par année. Et Léandre Lachance en est toujours le président en 2017.

Sur le plan professionnel, il a occupé différentes fonctions :

- o Président du chapitre C.L.U. de Sherbrooke en 1969 ;
- o Régisseur provincial de l'Institut national des assureurs-vie du Canada et vice-président de l'Association provinciale des assureurs-vie en 1970 ;
- o Président de l'Association des courtiers d'assurance des Cantons-de-l'Est ;
- o Vice-président de l'Association des courtiers d'assurance du Québec de 1973 à 1975 ;
- o Président de la Fédération des courtiers d'assurance du Québec de 1975 à 1977 ;
- o Panéliste au Congrès de l'Association des courtiers d'assurance du Québec en 1986 ;
- o Président d'ACTE (Association chrétienne des témoins en entreprises) de 1986 à 1989.
- o Coprésident d'une commission de recherche et d'orientation de la profession des courtiers en 1992 ;

Sur le plan social, il s'est impliqué comme :

- o Président fondateur du Collège Sacré-Cœur, association coopérative en 1972 ;

- o Vice-président de la Caisse d'établissement de l'Estrie de 1973 à 1975 ;
- o Administrateur de la Chambre de commerce de 1973 à 1976, puis de 1980 à 1982 ;
- o Président de la campagne de la Croix-Rouge en 1983 ;
- o En 1989, il écrit et publie son premier livre : « *Pour le bonheur des miens – 42 ingrédients pour parvenir au sommet* » ;
- o Administrateur de la Fondation du CHUS de 1990 à 1993.
- o Coprésident de la campagne de collecte de fonds pour la restauration de la Basilique-Cathédrale Saint-Michel et de l'Archevêché du diocèse de Sherbrooke en 2015 à aujourd'hui.

Il a reçu nombre d'hommages et autres distinctions :

- o En 1978 et 1984, nommé « Homme du mois » par la Chambre de commerce ;
- o Homme d'affaires du mois en 1980 par le magazine régional de l'Estrie ;
- o Président d'honneur pour Kino Québec en 1986 ;
- o Honoré par les Chevaliers de Colomb de Sherbrooke comme « Bâtitteur » en 1990 ;
- o Son entreprise **L. Lachance et associés** a été reconnue comme étant la meilleure entreprise de service en 1991 ;
- o La même année, Président d'honneur de la Fondation OLO ;
- o Le Collège Sacré-Cœur a remis annuellement pendant plusieurs années le prix *Léandre Lachance* au meilleur professeur ;
- o Conférencier à différentes occasions, soit sur le plan professionnel ou social dont : Congrès Chambre de commerce, Pro-Gestion Québec, etc.
- o En 2014, la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB) de Sherbrooke lui décerne le prix littéraire Juge-Lemay.

En 2003, Léandre Lachance crée la *Fondation des Choisis de Jésus* (F.C.D.J.) dont il est le président. Cette fondation à but non lucratif a pour mission : *de favoriser la diffusion, l'expérimentation et l'intégration des messages d'Amour du Seigneur confiés à Léandre.*

Dès 1996, Léandre est inspiré d'écrire. Trois volumes naissent de ces inspirations : « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus* », volume I, II et III, publiés entre 1999 et 2002. Il a aussi écrit quatre autres livres :

1. *Grand-Papa Léandre raconte*
2. *Pour le Bonheur du Couple et de la Famille*
3. *Pour le Bonheur des Jeunes*
4. *Le BONHEUR de Vieillir*

Actuellement, plus de 150 000 exemplaires de ces livres circulent à travers le monde en au moins neuf langues : français, anglais, espagnol, italien, portugais, allemand, letton, russe et hongrois.

De plus, de nombreux autres produits dérivés de ces messages sont disponibles. Léandre dit : « *Je crois avoir été inspiré pour écrire* ». Il ajoute : « *J'ai la conviction que toute personne qui prie et qui se place à l'écoute du Seigneur reçoit des inspirations* ». La grande Paix ressentie a été sa principale confirmation pour continuer à écrire et à donner des conférences. Des milliers de personnes témoignent de vivre une transformation en lisant et méditant le contenu des trois volumes.

Dans cette expérience d'écriture, Léandre Lachance a été accompagné par deux prêtres : le père David Ngondo et, actuellement, l'abbé Guy Giroux.

Quelques statistiques :

- o Depuis la parution du premier volume en 1999, il a donné une centaine de conférences par année, et ce, dans plusieurs pays : le Canada, la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Luxembourg, l'Italie, le Liban, la Lettonie et la Yougoslavie. Il anime aussi des retraites.
- o Présentement, 8 500 personnes reçoivent quotidiennement la *Pensée du Jour* par courriel, en 10 langues.
- o Les Choisis de Jésus disposent de six lignes téléphoniques à travers le monde où les gens peuvent appeler pour entendre la Pensée du jour avec 5 000 appels par mois.
- o Le site web des Choisis de Jésus (www.fdcj.org) enregistre plus d'un million de visites par année.
- o La page Facebook de la F.D.C.J. inaugurée en août 2013 compte 2 300 000 « J'aime » et 95 % des abonnés ont moins de 35 ans.

Annexe 3

PLAN DE LAÏCISATION : LE DROIT OTTAWA, 1961

Organiser des assemblées sous le nom de MOUVEMENT LAÏC DE LANGUE FRANÇAISE. Présenter des forums et des conférences à la radio et la télévision en faveur de l'école neutre. Tâcher d'y entraîner des « bons chrétiens en vue ». Répandre en notre Province des revues impies et anticléricales, de France et de Belgique, soit *Le Réveil Rationaliste*, *La Maison*, *Les Écrits Libres* et les ouvrages des Éditions Fishbacher (distribution Hachette), etc.

Publier des articles anticléricaux et libres penseurs dans *La Presse*, dans *Le Devoir*, dans les revues *Cité Libre* et *Liberté*. Dans ces journaux et revues, publier des caricatures et des articles qui ridiculisent le clergé, les communautés religieuses et les gens de droite. On y fera traiter les adversaires, les défenseurs de l'Église et des principes chrétiens, de chasseurs de sorcières, d'inventeurs de mythes, de fascistes, afin de les discréditer devant le public.

Propager dans le milieu universitaire le journal communiste *Le Combat*, déjà introduit à l'Université de Montréal. Placer à la rédaction des journaux étudiants (universitaires) des esprits forts et révolutionnaires, afin de soulever les étudiants contre les autorités et contre le clergé.

Faire inviter dans nos universités et collèges classiques des conférenciers gauchistes. Introduire dans nos universités catholiques des professeurs libres penseurs, anticléricaux et même athées (recommander à ceux-ci la prudence dans leurs attaques

contre la religion). Ne pas oublier que c'est par les Collèges et les Universités que la France a été en grande partie déchristianisée et que Cuba vient de passer au communisme.

Activer la propagande en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, dans le sens athée, afin que l'État devienne le seul maître en éducation. On arrivera progressivement à abolir le Conseil de l'Instruction publique (pour se débarrasser du contrôle des Évêques) qui sera remplacé par un ministère de l'Éducation neutre, c'est-à-dire antireligieux. Le but secret est d'arriver à l'apostasie officielle de l'État, surtout en éducation.

Faire pression sur le Gouvernement provincial pour faire passer des lois laïques (athées comme en France). Dans ce pays, les francs-maçons ont réussi à en faire des lois intangibles, placées à la base de la Constitution républicaine.

Les prêtres et les religieux seront renvoyés progressivement des Institutions d'Enseignement secondaire et ils seront remplacés par des professeurs laïcs même pour la direction de ces Institutions. Dans les écoles primaires, les Communautés religieuses de frères et de sœurs perdront peu à peu leur monopole ; elles seront nationalisées comme en France.

Au début, on tolérera un certain enseignement religieux dans les institutions scolaires aux heures les moins favorables ; on acceptera aussi la visite d'un prêtre-aumônier pour sauver les apparences. Mais dans quelque temps, on viendra se débarrasser de toute influence religieuse, comme des crucifix, des statues, images et de tout ce qui entretient un climat chrétien dans nos écoles afin de former une jeunesse « libre de tout préjugé sectaire ».

Obtenir du Ministère de l'Éducation que les écoles neutres de l'État soient sur le même pied que les écoles catholiques. Dans quelque temps; il faut arriver à l'idéal: que toutes les écoles publiques soient neutres, subventionnées et contrôlées par l'État, sans-Dieu, tandis que les écoles privées catholiques ne seront plus qu'un ghetto, comme dans les autres provinces du pays, où les catholiques doivent payer double taxe pour maintenir des écoles selon leur foi, obtenir des chefs politiques qu'ils fassent des colères contre les criminels qui dénoncent l'anticléricalisme: excellente manœuvre hypocrite, qui laissera le champ libre à nos amis libres penseurs pour poursuivre le plan de laïcisation.

Nos « amis » de France disent: « TOUT FAIRE POUR EMPÊCHER LA FRANCE DE REDEVENIR LA FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE »... Dans notre province, entre nous, prenons le mot d'ordre: « TOUT FAIRE POUR DÉTACHER LA NOUVELLE-FRANCE DE L'ÉGLISE »...

Annexe 4

LES PROMESSES DE JÉSUS

Dans les 3 livres

« Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus »

« Lorsque tu te places en Ma Présence (peu importe où tu es) et que tu désires entrer dans une relation plus intime avec Moi, Je te donne deux chemins où tu seras certain de Me rencontrer : celui de l'Amour et celui de la petitesse. Tu n'as qu'à te concentrer et à accueillir Mon Amour ou à te concentrer et à accueillir ta petitesse. Dans les deux cas, tu vas toujours Me rencontrer. Je serai toujours sur ces deux chemins qui sont un peu comme les deux rails sur lesquels Je voyage régulièrement. Cette voie à deux rails que Je t'enseigne, en même temps que **Je te fais la promesse** de pouvoir Me rencontrer, Je la fais à toute personne qui lira ces lignes.²⁵ »



« À chaque fois que tu as une préoccupation, au lieu de chercher à la résoudre, presse-toi de me la donner. **Je t'en fais la promesse**, elle deviendra Mienne et J'agirai rapidement.²⁶ »



« C'est toi qui décides de l'heure et du moment, Moi Je suis toujours là, les bras ouverts, prêt à t'accueillir, peu importe les sentiments qui t'habitent, peu importe ton état d'âme et d'esprit. Viens te blottir dans Mes bras, tu y seras réconforté, **Je t'en fais la promesse.**²⁷ »

25 Volume numéro 1, message no 114.

26 Volume numéro 1, message no 052.

27 Volume numéro 1, message no 041.

« Sois sans crainte, tu as trouvé grâce à Mes yeux, comme ce sera le cas de toutes les personnes qui liront ces lignes. Je te tiens par la main, comme J'ai tenu la main de Pierre quand la peur le faisait s'enfoncer dans la mer. **Je t'en fais la promesse**, à chaque fois que ta peur te fera t'enfoncer, crie vers Moi, Je te prendrai par la main et Je te garderai en sécurité.²⁸ »



« Mon tout-petit, nous entrons maintenant dans une troisième étape : **l'étape de l'accomplissement de la promesse.**

Tu auras donc à écrire de plus en plus ce dont tu seras témoin quant à l'Action de Dieu en toi, autour de toi et à travers toi. Ces écrits seront une source de confirmation pour le lecteur ou la lectrice d'un Dieu agissant.

Les deux premiers volumes de la présente série contiennent de la matière et des enseignements de formation et de transformation pour des années à venir.

La personne qui a donné son "oui" total, inconditionnel et irrévocable au Seigneur, qui se nourrira du contenu de ces deux volumes, découvrira que plus elle les relit et les médite, plus elle prie et consacre des moments d'intimité avec le Seigneur, plus largement s'opère en elle une transformation, tout en se sachant de plus en plus aimée du Seigneur. Elle sera capable de vivre dans la jubilation au cœur même de grandes souffrances et tribulations.

Cette transformation des cœurs, présentement en cours, doit s'opérer à la grandeur de la terre. Elle produira une Église Nouvelle qui construira une Société Nouvelle.

28 Volume numéro 1, message no 039.

Heureux êtes-vous d'être témoins de l'Agir de Dieu, et n'ayez aucune crainte de faire connaître Son Action à travers le monde. Plus Son Action sera connue, plus il y aura des personnes qui donneront leur "oui", plus il y aura des personnes transformées et plus il y aura de l'espace pour l'Action de Dieu sur la terre.

L'Amour que vous recevez dans votre cœur est beaucoup plus qu'un amour humain, il s'agit d'un Amour divin. Oui, divinement, Je vous aime. Je t'aime.²⁹ »



Immédiatement, en lisant, rends grâce au Père pour l'Amour qu'Il déverse dans ton cœur, même si tu ne ressens rien. Il te faut croire d'abord, voir et ressentir par la suite. Tu ressentiras dans ton cœur que Je t'aime dans la même mesure que tu auras cru que Je t'aimais. **Je t'en fais la promesse.** Après avoir goûté Mon Amour, tu seras un témoin de Mon Amour.³⁰



Heureuse es-tu de te retrouver si près de Nos Cœurs. À chaque fois que la souffrance t'envahit, tourne ton regard vers le Père pour découvrir combien tu es aimée de Lui et combien tu es près de nos Cœurs. **Tu ressentiras Notre Amour, Je t'en fais la promesse.** Tu découvriras que notre Amour qui t'habite est beaucoup plus puissant que ta souffrance. Tu seras heureuse d'avoir eu ces souffrances qui te font bénéficier de tant d'Amour.

C'est le chemin que le Père a choisi pour toi et ton fils pour vous conduire sur la route de la plénitude de l'Amour.³¹

29 Volume numéro 3, message no 001.

30 Volume numéro 3, message no 008.

31 Volume numéro 3, message no 036.

Tu es l'une de Mes plus belles roses. Ne crains pas de venir te jeter dans Mes bras, Je n'ai que de l'Amour pour toi ; ouvre encore plus grand ton cœur. Si tu éprouves de la difficulté à l'ouvrir, donne-Moi la permission et, par un "oui" total et inconditionnel, J'agirai.

Je t'en fais la promesse. J'ai un coffre rempli de trésors juste pour toi. J'attends que ton cœur soit prêt à les accueillir. Tu seras de plus en plus témoin de Mon Agir en toi, autour de toi et à travers toi.³²



Heureux, heureuses êtes-vous d'être et de vous laisser transformer par Mon Amour. Allez partager cette joie et ce bonheur surtout à ceux qui ont comme mission de guider les âmes. Pour ceux et celles qui essaieraient un refus ou que le prêtre tenterait d'éteindre le feu que Je viens d'allumer, gardez votre feu, déposez cette situation dans la Miséricorde du Père et priez pour ce prêtre. Vous pouvez, à l'occasion, jeûner pour lui et, encore une fois, vous serez témoins de Mon Agir, **j'en fais la promesse.**³³



32 Volume numéro 3, message no 077.

33 Volume numéro 3, message no 093.



Extras

Articles de la Fondation des Choisis de Jésus

La Pensée du Jour

Les Médias Sociaux



Articles de la Fondation des Choisis de Jésus



- **Livre** : Pour le bonheur des Miens, Mes choisis – JÉSUS (Volume 1) 15 \$
- **Livre** : Pour le bonheur des Miens, Mes choisis – JÉSUS (Volume 2) 12 \$
- **Livre** : Pour le bonheur des Miens, Mes choisis – JÉSUS (Volume 3) 12 \$
- **Livre** : Pour le bonheur du Couple et de la Famille 6 \$
- **Livre** : Pour le BONHEUR des Jeunes 9 \$
- **Livre** : Le BONHEUR de Vieillir 9 \$
- **Livre** : 42 Ingrédients pour parvenir au sommet 15 \$
- **Livre** : Grand Papa Léandre raconte 15 \$
- **Livre** : Léandre Lachance – BONHEUR en Héritage 16 \$



- **Livre** : Société Nouvelle, à l'école de l'amour (par Marcel Laflamme) 15 \$
- **CD** : Chants #1 (inspirés des volumes de Léandre Lachance) 10 \$
- **CD** : Chants #2 (inspirés des volumes de Léandre Lachance) 10 \$
- **CD** : Chants #3 (inspirés des volumes de Léandre Lachance) 10 \$
- **CD audio « MP3 »** : Plus de 9 heures d'enseignements de Léandre 12 \$
- **Coffrets de 5 DVD** :
 Plus de 9 heures d'enseignements de Léandre à l'Horeb St-Jacques
 - Version NTSC pour l'Amérique du Nord 25 \$
 - Version PAL pour plusieurs autres pays du Monde dont l'Europe 28 €

– **Paquets de 40 cartes de pensées** (extraites des trois volumes)



- Par paquet

 5 \$
- Pour les 10 paquets

 30 \$

– **Marque page aimanté :**

 2 \$



Pour vous procurer ces articles

AMERIQUE

La Fondation des Choisis de Jésus : C.P. 22 019, Sherbrooke, QC, J1E 4B4 CANADA

Tél. : +1 819 565 9621 Téléc. : +1 819 565 0608

Courriel : equipe@fcdj.org – Site Web : www.fcdj.org

EUROPE

Les Éditions du Parvis en Suisse : Tél: +41 (0)26 915 93 93

Courriel : librairie@parvis.ch – Site Web : www.parvis.ch

La Pensée du Jour

Par courriel :

Veillez noter qu'il vous est possible de recevoir la Pensée du Jour, tirée des volumes : « *Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. JÉSUS.* » dans votre boîte de courriel, quotidiennement et gratuitement. Pour ce faire, veuillez adresser votre demande à l'adresse : equipe@fcdj.org

Téléphonique :

La même Pensée du Jour est également accessible par téléphone, en Europe comme au Canada. Ce service additionnel vise à favoriser l'accès à ce trésor aux personnes qui n'ont pas l'Internet.

Si vous connaissez des gens en quête de profiter de cette opportunité, n'hésitez pas à leur communiquer cette information.

Notez que des frais d'interurbain peuvent vous être facturés. Toutefois, il est connu que la plupart d'entre nous disposons d'un plan économique de services interurbains.

Nous disposons donc d'une ligne qui dessert le Canada, une deuxième, la France, une troisième, la Belgique, une quatrième, la Suisse et une cinquième, la Pologne (pensées en polonais).

VOICI LES NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

PAYS	VILLE	NUMÉRO INTÉRIEUR	NUMÉRO INTERNATIONAL
Belgique	Bruxelles	02 888 91 42	+32 2-888-91-42
Canada	Sherbrooke	819 791 2633	+1 819-791-2633
Canada	Montréal	514 906 1456	+1 514 906 1456
France	(numéro national)	09 75 17 08 08	+33 9 75 17 08 08
Suisse	Berne	031 550 07 18	+41 31 550 07 18
*Pologne	Varsovie	22 490 87 00	+48 22 490 87 00

Vous comprendrez que ce service peut être fort utile pour :

- **les personnes qui n'ont pas accès à Internet;**
- **les personnes hospitalisées;**
- **les abonnés de la Pensée du Jour sur la route ou en voyage.**



À découvrir! Notre page web des Médias Sociaux
Fcdj.org/social-stream

Suivez-nous dans les Médias Sociaux



Facebook.com/Choisis.de.Jesus



Twitter.com/choisisdejesus



Youtube.com/user/FondationChoisisJesu



Gloria.tv/user/yamqFrJ75Ww



Fr.pinterest.com/choisisjesus/ptibonheur



Pti-bonheur.tumblr.com



Plus.google.com/u/0/113143720473808482518/posts



Instagram.com/choisisdejesus

Parce que l'Amour vous aime, vous devenez l'amour !